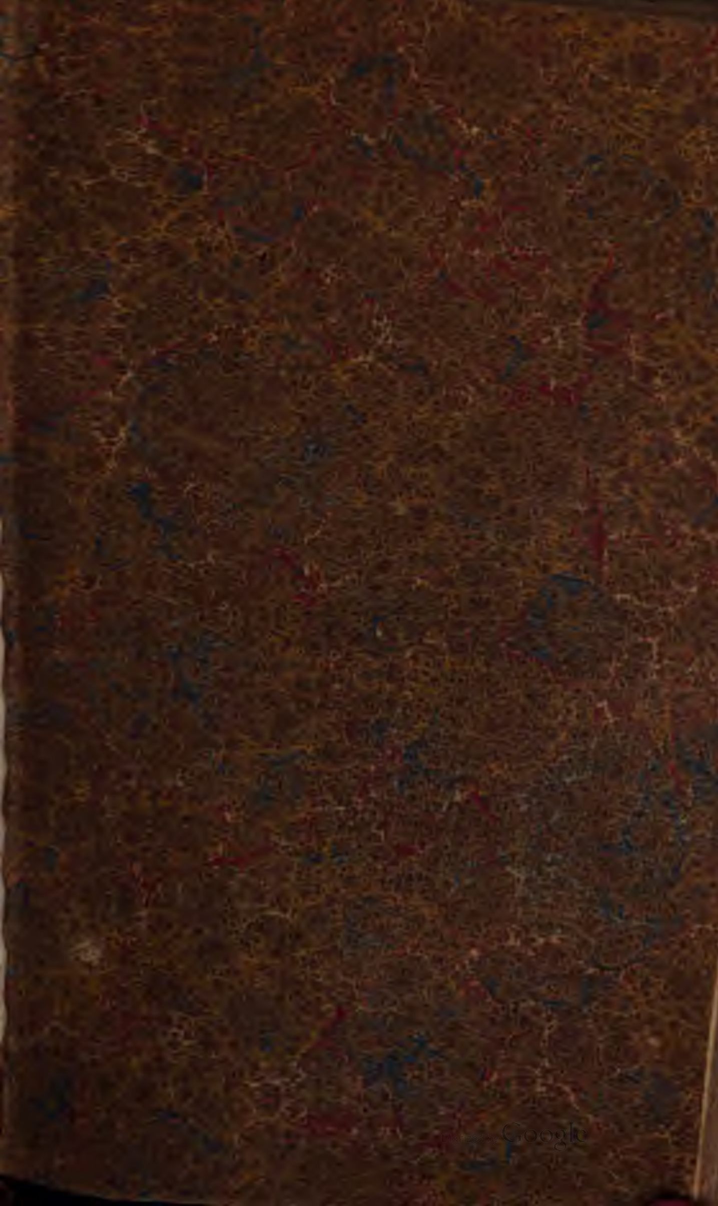






LE RÔDEUR.

TOME SECOND.

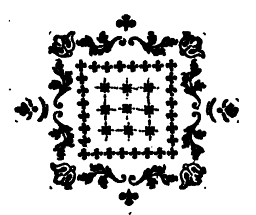
LE

RÔDEUR.

TRADUIT DE L'ANGLOIS
(du RAMBLER.)

Nullius addictus jurare in verba magistri,
Quò me cunque rapit tempestas, deferor hospes.
HORACE.

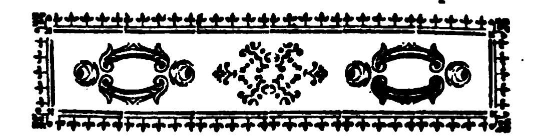
TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez J. E. DUFOUR & PHIL. ROUX,
Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXVI.



LE RÔDEUR.

N°. LIV.

Samedi, 22 Septembre 1750.

Truditur dies die,
Novaque pergunt interire lunæ;
Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, & sepulchri
Immemor struis domos. HOR.

» Un jour suit l'autre, & prend sa place. Les » nouvelles lunes finissent comme celles qui les » ont précédées. Vous allez mourir, & vous » employez sans cesse des ouvriers pour tailler » des marbres : vous bâtissez des maisons super» bes ; vous n'y songez pas, c'est un tombeau » qu'il faudroit bâtir ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Je me suis soustrait derniérement à une vie partagée entre les affaires &

les plaisirs, pour assister à l'agonie d'un ancien ami, & recevoir ses derniers soupirs. Si cet office ne m'a point attristé, il m'a du moins fourni des réflexions sérieuses; il a tourné mes pensées sur des sujets de la derniere importance, & d'une certitude indubitable, mais auxquels la joie inséparable d'une bonne santé, le tracas des affaires, l'attachement pour l'étude & les sciences spéculatives, nous empêchent de penser aussi sérieusement que nous le devrions. Il est vrai qu'ils fournissent quelquefois matiere à la conversation; mais loin de faire impression sur le cœur, ils ne donnent lieu qu'à des raisonnements subtils, & à des déclamations, qu'on écoute attentivement, auxquelles on applaudit, & qu'on oublie un moment après.

Il n'est pas difficile de concevoir comment un homme accoutumé à suivre un long enchaînement de causes & d'effets, à remonter à l'origine des choses, & à comparer les moyens avec les fins, peut découvrir la vanité des projets humains, les illusions dont les hommes se repaissent, montrer que ni les richesses, ni les honneurs, ni l'au-

torité ne sauroient suffire pour nous rendre parfaitement heureux, & donner sur la vanité de la vie des leçons qui flattent également sa complaisance & l'attention de ses auditeurs.

Mais quoique le spéculatif connoisse & montre la folie des espérances, des craintes & des desirs humains, il fait voir à toute heure qu'il n'est nullement convaincu de ce qu'il avance. Suivez-le, vous le verrez agir par les mêmes principes que le vulgaire ignorant; se fâcher & se complaire comme lui aux mêmes objets; suivre les mêmes projets avec la même ardeur; saisir avec transport des richesses qu'il sait ne pouvoir conserver, & s'enorgueillir des applaudissements qu'il s'est attirés en prouvant qu'on ne devoit en faire aucun cas.

On ne trouve la conviction qui agit sur l'ame, qui ôte à nos appétits & à nos passions le pouvoir de lui résister, que dans l'endroit où je l'ai reçue: je veux dire, au chevet d'un ami mourant. Les Géometres ne sont pas les seuls qui ayent le privilege d'entrer dans cette école de sagesse. Les préceptes les plus sublimes & les plus im-

portants n'exigent ni des occaſions extraordinaires, ni des préparations laborieuſes. Ils ſe paſſent du ſecours de l'éloquence, & on peut les comprendre ſans le ſecours de l'analyſe. Toute langue peut les proférer, & ils ſont à la portée de tous les entendements. Celui qui deſire ſincérement de connoître ſon état & le monde, peut s'inſtruire par-tout. Celui qui veut entrer derriere la ſcene, que l'art a pris ſoin de décorer & que les paſſions s'efforcent d'éclairer, qui veut voir la vie dépouillée de tous les ornements qui lui donnent ſon éclat, dans ſa baſſeſſe, dans ſon impuiſſance & dans ſa nudité naturelle, connoîtra toute ſon illuſion dans la chambre d'un malade. Il y verra la vanité dépouillée de ſes atours, de ſon ſceptre, & l'hypocriſie ſans maſque.

L'ami que j'ai perdu, étoit un homme diſtingué par ſon génie, & jaloux, comme tous ceux de ſa claſſe, d'éloges & d'applaudiſſements. Étant bien accueilli de ceux qui diſpoſoient des richeſſes & des emplois, il s'imagina être ſur la route directe de la fortune, & la flamme de l'ambition s'empara

de lui, à meſure qu'il approchoit de ſon objet. Il étoit dans le fort de ſes eſpérances, de ſes projets & de ſa joie, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie de langueur, dont il prévit qu'il ne guériroit point. Toutes ſes illuſions de grandeur & de bonheur s'évanouirent; du moment que ſa ſanté déclina, tous les plaiſirs qu'il avoit goûtés autrefois, lui devinrent inſipides. Ses amis crurent le flatter en lui parlant de la réputation qu'il avoit acquiſe; ces ſortes de récits lui avoient autrefois plu: mais ils s'apperçurent bientôt qu'il n'étoit point touché de leurs compliments, & qu'ils s'efforçoient en vain de l'égayer par des flateries, & de diminuer la crainte que lui cauſoit l'approche de la mort. Quiconque auroit voulu ſavoir combien la piété & la vertu ſurpaſſent tous les biens temporels, eût vu peſer enſemble dans la même balance & s'évanouir en pouſſiere, tout ce qui anime l'homme actif, qui enorgueillit les gens diſtingués par leurs talents, tout ce qui brille aux yeux de l'eſpérance, & palpite dans le ſein du ſoupçon. Les richeſſes, l'autorité, les éloges perdent toute leur influence,

lorsqu'on les considere comme des richesses qui passeront le lendemain dans les mains d'autrui, comme une autorité qui doit expirer dès la nuit même, comme des louanges dont on n'entendra plus parler au bout de quelques moments, quoiqu'elles soient sinceres, & qu'on les ait méritées.

Dans ces heures de réflexion & de sagesse, rien ne parut ranimer ses esprits, & réjouir son cœur, que le souvenir de actes de bonté qu'il avoit faits, ni exciter son attention que les occasions qu'il avoit eues de s'acquitter des devoirs que la religion prescrit. Il regarda avec froideur & indifférence tout ce qui se termine en-deçà du tombeau; plutôt par un effet de l'habitude qu'il s'étoit faite d'y attacher un prix, que par celui de l'opinion dans laquelle il étoit de sa réalité. Toutes les choses de ce bas monde ne firent pas plus d'impression sur lui qu'une bulle d'eau qui creve, ou qu'un songe qui s'évanouit à notre réveil. Toutes ses facultés n'étoient occupées que de l'idée d'un état futur; il dédaignoit tout entretien qui ne tendoit point à le dégager des affaires humaines, & à

lui faire porter ses vues dans l'avenir.

Il n'est plus à l'heure que j'écris. Nous lui avons fermé les yeux; nous lui avons entendu rendre le dernier soupir. J'ai éprouvé à la vue de ce dernier conflict, une sensation que je n'avois jamais connue; une confusion de passions, un chagrin morne & silencieux, une terreur sombre dont je ne puis dire le nom. Les pensées qui me vinrent dans l'esprit étoient trop fortes pour être susceptibles de diversion, & trop affligeantes pour que je pusse les endurer. Mais comme tout ce qui est violent ne sauroit durer, l'orage s'appaisa dans un moment; je pleurai, je me retirai, & le calme revint dans mon ame.

J'ai réfléchi depuis lors sur les effets que la vue de la mort produit sur ceux qui ne sont point tout-à-fait incapables de réflexion; car la plupart des hommes ne s'en occupent point. Ils voyent également mourir leurs amis & leurs ennemis sans la plus légere émotion, & sans se souvenir qu'ils sont eux-mêmes sur le bord du précipice, & qu'ils doivent bientôt se plonger dans le gouffre de l'éternité.

On obſervera que la mort augmente notre vénération pour les gens de bien, & diminue notre haine pour les méchants. Les vertus auxquelles, ſuivant l'obſervation d'Horace, nous portions envie, parce qu'elles éclipſoient les nôtres, ne peuvent plus nuire à notre réputation, & nous n'avons par conſéquent aucun intérêt à ſupprimer les éloges qu'elles méritent. La méchanceté que nous craignions à cauſe de ſa malignité, eſt actuellement impuiſſante; & celui dont le nom nous allarmoit, & nous rempliſſoit de rage & d'indignation, n'excite plus que notre pitié & notre mépris.

Notre ami n'eſt pas plutôt enſéveli, que nous excuſons ſes foibleſſes & pallions ſes défauts. Nous nous rappellons mille talents qui n'avoient fait aucune impreſſion ſur nous, mille bienfaits que nous n'avons point reconnus, mille devoirs que nous avons négligé de remplir, & nous ſouhaiterions qu'il revînt au monde, bien moins pour notre intérêt, que dans la vue de contribuer à ſon bonheur, & de reconnoître des bontés dont nous n'avons pas connu le prix.

Rien n'eſt peut-être plus douloureux à une ame bien née, que la mort d'un homme qu'on a offenſé ſans avoir pu lui en faire réparation. Notre crime nous paroît irrémiſſible; il eſt ſans ceſſe préſent à nos yeux, & porte avec lui l'empreinte de la fatalité. Nous nous rappellons avec chagrin la peine que nous lui avons cauſée; que nous ne pouvons alléger les pertes que nous lui avons occaſionnées, & que nous ſommes hors d'état de réparer.

On peut mettre de ce nombre les émotions que cauſe la mort d'un émule ou d'un compétiteur. Le même homme dont les qualités allarment notre jalouſie, a ſouvent des vertus qui excitent notre tendreſſe; & quelque force qu'ayent l'émulation & l'intérêt, perſonne n'a ſurvécu à ſon ennemi, qui n'ait déſiré de s'en être fait un ami. Ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire littéraire, n'ignorent point que le vieux Scaliger étoit l'antagoniſte de Cardan & d'Eraſme. Sa haine ſe rallentit cependant à la mort de ces fameux rivaux, & il ſe plaignit de les avoir perdus avant d'avoir pu ſe réconcilier avec eux.

Tu ne etiam moreris? Ah! quid me linquis, Erasme,
Ante meus quam sit conciliatus amor?

Tels sont les sentiments avec lesquels nous considérons les effets de nos passions; mais malheureusement nous renvoyons cet examen à un temps où nous ne sommes plus en état de réparer nos fautes. Hâtons-nous donc de faire ce que nous voudrions avoir fait à notre derniere heure. Répondons aux caresses de nos amis, & efforçons-nous mutuellement d'affermir cette tendresse qui est le baume de la vie. Hâtons-nous de réparer les injures que nous faisons pendant que le répentir a lieu. Réconnoissons les vertus de nos rivaux, & rendons-leur de bonne heure & volontairement les honneurs que la justice exige que nous leur rendions à leur mort.



N°. LV.

Mardi, 25 Septembre 1750.

Maturo propior desine funeri
Inter ludere virgines,
Et stellis maculam spargere candidis:
Non siquid Pholoen satis
Et te, Chlori, decet. ———

HORACE.

» A quoi pensez-vous à votre âge, & étant » aussi près du tombeau, de vouloir tenir votre » rang parmi les jeunes filles? Votre présence » les défigure autant qu'une tache défigure les » étoiles. Souvenez-vous que ce qui sied à la » jeune Phloë, ne convient point du tout à la » vieille Chloris ».

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Il y a peu de temps que je fréquente le monde; mais j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer le peu d'effet que produisent les remontrances & les plaintes, soit qu'elles soient extorquées par l'oppression, soit qu'elles soient

appuyées de la raiſon. Une partie du monde les déteſte comme une rébellion, l'autre les regarde comme un effet de la mauvaiſe humeur. Quelques-uns les écoutent en apparence avec compaſſion, pour réprimer les ſaillies auxquelles la paſſion & le reſſentiment donnent lieu, lorſqu'on les encourage; d'autres les mépriſent comme des choſes auxquelles ils ne prennent aucun intérêt, crainte, en les examinant, de ſe faire tort à eux-mêmes.

Cependant comme il eſt auſſi naturel à ceux qui ſe croyent offenſés de ſe plaindre, qu'il l'eſt aux autres de négliger leurs plaintes, je vais vous expoſer mon cas, dans l'eſpérance que vous appuyerez mon opinion, ſi vous la trouvez juſte, ou que vous la rectifierez, au cas que je me trompe. Je me flatte du moins que vous l'examinerez ſans partialité; & que ſans égard ni pour votre âge, ni pour le rang que vous tenez dans le monde, vous ne me traiterez point, à l'exemple des vieilles radoteuſes, d'ignorante, de folle, de méchante, de réfractaire, à cauſe que vous vous appercevez que je ſuis jeune.

Mon pere mourut que je n'avois que dix ans, & me laissa avec un frere qui avoit deux ans moins que moi, sous la tutelle d'une mere, dont l'éducation répondoit à la naissance, & dont il connoissoit la vertu & la prudence. Elle éprouva pendant quelque temps le chagrin que cause la séparation finale de deux personnes qui s'aiment; mais comme il étoit trop violent pour être durable, il dégénéra en tendresse pour moi & pour mon frere. La premiere année de son veuvage se passa en caresses, en consolations, en instructions, à célébrer les vertus de mon pere, en protestations qu'elle ne l'oublieroit jamais, & à me donner des preuves de tendresse, dont la reconnoissance m'empêchera de perdre le souvenir.

Lorsque le terme de cette félicité lugubre fut expiré, & que ma mere reparut sans les enseignes du chagrin, ses amies lui dirent, je ne sais pour quel motif, qu'il étoit temps qu'elle vécût comme le reste du monde : argument si puissant, qu'il manque rarement de produire son effet sur une femme. Lady Giddy ne cessa de l'es-

trouvoit rien de plus agréable que d'agir comme il lui plairoit.

Elle continua de me favoriser de quelques préceptes détachés & de quelques caresses passageres, & elle me baisoit de temps-en-temps, à cause, disoit-elle, que j'avois le même souris que mon papa : mais elle passoit une partie de la matinée à comparer les opinions des marchandes de mode, à imaginer quelque nouvelle parure, à courir les boutiques, à envoyer des compliments ; & le reste de la journée ne lui suffisoit pas pour les visites, les cartes, les comédies & les concerts.

Elle commença alors à s'appercevoir qu'il lui étoit impossible d'élever ses enfants chez elle. Les parents, disoit-elle, ne peuvent pas les avoir toujours sous leurs yeux ; la fréquentation des domestiques est contagieuse ; la compagnie leur donne de la hardiesse & leur aiguise l'esprit ; l'émulation excite l'industrie, & une grande école est naturellement le premier pas que l'on doit faire dans le grand monde. Elle allégua mille autres raisons aussi futiles les unes que les autres,

mais qui étant ſecondées par le plaiſir, la vanité & l'oiſiveté, étoufferent enfin tous les principes de tendreſſe & de religion, ſi-bien qu'elle m'envoya avec mon frere à une école où l'on prenoit des penſionnaires.

Je ne ſaurois vous dire la maniere dont ma maman paſſa ſon temps après qu'elle ſe fut débarraſſée de nous; mais j'ai tout lieu de croire que les plaiſirs & les amuſements s'emparerent enfin tout-à-fait de ſon cœur. Elle vint me voir au commencement; elle ſe contenta dans la ſuite de m'écrire; mais au bout de quelque-temps, elle renonça à ſes viſites & à ſes lettres, & ſe contenta de payer ma penſion.

Lorſque j'allois la voir pendant les vacances, elle me recevoit froidement, avec cette obſervation que j'avois actuellement le maintien d'une femme faite. Elle me renvoyoit enſuite à l'école, & je lui entendis dire une fois comme je m'en allois, je commence à renaître.

Etant retournée chez elle ſix mois après, je courus pour l'embraſſer avec cette joie qui eſt naturelle à la jeuneſſe; mais elle m'arrêta tout court en

se récriant sur la promptitude avec laquelle j'avois grandi, disant qu'elle n'avoit jamais vu aucune fille de mon âge aussi grande que moi; qu'elle étoit sûre qu'il n'y avoit pas une fille de ma taille, & qu'elle n'aimoit pas que les siennes ressemblassent à des femmes avant le temps. Ce discours me déconcerta, & je me retirai sans lui entendre dire autre chose, sinon : » Si cela » vous déplait, Madame Steeple, vous » pouvez vous en retourner ".

Lorsqu'on en vient une fois à violer les formalités que la politesse exige, on ne doit plus compter, ni sur l'amitié, ni sur la bienséance. Cette apparence de ressentiment fut pour ma maman une raison pour persister dans sa méchanceté, & elle ne parloit jamais de la pauvre Miss Maypole, (c'étoit le nom qu'elle me donnoit) sans accompagner ce qu'elle disoit de quelques termes de colere & de dédain.

Elle continua de m'habiller comme un enfant; & je ne sais quand j'aurois quitté mes habits, si une sœur de mon pere, qui étoit encore fille, & qui se lassa de voir les femmes avec des manches pendantes, ne m'eût fait

présent d'une piece de brocard pour m'en faire une robe-de-chambre. Je lui en aurois eu la plus grande obligation, si elle ne m'eût dit, en me faisant ce présent, que ma maman devoit réfléchir sur son âge, & me donner des pendants d'oreilles qu'elle avoit déja assez montrés en public.

J'ai actuellement quitté l'école, & je vis avec ma maman, laquelle me regarde comme une usurpatrice qui s'empare des droits d'une femme avant qu'ils m'appartiennent, & qui accélere sa vieillesse, pour pouvoir vivre dans l'indépendance. Vous comprenez parfaitement que me regardant avec jalousie & soupçon, il m'est difficile de lui plaire. Mes paroles & mes regards l'offensent. Je ne parle jamais, que je ne m'arroge des qualités & des talents qu'on ne peut posséder sans crime. Si je suis gaie, elle me traite de coquette; si je suis sérieuse, elle hait la pruderie. Vais-je dans une compagnie, c'est dans l'intention de trouver un mari. Me retiré-je dans ma chambre, elle me taxe d'aimer la contemplation. Elle trouve toujours quelque prétexte pour m'exclure des af-

ſemblées qu'elle tient, & ne me permet jamais d'aller dans les lieux où elle ſe trouve. Tout le monde eſt ſurpris qu'elle ne me produiſe pas davantage dans le monde; & lorſque les vapeurs la prennent en rentrant chez elle, je ſuis aſſurée qu'elle a entendu parler de ma beauté & de mon eſprit, & ne m'attends pendant la ſemaine ſuivante qu'à des brocards, des menaces, des contradictions & des reproches.

Je vis donc dans un état de perſécution continuelle pour être née dix ans trop tôt; pour n'avoir pu arrêter le cours de la nature & du temps, & parce que j'ai le malheur d'être femme avant que ma mere veuille ceſſer d'être fille. Je ſuis perſuadée que vous contribueriez au bonheur d'un grand nombre de familles, ſi vous pouviez faire ſentir aux meres, que rien ne les déshonore plus que la rivalité qu'elles témoignent à l'égard des leurs filles; que quoiqu'elles évitent d'être ſenſées, elles ne ſauroient s'empêcher de vieillir, & que les vrais plaiſirs de leurs vieux jours, ne ſont ni la muſique, ni les compliments, mais la ſageſſe & la dévotion; que celles qui ont tant

de répugnance à quitter le monde, ne tardent pas à en être chaſſées, & qu'il eſt par conſéquent de leur intérêt de ſe retirer pendant qu'il leur reſte encore quelques heures à donner à des occupations plus nobles.

N°. LVI.

Samedi, 29 Septembre 1750.

—— Valeat res ludicra, ſi me;
Palma negata macrum, donata reducit opimum.

HORACE.

» *Si c'eſt le deſtin des Auteurs d'avoir de* » *l'embonpoint, lorſque leurs pieces réuſſiſ-* » *ſent, & d'amaigrir lorſqu'on les ſiffle, pour* » *moi je renonce au métier* ".

RIEN n'eſt plus déſagréable que de ſe voir offenſé ſans l'avoir mérité, & de faire de la peine à des gens qui n'ont jamais eu deſſein de nous nuire. Comme la bienveillance mutuelle eſt le plus fort lien de la ſociété, un honnête homme eſt toujours fâché d'agir d'une maniere oppoſée à cette fin ; &

la raiſon en eſt, que quoique ſa conſcience ne lui faſſe aucun reproche, il peut rarement s'aſſurer de n'avoir pas péché par négligence ou par pareſſe, & de n'avoir pas négligé l'intérêt commun, par trop d'égard pour le ſien propre, ou par trop d'indifférence pour le bonheur d'autrui.

Il ne faut être ni bien généreux, ni bien bienfaiſant pour éprouver une pareille inquiétude; car la prudence mondaine & cette ſenſibilité que nous avons pour nos intérêts perſonnels, nous dictent que nous devons éviter de nous faire des ennemis de propos délibéré, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne puiſſe nous ſervir ou nous nuire, lorſque nous nous y attendons le moins.

C'eſt ce qui fait que j'ai ſouvent regardé avec ſurpriſe, & quelquefois avec pitié, l'égarement de ceux qui ſe brouillent avec des gens avec leſquels le haſard, l'intérêt ou l'inclination les avoient liés. Lorſque nous voyons un homme travailler à ſon intérêt, ſans égard pour l'opinion du public, nous le regardons comme un ſujet pervers & dangereux; mais nous ne cherchons

pas à découvrir le motif qui le fait agir. Nous le verrions agité par des passions auxquelles il est difficile de résister, ou séduit par des apparences capables d'en imposer à des yeux plus clairvoyants que les siens. Mais la plupart de ceux qui provoquent à toute heure leurs semblables, & qui ne vivent que pour grossir le nombre de leurs ennemis, ne sauroient se flatter d'arriver au but qu'ils se proposent, en foulant les autres sous leurs pieds. Ils renoncent à toutes les douceurs de l'amitié, pour donner carriere à leur pétulance ou à leur mauvaise humeur, & se brouillent avec tout le monde, faute d'observer ces formules de politesse que l'usage a établies dans les conversations & dans le commerce de la vie.

Il n'y a personne qui n'ait connu, pendant le cours de sa vie, des hommes que tout le monde censure, sans qu'on puisse leur reprocher aucun crime, & qu'on ne peut se résoudre d'aimer, sans qu'on puisse rendre raison de la haine qu'on a pour eux. S'il arrive quelquefois qu'on se trouve forcé de louer leurs bonnes qualités, on con-

clut toujours leur panégyrique, par dire d'un ton dédaigneux : » Je con» viens que c'eſt un honnête homme, » mais je ne ſaurois l'aimer ". En vérité, ces ſortes de gens ont vendu l'eſtime du public à trop bas prix, puiſqu'ils ſe ſont fruſtrés d'une des récompenſes de la vertu, ſans tirer aucun profit de leur méchanceté.

Cette mauvaiſe économie de ſa réputation eſt quelquefois l'effet de la ſtupidité. Ceux qui ont l'eſprit lourd & peſant, qui ne regrettent rien tant que la perte de leur argent, & qui ne ſont ſenſibles qu'aux coups, ſont quelquefois en peine de deviner pourquoi ils ont un ſi grand nombre d'ennemis, quoiqu'ils négligent les moyens de ſe faire des amis. Ils ſe conſolent en diſant qu'ils ont vécu d'une maniere irréprochable, qu'ils n'ont attenté ni à la vie ni au bien d'autrui, & ils concluent de-là que leur ſouffrance eſt l'effet d'une fatalité invincible; ils imputent la malice de leurs ſemblables à l'ignorance ou à l'envie. Ils s'enveloppent dans leur innocence, & ſe repaiſſent des congratulations de leurs propres cœurs, ſans ſe douter qu'ils s'at-

tirent

tirent tous les jours des ennemis, en refuſant à ceux qu'ils fréquentent, ces égards ou ces dehors de politeſſe que chacun eſt en droit d'exiger en vertu de l'uſage établi dans le monde.

Il y a pluſieurs injures auxquelles preſque tout le monde eſt ſenſible, quoiqu'on ne s'en plaigne point, mais qui font une impreſſion ineffaçable ſur ceux à qui la vertu, l'uſage du monde ou la vanité inſpirent des ſentiments de délicateſſe. Il y a de même pluſieurs moyens de captiver l'amitié de ſes égaux, qui ne coûtent rien, & de s'attacher des gens qui n'ont jamais reçu de nous aucun bienfait. On ne peut mieux faire que de s'en inſtruire, lorſqu'ils n'ont rien de bas & de criminel; car pourquoi ſe priver d'un amour qu'on peut obtenir à ſi peu de fraix, & ſe faire haïr, ſans qu'il en réſulte aucun profit?

Il y a, à la vérité, des gens qu'on ne peut juſtifier ſous prétexte d'ignorance ou de négligence, parce qu'il eſt évident que non-ſeulement ils ne ſe ſoucient point de plaire, mais qu'ils s'étudient à offenſer tout le monde, qu'ils éloignent tous ceux qui les ap-

prochent, & qu'ils croyent se donner des airs de grandeur, en leur faisant perdre le temps en des visites inutiles, ou les mortifiant par des airs de mépris, & les déchirant par des affronts.

On trouve pour l'ordinaire ces sortes de gens parmi ceux qui n'ont pas fréquenté le grand monde, qui ont passé leur vie parmi des clients, des flatteurs & des parasites, & qui, à force d'avoir suivi leur inclination, ont oublié que les autres ont droit d'exiger la même déférence.

Une pareille tyrannie est un excès d'orgueil, qu'on ne souffre que dans ceux qui peuvent nous dédommager de la patience avec laquelle on l'endure. L'insolence n'est en général environnée que de ceux qui ont l'ame assez basse pour s'imaginer qu'on doit supporter tout ce qui rapporte du profit, & pour supporter les insultes, les brocards d'un homme qui les admet à sa table, & qui leur ouvre sa bourse.

Comme on doit éviter avec soin toutes les provocations injustes & les hauteurs qui tiennent du mépris, on doit aussi prendre garde de ne point donner dans une complaisance timide

& dans une résignation servile. Il est ordinaire aux esprits foibles & craintifs, de se soumettre implicitement à la direction des gens hardis, hautains & turbulents; de ceux qu'ils ne croyent ni plus sages, ni meilleurs qu'eux; de se désister des entreprises les plus justes, crainte de trouver de l'opposition, & de s'écarter de la vertu, de peur d'être censurés.

Il faut de la fermeté & de la résolution pour s'acquitter de ses devoirs; mais il est malheureux d'avoir à lutter contre des adversaires : car personne n'est vaincu, qu'il n'en conserve du ressentiment, soit qu'il ait raison ou tort. Quand même les disputes n'auroient aucune suite fâcheuse, un honnête homme souffre toujours à faire de la peine à autrui; & d'ailleurs il est à craindre que le meilleur caractere ne se corrompe à force de se faire une habitude de disputer.

Je crains que plusieurs de mes correspondants, dont j'ai négligé les contributions, ne m'accusent d'insensibilité : & à dire vrai, lorsque je suis assis devant un tas de papiers, dont chacun est le fruit d'une étude laborieuse, &

l'enfant d'un pere tendre & passionné; comme je connois les passions d'un Auteur, je ne puis me rappeller le temps qu'ils ont resté dans mes cartons, sans me représenter le chagrin, l'impatience & le ressentiment que les Ecrivains doivent avoir éprouvé dans cet ennuyeux intervalle.

Je fais principalement ces réflexions, lorsque, lisant ces papiers, je trouve quelques Auteurs qui me prient d'insérer leurs pieces dans ma feuille prochaine, & que je ne l'ai point encore fait; d'autres qui m'écrivent d'un ton impertinent & hautain, comme s'ils étoient assurés de ma déférence, & à l'abri de la critique; d'autres qui m'offrent leur foible secours, avec une douceur & une soumission à laquelle ils croyent qu'il m'est impossible de résister. Quelques-uns m'envoyent leurs compositions, menaçant de leur courroux celui qui osera les réfuter; quelques autres employent la sollicitation des Libraires; en un mot, chacun s'efforce, à sa maniere, d'assurer la publication de son ouvrage. Ma situation a cela d'incommode, que je me trouve forcé de réprimer la confiance,

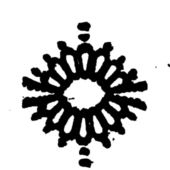
qui est si agréable par elle-même, de répondre à des politesses par des négligences apparentes, & souvent d'offenser ceux qui ne m'ont jamais offensé.

Je sais la peine qu'a un Auteur épris des beautés de ses nouvelles compositions, de cacher ses transports, & le penchant qu'il a de communiquer à ses amis les espérances flatteuses dont il se repaît. Je n'ignore pas non plus l'avidité avec laquelle un homme saisit un papier qu'il croit être rempli de ses productions, de même que le chagrin qu'il éprouve, lorsque, voulant en faire la lecture à ses camarades, il se trouve frustré de son attente.

Ses espérances ne l'abandonneront cependant point, & il se flatte de briller le lendemain. Le lendemain arrive, & son attente continue ; & après avoir rêvé de lauriers & du Parnasse, il trouve la page vuide, & son illusion se dissipe.

Comment réparer une pareille cruauté ? Comment remédier à un pareil malheur ? Je ne trouve d'autre ressource que de le prévenir dorénavant. Je prie donc mon correspondant, quel qu'il

puiſſe être, de vouloir obſerver la précaution de Swift, d'écrire ſecretement dans ſa chambre, ſans communiquer ſon deſſein au plus intime de ſes amis; car il ne manqueroit pas d'en rire; de porter lui-même ſa lettre à la poſte, & d'attendre patiemment l'événement. Au cas qu'on le publie & qu'on l'approuve, il pourra alors s'en déclarer l'auteur, ou ſe plaindre tacitement ſi on le ſupprime. Suppoſé qu'on le critique, il lui eſt permis de ſe plaindre, & de déplorer la ſtupidité des Ecrivains modernes.



N°. LVII.

Mardi, 2 Octobre 1750.

Non intelligunt homines quam magnum vectigal sit parsimonia.

TULL.

„ Les hommes ne connoissent point encore „ les richesses que procure la frugalité ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

J'aime à voir la littérature s'occuper de sujets utiles, & les Savants descendre de cette élévation, qui, les mettant au-dessus du vulgaire, les empêche de voir la conduite des hommes autrement qu'à travers un nuage de trouble & de confusion. Ayant vécu dans les affaires, & remarqué le peu d'occasion qu'ont les hommes de faire usage des talents supérieurs qu'ils possedent, j'ai senti la nécessité dans laquelle j'étois de m'occuper de petites

choſes ; & quoique je ne prétende point donner des loix aux légiſlateurs du genre humain, ni limiter la courſe de ces eſprits ſublimes qui portent la lumiere & la chaleur dans toutes les régions du ſavoir, j'ai penſé depuis longtemps que la plupart de ceux qui s'adonnent à l'étude, ſans devenir plus ſages, pourroient avec plus d'avantage, ſoit pour le public, ſoit pour eux, s'appliquer aux arts domeſtiques, & enrichir leurs eſprits d'axiômes de prudence & d'économie privée.

Ce que vous avez écrit derniérement ſur la frugalité, m'a beaucoup plu ; mais je ne le trouve pas aſſez à portée du commun des lecteurs, qui ne s'attachent ni à la cadence des périodes, ni à la liaiſon des mots, ni aux ornements de rhétorique, mais qui demandent des leçons ſimples, qu'ils puiſſent aiſément retenir, & qui faſſent impreſſion ſur eux.

La frugalité eſt ſi néceſſaire au bonheur du genre humain, ſi avantageuſe ſous quelque forme qu'on l'enviſage à tous les états, depuis le plus grand Potentat de la terre, juſqu'au dernier des laboureurs & des artiſans ; & les

maux que cauſe ſa négligence, ſi grands & ſi nombreux, qu'on doit la recommander de toutes les manieres poſſibles, pour les mettre à la portée des eſprits les plus bornés.

Peu m'importe que ceux qui regardent la morale comme une ſcience, mettent ou non la frugalité au nombre des vertus. Quant à moi, dont les opinions ſont fondées ſur la connoiſſance que j'ai du monde, je ſuis perſuadé, & cela ſuffit pour la pratique, que ſi elle n'eſt pas une vertu, elle eſt du moins une qualité qui peut rarement exiſter ſans quelques vertus, & ſans laquelle ces dernieres ne peuvent avoir lieu. On peut appeller la Frugalité la fille de la Prudence, la ſœur de la Tempérance, & la mere de la Liberté. Celui qui eſt extravagant, ne tarde pas à s'appauvrir; la pauvreté le jette dans la dépendance, & l'invite à la corruption. Elle nous rend complaiſants pour les vices d'autrui; & il y a peu d'hommes qui n'apprennent peu-à-peu à commettre les crimes qu'ils ceſſent de blâmer.

Si quelques-uns ne regardent point la pauvreté comme dangereuſe pour la

vertu, tous les hommes l'abhorrent unanimement comme la ruine du bonheur. Tous ceux donc qui la craignent par quelque principe que ce puiſſe être, doivent pratiquer les ſages maximes économiques de nos ancêtres, & apprendre d'eux l'art ſalutaire de diminuer leur dépenſe; car personne ne peut être riche ſans la frugalité, & l'on trouve peu de pauvres parmi ceux qui la poſſedent.

La plupart des autres actes vertueux préſuppoſent un concours de pluſieurs circonſtances, quelques connoiſſances antérieures, quelques dons extraordinaires de la nature, quelque occaſion produite par une combinaiſon extraordinaire : mais chacun eſt à même de conſerver ce qu'il poſſede; & ſi l'exemple de Bacon prouve que les perſonnes intelligentes ne peuvent la négliger ſans danger, mille autres nous convainquent que les eſprits les plus bornés peuvent pratiquer avec ſuccès les regles qu'elle preſcrit.

Les richeſſes ne ſont point à la portée d'un grand nombre d'hommes, parce qu'être riche, c'eſt poſſéder plus de bien que n'en poſſede communément

un seul individu. Si plusieurs pouvoient acquérir la somme qui fait la richesse d'un homme, il faudroit, pour que les autres fussent riches, qu'ils possédassent une somme beaucoup au-dessus de la sienne. J'ignore s'il n'est pas également impossible d'exempter les plus basses classes d'hommes de la pauvreté. La raison en est, que quelque grande que soit la richesse de la communauté, il y en aura toujours quelqu'un qui aura moins que les autres, & qui sera par conséquent pauvre en comparaison de lui. Je ne vois cependant pas la nécessité que plusieurs personnes manquent de la subsistance nécessaire; & je suis persuadé qu'en *mettant à part* quelques calamités accidentelles, on pourroit avec un peu de prudence prévenir le besoin universel, & que celui qui auroit le moins, auroit cependant assez pour vivre.

Mais sans entrer ici dans des spéculations dans lesquelles je ne me rappelle point qu'aucun calculateur politique soit entré, & dans lesquelles le raisonneur le plus subtil peut aisément s'égarer, il est évident que ceux à qui la Providence n'a laissé d'autre soin

que celui de leur fortune & de leur vertu, ce qui compose la plus grande partie des hommes, ont des motifs suffisants pour les porter à la frugalité, puisque nous savons avec certitude, quelque puisse être son effet général sur les Provinces ou les nations, qu'il n'y a pas un individu au monde qui ne puisse, à l'aide de son économie, se procurer de quoi passer paisiblement les dernieres années de sa vieillesse.

La pauvreté dans la vieillesse est quelque chose de si hideux & de si effrayant, qu'il n'y a point d'homme, pour peu de prudence qu'il ait, qui ne doive s'efforcer de s'en garantir. On la prévient au moyen de l'économie; car, quoique l'on voye dans tous les siecles des hommes qui s'enrichissent par des entreprises hardies, ou des accidents favorables, il est cependant dangereux de faire fond sur de pareils exemples. La plupart des hommes ne doivent les richesses dont ils jouissent qu'à de petits profits graduels, sur lesquels ils sont obligés de régler leur dépense.

Vous ne devez point me regarder comme un homme qui déshonore la

dignité de philosophe praticien, si je prescris à mes lecteurs, depuis le Ministre d'Etat jusqu'au dernier apprentif, une regle mercantile fort sage, *qu'un sol d'épargné vaut deux sols.* On peut l'appliquer à toutes les conditions, en observant non-seulement que ceux qui exercent une profession lucrative ménagent le temps en évitant la dépense, & qu'ils peuvent employer ce temps à leur avantage; mais que ceux qui dédaignent ces sortes de considérations, à chaque victoire qu'ils remportent sur leurs appetits & leurs passions, acquierent plus de force d'esprit, se refusent aux sollicitations dont la jeunesse vive & pétulante est sans cesse assaillie, & se mettent avec le temps au-dessus de l'extravagance & de la folie.

Ceux qui aiment plutôt à disputer qu'à s'instruire, me demanderont peut-être quelle est la juste mesure de la frugalité, & dans quelle occasion une dépense inutile dégénere en prodigalité? Je ne saurois répondre à ces questions générales, vu que la liberté de dépenser & la nécessité d'épargner dépendent de mille circonstances qui va-

rient à l'infini. On peut cependant établir pour regle infaillible, & dont on ne doit jamais s'écarter, *que la dépense volontaire d'un homme ne doit jamais excéder son revenu.* Cette maxime est si évidente & si incontestable, que la loi civile met les prodigues au rang des foux, & leur ôte également la régie de leurs biens & la conduite de leurs affaires. Voici un second précepte qui est compris dans le premier, mais qu'on doit sans cesse inculquer aux gens hardis & entreprenants. C'est de ne jamais compter sur un profit à venir, & de ne point dépenser sur de vaines espérances; de faire usage de ses talents, de ne point lâcher la bride à ses desirs, & de ne point s'en rapporter ni à la fortune, ni à sa vertu.

A ces maximes, qui sont adoptées, du moins par les gens sages, j'en ajouterai une autre, qui est, *de ne point dépenser contre son inclination.* On s'imaginera peut-être qu'il est aisé de pratiquer ce précepte: mais si l'on examinoit ceux que leurs prodigalités ont conduits dans les prisons, ou fait condamner au bannissement, on verroit qu'il y en a peu qui se soient rui-

nés volontairement, ou qui ayent acheté les plaiſirs au dépens de leurs biens; mais qu'ils ſe ſont laiſſés entrainer par ceux qu'ils fréquentoient, & qu'ils ſe ſont plongés malgré eux dans mille folles dépenſes, ſoit pour faire parade de leurs richeſſes ou de leur eſprit, ſoit pour éviter le ridicule; pour mériter les éloges de la folie, & éviter les moqueries de ſes ſectateurs.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,

SOPHRON.



N°. LVIII.

Samedi, 6 Octobre 1750.

——— *Improba*
Crescunt divitiæ, tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.

HORACE.

„ Ils ont beau multiplier leurs richesses par
„ d'insignes fripponneries, ils trouvent qu'il
„ leur manque toujours quelque chose ".

COMME l'amour de l'argent a été dans tous les siecles une des passions qui ont troublé la tranquillité publique, il n'y a point de sujet que les anciens Moralistes ayent traité plus au long, que la folie d'attacher son cœur à accumuler des richesses. Ceux qui connoissent ces Auteurs, savent le mépris avec lequel ils en parlent, les exemples qu'ils alleguent pour prouver les dangers qui les accompagnent, les arguments & les raisons qu'ils employent pour extirper un desir qui paroît avoir jetté des racines trop profondes dans le cœur humain pour pouvoir l'en

arracher, & qui peut-être n'a pas perdu ſa force ſur ceux qui déclament contre elles, & qui auroit produit ſon effet ſur le Philoſophe & le Poëte, s'il avoit été excité par l'occaſion, & fortifié par la proximité de ſon objet.

Leurs arguments ont cependant eu ſi peu de ſuccès, que, malgré l'eſprit & les raiſonnements qu'ils ont employés pour ſoutenir cette cauſe favorite, ils n'ont jamais pu faire un ſeul proſélyte. On n'a jamais vu un homme réfuſer les richeſſes lorſqu'elles ſe ſont préſentées, par la conviction du bonheur attaché à une fortune médiocre, ni qui les ait abandonnées, lorſqu'il a éprouvé *les inquiétudes qu'elles cauſent*, pour jouïr de la paix, du loiſir & de la ſécurité que l'on goûte dans un état médiocre, & auquel perſonne ne porte envie.

On a vu à la vérité pluſieurs perſonnes qui ont négligé les occaſions d'acquérir des richeſſes & des dignités, & rejetté les offres de la fortune; mais malgré l'emphaſe avec laquelle elles vantent leur modération, malgré l'admiration qu'elle cauſe à ceux qui la voyent dans l'éloignement, elles

n'ont peut-être pas moins estimé les richesses que les autres ; elles ont seulement plus craint le travail & le danger. Elles n'ont pu se résoudre à agir, à lutter contre des compétiteurs. Elles ont voulu s'épargner la peine de grimper ; mais auroient voulu se voir au haut, & jouir paisiblement de ce qu'elles n'avoient pas le courage de saisir.

D'autres ont abandonné des postes éminents, & se sont volontairement condamnés à l'obscurité d'une vie privée : mais ceux-ci même ne fournissent pas beaucoup de sujets de triomphe au Philosophe ; car ils ont communément quitté ce qu'ils ne se sentoient pas capables de conserver, ou ils ont été induits à tenter de nouvelles mesures, par l'effet de cette inconstance qui attache un bonheur à la nouveauté, ou par une disposition fantasque & bizarre qui se dégoûte également de tous les états & ne se plaît que dans le changement. Ces sortes de gens éprouvent que les postes, de quelque nature qu'ils soient, ne sauroient satisfaire les desirs d'un esprit malade, & ne peuvent se mettre à l'abri, dans la retraite la plus obscure, des contre-

temps, des soucis & de la misere.

Cependant, quoique ces conseils ayent été négligés par ceux qui possedent des richesses, ou qui sont hors d'état de s'en procurer, ils ne laissent pas d'avoir leur utilité, & il y auroit de l'imprudence à le nier; car puisque la plupart des hommes sont confinés à des conditions basses en comparaison des autres, & placés dans des situations d'où ils regardent naturellement d'un œil d'envie ceux qui sont élevés au-dessus d'eux, on ne sauroit blâmer les Ecrivains qui enseignent des remedes pour ce mécontentement presque universel, & qui nous prouvent que nous devons renoncer à ce que nous ne pouvons obtenir; que cette inégalité de biens contre laquelle nous murmurons, est moins grande que nous ne le croyons; & que la grandeur que nous admirons dans l'éloignement, a moins d'avantages & moins de splendeur qu'elle ne paroît en avoir, lorsque nous en sommes près.

Le devoir des Moralistes est de découvrir les fraudes de la fortune, & de montrer qu'elle en impose aux gens peu clairvoyants par une succession ra-

pide d'ombres qui s'évanouiſſent lorſqu'on veut les ſaiſir ; qu'elle déguiſe la vie ſous des ornements extérieurs, qui ne ſervent que pour la montre, & que l'on quitte dans les heures de ſolitude & de plaiſir ; & que lorſque la grandeur aſpire ou au bonheur ou à la ſageſſe, elle bannit ces diſtinctions qui éblouiſſent le vulgaire & en impoſent au ſuppliant.

On remarquera que ceux qui, par leur état, ne peuvent profiter de la lumiere, ni de la morale, ni de la religion, qui ne doivent leurs idées qu'à eux-mêmes, & qui les digerent par leur propre entendement, paroiſſent régarder les grands comme des êtres d'une eſpece ſupérieure à la leur. Comme ils ne connoiſſent d'autre mal que le beſoin & l'indigence, ils ne peuvent ſe figurer que les gens riches ayent des chagrins, ni que ceux qui ſont élevés en dignité, & qui nagent dans l'abondance, ſoient ſujets aux mêmes peines & aux mêmes ſoucis qu'eux.

Il eſt vrai que ce préjugé n'a lieu que chez le vulgaire groſſier & ignorant ; mais s'il n'a pas fait plus de progrès, c'eſt qu'on a montré aux autres

ſa folie & ſa fauſſeté, que l'hiſtoire & la philoſophie les ont arrêtés, & ont employé des préſervatifs efficaces pour empêcher que la contagion ne ſe répandît.

Quoique la doctrine du mépris des richeſſes n'ait éteint ni l'avarice ni l'ambition, ni la répugnance avec laquelle un homme paſſe ſes jours dans un état d'infériorité, elle a du moins rendu les conditions baſſes plus ſupportables, & contribué à la ſûreté de la vie, en prévenant la fraude, la violence, la rapine que n'auroit pas manqué d'occaſionner la ſoif inſatiable des richeſſes, ſi les hommes avoient été intimement perſuadés qu'on ne pouvoit être heureux ſans elles.

Tout homme qui ſe ſent incité par l'impulſion de ſes paſſions à ambitionner les richeſſes comme l'unique but auquel il doit aſpirer, doit être ſûrement allarmé par les admonitions ſucceſſives de ceux que leur expérience & leur ſagacité lui font regarder comme les guides du genre humain; conſidérer ſi l'entrepriſe dans laquelle il eſt ſur le point de s'engager, le dédommagera de ſes peines, & examiner, avant

d'amaſſer des richeſſes à tort & à travers, les avantages qu'il en retirera. Un pareil examen ne manquera preſque jamais de rallentir ſa cupidité.

Les richeſſes ne ſont rien en elles-mêmes. L'argent n'eſt utile qu'autant qu'il ſort de nos mains, & qu'il ſert à nous procurer les choſes dont nous avons abſolument beſoin; & en ſuppoſant que ceux qui en ont en faſſent un bon uſage, il ne mérite ſûrement ni le deſir ni l'envie d'un homme ſenſé. Il eſt certain, quant aux avantages corporels, que l'argent n'ouvre ni la porte à de nouveaux plaiſirs, ni ne ferme les avenues du chagrin. Les maladies & les infirmités continuent de tourmenter & d'affoiblir les riches, la luxure les aigrit, & la molleſſe les prolonge. A l'égard de l'eſprit, on s'eſt rarement apperçu que les richeſſes contribuent à aiguiſer le diſcernement, à étendre la capacité, ou à élever l'imagination; mais elles peuvent, en prenant la flatterie à gages, ou en endormant la vigilance, confirmer l'erreur, & augmenter la ſtupidité.

Les richeſſes ne ſauroient conférer la grandeur; car rien ne ſauroit en

donner à ce qui eſt petit de ſa nature. On a beau placer un buiſſon ſur une couche chaude, il ne deviendra jamais chêne. La royauté même ne peut donner de la dignité à qui n'en a point. Elle opprime les eſprits foibles, quoiqu'elle puiſſe élever les ames nobles & généreuſes. Le monde a été gouverné au nom de pluſieurs Rois, dont l'exiſtence a été à peine connue par des effets réels, au-delà des limites de leurs palais.

Lors donc que le deſir des richeſſes s'empare de nos cœurs, regardons autour de nous, & voyons l'effet qu'elles produiſent ſur ceux à qui leur induſtrie ou *la fortune les* a procurées. Lorſque nous les verrons accablés de leur propre abondance, luxurieux ſans goûter aucun plaiſir, oiſifs ſans goûter du repos, impatients & de mauvaiſe humeur dans le fond de leurs ames, mépriſés ou haïs du reſte des hommes, nous ſerons bientôt convaincus que, pourvu que nous puiſſions ſatisfaire aux beſoins réels de notre état, il nous reſte peu de choſe à deſirer.

N°. LIX.

Mardi, 9 Octobre 1750.

Est aliquid fatale malum per verba levare;
Hoc querulam Halcyonenque Prognen facit:
Hoc erat in solo quare Pæantias antro
Vox fatigaret Lemnia saxa sua:
Strangulat inclusus dolor atque exæstuat intus,
Cogitur & vires multiplicare suas.

OVIDE.

„ C'est un adoucissement à ses peines, que „ de pouvoir en parler. Ce fut la consolation „ d'Alcyone & de Progné. Et le même besoin „ portoit Philoctete, seul dans son antre, à „ faire rétentir de ses plaintes les rochers de „ l'isle de Lemnos. La douleur concentrée suf- „ foque, & nous oblige à multiplier nos forces „ pour la supporter ".

On a coutume de distinguer les hommes par les noms des animaux auxquels on suppose qu'ils ressemblent. Par exemple, on appelle souvent un héros, un lion; un ministre d'Etat, un renard; un concussionnaire, un vautour; & un fat, un singe. Il y a de même parmi les différents caracteres irréguliers que l'on voit dans le monde,

de, une espece d'êtres qui ont une figure humaine, & que l'on peut proprement regarder comme les Chouettes de l'humanité.

Ces Chouettes paroissent être dans l'opinion que le principal soin de la vie est de se plaindre; qu'elles ne sont nées que pour troubler le bonheur d'autrui, pour affoiblir les petites consolations, & abréger les plaisirs passagers de notre condition, par le souvenir douloureux du passé, ou des prognostics funestes sur l'avenir; pour étouffer nos espérances, amortir nos transports, & mêlanger les heures de gaieté que nous avons, avec la lie odieuse du chagrin & du soupçon.

Il est malheureux pour ceux que la foiblesse de leur esprit & la timidité de leur tempérament rendent susceptibles des impressions d'autrui, ou qui sont disposés à souffrir par sympathie, & à prendre la contagion de la misere, d'être à portée d'entendre la voix de ces Chouettes; car elle frappe souvent leurs oreilles lorsqu'ils sont abattus, & leur inspire des craintes qu'ils n'auroient jamais eues; elle attriste par des chagrins imaginaires

des jours qu'ils auroient pu passer dans les amusements ou dans les affaires ; elle accable le cœur de mécontentements inutiles, & affoiblit pour un temps cet amour de la vie qui est nécessaire pour nous animer dans nos entreprises.

Quoique j'aie mes foibles comme les autres hommes, jamais ni mes amis ni mes ennemis ne m'ont accusé de superstition. Je ne compte jamais le nombre de ceux qui composent la compagnie que je fréquente ; la nouvelle lune ne fait aucune impression sur moi. J'ai souvent, comme la plupart des autres philosophes, entendu chanter le coucou sans un sol dans ma poche ; on m'a quelquefois taxé de témérité pour n'avoir pas baissé les yeux lorsqu'un corbeau a volé sur ma tête ; je ne rentre jamais chez moi, parce qu'un serpent a croisé mon chemin ; je ne crains point les années climatériques : & j'avoue cependant, que, malgré le mépris que j'ai pour les vieilles femmes & les contes qu'elles débitent, je regarde ma journée comme malheureuse, lorsque la Chouette Suspirius vient me souhaiter le bon jour.

Il y a cinquante-huit ans & quatre mois que je fréquente *Suspirius*, & je n'ai jamais passé une heure avec lui qu'il n'ait empiété sur mon repos. La premiere fois que je liai connoissance avec lui, son grand sujet d'entretien fut la misere des jeunes gens qui n'ont point de fortune; & je ne me promenai jamais avec lui, qu'il ne me fît une longue énumération des plaisirs qui, n'étant point proportionnés à ma fortune, étoient hors de la portée de mes desirs, & que je n'aurois jamais regardés comme dignes d'un souhait, s'il ne les avoit mis assez mal-à-propos devant mes yeux.

*Un autre de ses arguments est le mé*pris qu'on fait du mérite, & dont il ne manque jamais d'entretenir ceux qu'il sait n'être point fortunés. S'il rencontre un jeune Officier, il lui parle d'un homme d'un courage éprouvé, & digne par ses talents de commander une armée, & qui, malgré tout son mérite, a cependant vieilli dans les emplois subalternes. Il dit au Jurisconsulte que plusieurs hommes studieux & remplis de talents, n'ont jamais eu l'occasion de plaider une seule cause. Rencontre-

t-il le Médecin Serenus : » Ah ! Docteur ,
» lui dit-il, vous voilà à pied, tan-
» dis que tant de lourdauds vont en
» carrosse ? Je vous dis, il y a sept
» ans, que vous ne trouveriez jamais
» de l'encouragement, & vous ne trou-
» verez pas mauvais que je vous dise
» aujourd'hui, que votre Grec, vos
» soins & votre probité, ne vous met-
» tront jamais en état de vivre aussi
» commodément que cet apothicaire
» qui s'enrichit avec ses drogues, &
» se moque des médecins ".

Suspirius a empêché quinze Auteurs de travailler pour le théâtre ; détourné trente marchands du commerce, crainte de banqueroute ; rompu cent treize mariages en pronostiquant du malheur, & causé la mort à dix-neuf Dames qui craignoient la petite-vérole, en les allarmant continuellement sur la perte de leur beauté.

Toutes les fois que ma mauvaise étoile me le fait rencontrer, il ne manque jamais de me représenter la folie de mes projets ; que nous sommes plus âgés que nous ne l'étions lorsque nous liâmes connoissance ensemble ; que la décrépitude & les infir-

mités s'avancent à grands pas; que je ne jouirai pas long-temps de ce que j'ai acquis; que la réputation importe peu à un homme qui est sur le bord de sa fosse, & que je dois penser à toute autre chose qu'à un bon dîner & à une voiture commode.

Il continue ainsi à me représenter les maux présents, & à m'en anoncer de plus grands, *νυκτικοραξ αδει θανατηφορον*; chaque syllabe est chargée d'infortune, & il rend la mort toujours plus présente à mes yeux. Ce qui excite le plus mon ressentiment & mon indignation, est que ces tristes réflexions ne produisent aucun effet sur lui. Il m'entretient depuis long-temps de calamités, sans me donner à connoître, si ce n'est par son ton de voix, qu'il sente ou qu'il prenne part à celles qu'il avance. Il fait ses lamentations de même qu'un autre raconte une histoire; il emploie des expressions de condoléance sur le passé, ou d'appréhension sur l'avenir, de même que ceux qui aiment leurs aises, ont recours aux sujets sur lesquels ils peuvent le plus aisément discourir.

On raconte que les Sybarites détrui-

firent tous les coqs qu'ils avoient chez eux, de peur qu'ils ne troublassent leurs songes. Je suis fort éloigné de les proposer pour exemple ; mais comme il n'y a point d'homme, quelque fou & quelque corrompu qu'il soit, qui ne puisse quelquefois donner des leçons utiles, je voudrois qu'à l'imitation d'un peuple, qui ne mérite pas d'ailleurs d'être copié, on fît un réglement pour exclure les Chouettes de toutes les compagnies, & les confiner dans un lieu où ils pussent gémir & soupirer ensemble à leur aise.

Prophete de malheur, dit l'Agamemnon d'Homere, *tu ne m'as jamais annoncé rien de bon ; & tu ne te plais qu'à me prédire des choses sinistres.* Ceux qui sont du même caractere, trouveront ici de quoi donner carriere à leurs pensées & au penchant qu'ils ont pour les prédictions ; & les Chouettes pourront huer ensemble, sans importuner le reste du monde.

Cependant, malgré le peu de penchant que j'ai pour cette race triste & lugubre, je suis fort éloigné de vouloir ôter aux cœurs tendres & compatissants le privilege de se plaindre,

lorſque le but de leurs ſoupirs n'eſt point de faire de la peine à autrui ; mais de ſe ſoulager. Un des devoirs de l'amitié eſt d'écouter patiemment les plaintes de ceux pour qui nous nous intéreſſons, lors même qu'elles ne ſont point fondées ; & quoiqu'il ſoit vrai de dire que c'eſt approcher du héros que de ſupporter ſon chagrin en ſilence,

Spem vultu ſimulat, premit altum corde dolorem.

On ne peut cependant nier que celui qui ſe plaint, agit comme un homme, comme un être ſocial qui implore le ſecours de ſes ſemblables. La pitié eſt pour une infinité de malheureux une ſource de conſolations dans leur détreſſe ; elle leur inſpire de la confiance, parce qu'elle leur prouve que les autres ſont encore quelque cas d'eux. Le Ciel même paroît nous indiquer l'obligation de cette compaſſion ſtérile, puiſqu'il nous porte à verſer des larmes à la vue des maux auxquels nous ne pouvons remédier.

N°. LX.

Samedi, 13 Octobre 1750.

Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius & melius Chrysippo & Crantore dicit.

HORACE.

» Ce Poëte est incomparable ! Chrysippe &
» Crantor n'ont pas mieux parlé que lui du
» vice & de la vertu ».

LA joie & le chagrin que nous causent le bonheur ou le malheur d'autrui, proviennent d'un acte de l'imagination qui réalise l'événement, quoiqu'il soit faux, & qui le rapproche, tout éloigné qu'il est, en nous plaçant pour un temps dans l'état de celui dont nous contemplons la fortune ; de maniere que, pendant tout le temps que l'illusion dure, elle excite les mêmes mouvements que nous éprouverions nous-mêmes, si le même bonheur ou le même malheur nous arrivoit.

Nos passions sont plus ou moins émues à proportion que nous adoptons plus promptement la peine ou le

plaisir qu'on nous dépeint, en nous souvenant que nous l'avons autrefois éprouvée, ou en la considérant comme annexée à notre état. Je défie au plus habile Ecrivain de nous intéresser à un bonheur ou à un malheur dont nous croyons être à couvert, & que nous n'avons jamais connu. On lit, avec le plus grand sang froid du monde, l'histoire de la chûte des Royaumes & des révolutions des Empires. La tragédie héroïque ne plaît aux auditeurs qu'à cause de la pompe des ornements & de la grandeur des idées; & celui qui n'est occupé que de ses affaires, & qui n'est sensible qu'à l'accroissement & à la diminution des actions, ne peut concevoir que l'on puisse s'intéresser à une intrigue amoureuse dont on nous fait le récit.

C'est dans les vies des particuliers que l'on trouve ces circonstances pareilles, ces images familieres qui nous flattent & nous plaisent, & auxquelles nous conformons nos esprits : d'où je conclus qu'il n'y a pas de genre d'écrits qui mérite davantage d'être cultivé que la biographie, parce qu'il n'y en a point de plus agréable & de plus

utile, qui nous intéresse davantage, & dont l'instruction soit plus générale & plus étendue.

Les narrations générales & rapides de l'histoire qui renferment plusieurs milliers d'événements dans l'espace d'un jour, & une multitude d'incidents compliqués dans un seul, fournissent peu de leçons applicables à la vie privée, dont le bonheur & le malheur dépendent du bon ou du mauvais ménagement des choses, qui ne deviennent considérables que par leur fréquence, (*Parva si non fiunt quotidie*, dit Pline,) & qui n'entre pour rien dans les relations qui ne roulent que sur les délibérations du Sénat, la marche des armées, & les projets des conspirateurs.

J'ai souvent réfléchi qu'il n'y avoit pas une vie dont une narration fidelle & judicieuse ne pût avoir son utilité : car non-seulement chaque homme a, dans la grande masse du monde, quantité de semblables qui sont dans la même condition que lui ; des fautes, des contretemps & des expédients desquels il peut profiter ; mais il y a une si grande uniformité dans l'état de l'homme, considéré indépendamment de ce

que la fortune y ajoute ; qu'il n'est presque pas possible que le bien & le mal ne soient communs à toute l'espece humaine. Une grande partie du temps de ceux que leur fortune ou leur caractere distinguent des autres hommes, doit nécessairement se passer de la même maniere ; & quoique, quand les besoins de la nature sont satisfaits, le caprice, la vanité & le hasard, commencent à produire des différences & des particularités, il ne faut cependant pas être bien clairvoyant pour s'appercevoir que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets, quoiqu'ils soient quelquefois retardés & variés par des combinaisons multipliées. Nous agissons tous par les mêmes motifs, nous sommes tous déçus par les mêmes illusions, animés par l'espérance, effrayés par le danger, attachés par le desir, & séduits par le plaisir.

On objecte souvent aux relations des vies particulieres, qu'elles ne sont point distinguées par des vicissitudes frappantes. On regarde le savant qui a passé sa vie parmi ses livres, le marchand qui a conduit ses propres affaires, le Prêtre, dont la sphere d'activité ne s'est

point étendue au-delà de ses devoirs, comme des objets qui ne méritent point l'attention du public, quoiqu'ils ayent excellé chacun dans son poste, & qu'ils se soient distingués par leur savoir, leur intégrité & leur piété. Cette notion ne provient que de la fausse idée que l'on se fait de l'excellence & de la dignité, & on doit la bannir, en considérant qu'au jugement de la raison, les choses n'ont de prix qu'autant qu'on peut en faire usage.

Il convient cependant de tirer un honnête parti de ce préjugé, & de fixer l'attention par un nom célebre ; mais le soin du biographe est souvent de négliger les actions & les incidents que le vulgaire admire, de conduire ses lecteurs dans l'intérieur du domestique, & de détailler la vie journaliere que mene un particulier dépouillé de ces accessoires extérieurs, & dans laquelle il tâche de surpasser son voisin en prudence & en vertu. L'Auteur de la vie de De Thou prétend, avec raison, l'avoir écrite pour transmettre à la postérité le caractere privé & familier d'un homme, *cujus ingenium & candorem ex ipsius scriptis sunt*

etiam semper miraturi, dont la candeur & le génie feront jusqu'à la fin des siecles l'admiration de tous ceux qui liront ses écrits.

Il y a plusieurs circonstances invisibles, tant physiques que morales, dont la connoissance est beaucoup plus importante que les événements public, soit que nous voulions augmenter nos connoissances, soit que nous voulions faire des progrès dans la vertu. Par exemple, Saluste, qui connoissoit parfaitement la nature, n'a pas oublié, en parlant de Catilina, *que sa marche étoit tantôt lente, & tantôt précipitée ;* ce qui marque un esprit qui rumine quelque chose qui l'occupe avec beaucoup d'émotion. La vie de Mélancthon nous fournit une leçon frappante sur le prix du temps. On nous dit que lorsqu'il donnoit rendez-vous à quelqu'un, il fixoit l'heure & la minute qu'il feroit visible, pour ne point perdre inutilement la journée. Tous les projets & toutes les entreprises de De Witt nous importent beaucoup moins que cette partie de son caractere personnel, qui nous le représente *aussi ménager de sa santé, que négligent pour sa vie.*

On a souvent confié la biographie à des Ecrivains, qui paroissent avoir ignoré la nature de leur tâche, ou s'être peu souciés de la remplir. Ils ne nous apprennent pour l'ordinaire que ce qu'on trouve dans tous les papiers publics; & ils s'imaginent avoir écrit une vie, lorsqu'ils nous donnent une suite chronologique d'actions ou d'événements. Ils s'attachent si peu aux mœurs & à la conduite de leurs héros, qu'il est plus aisé de s'instruire du véritable caractere d'un homme sur le rapport de ses domestiques, qu'en lisant la narration formelle & étudiée qui le suit depuis son enfance jusqu'au tombeau.

S'ils condescendent quelquefois à instruire le public de certains faits particuliers, ils ne choisissent pas toujours les plus importants. Je ne sais quel avantage la postérité peut retirer de la seule circonstance dont Tickell se sert pour distinguer Addisson des autres hommes, savoir *l'irrégularité de son pouls.* Je ne me crois pas dédommagé du temps que j'ai mis à lire la vie de Malherbe, lorsque je suis en état de rapporter avec son savant biographe, qu'il avoit deux opinions prédomi-

nantes; l'une, que l'impudicité d'une femme ſuffit pour ternir le luſtre de ſes ancêtres ; l'autre, que les Beggards François ſe ſervoient improprement de l'expreſſion *nobles Gentilshommes*, vu que l'un de ces mots a le même ſens que les deux enſemble.

Il y a, à la vérité, quelques raiſons naturelles qui font que ces narrations ſont ſouvent écrites par des gens qui ſe mettent auſſi peu en peine d'inſtruire que de plaire, & que la plupart des vies des particuliers ſont ſeches & inutiles. Si l'on attend pour écrire une vie, que l'intérêt & l'envie n'ayent plus lieu, elle ſera impartiale, mais peu inſtructive, parce que les incidents qui font valoir le biographe ſont de nature qu'ils échappent à la mémoire, & qu'on les tranſmet rarement par tradition. Peu de gens ſont en état de peindre un homme qu'ils connoiſſent, ſi ce n'eſt d'après les circonſtances les plus frappantes, & les traits les plus marqués de ſon eſprit ; d'où l'on peut aiſément s'imaginer qu'il perd beaucoup, & que les copies qu'on en fait ne reſſemblent en rien à l'original.

Si le biographe écrit d'après la connoissance qu'il a du sujet dont il parle, & qu'il se hâte de satisfaire la curiosité du public, il est à craindre que l'intérêt, la crainte, la reconnoissance ne le séduisent & le tentent de taire un fait, si tant est qu'il ne l'invente point. Plusieurs se font un devoir de cacher les fautes de leurs amis, lors même qu'ils ne courent aucun risque à les divulguer; & de-là vient que l'on voit louer uniformement tant de caracteres, & qu'on ne peut les distinguer que par des circonstances casuelles & intrinseques. » Je dois me » souvenir, dit Hale, lorsque la pitié » m'incline à faire grace à un crimi- » nel, que je la dois également à ma » patrie ". Si nous devons respecter la mémoire des morts, nous devons encore plus de respect au savoir, à la vertu & à la vérité.



N°. LXI.

Mardi, 16 Octobre 1750.

Falsus honor juvat, & mendax infamia terret
Quem nisi mendosum & mendacem?

HORACE.

„ Il n'y a que les gens dont la vertu n'est
„ qu'apparente, & dont les vices sont réels,
„ qui tremblent lorsqu'on dit du mal d'eux,
„ & qui se plaisent aux fausses louanges qu'on
„ leur donne ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Il est extrêmement fâcheux pour un homme curieux, d'être éloigné de la source où il peut s'instruire, de ne recevoir les nouvelles qu'après que la nation en est rassasiée, & de les trouver corrompues par le mêlange des matieres qu'elles ont rencontrées dans le canal par lequel elles ont passé.

Un des plus grands plaisirs de ma vie est d'apprendre ce qui se passe dans

le monde, de connoître les projets des politiques, les prétentions des gens d'affaires, & les espérances des ambitieux; les changements que l'on se propose de faire dans le gouvernement; quelles sont les parties qui doivent avoir du dessous; qui est celui qui monte au faîte de la grandeur, ou qui est à la veille de tomber dans la disgrace. Mais comme nous sommes naturellement portés à desirer ce que nous ne pouvons obtenir, j'ai laissé croître cet appétit pour les nouvelles, beaucoup plus loin que ma situation actuelle ne me permet de le satisfaire. La raison en est qu'étant établi dans une Province éloignée, je me trouve condamné à confondre l'avenir avec le passé, à former des pronostics sur des événements dont personne ne doute plus, & à examiner des projets qu'on a déja exécutés. Je suis dans la même perplexité qu'un homme qui observe un astre avec un télescope, & qui, avant que la lumiere soit parvenue à ses yeux, oublie l'endroit où il est placé..

La mortification que j'ai d'ignorer tout ce que le monde fait, est encore

augmentée par la pétulance de ceux qui viennent ici de Londres pour leur ſanté, leurs affaires ou leurs plaiſirs. Car ſans égard pour les déſavantages inſurmontables de ma condition, & l'ignorance inévitable que l'abſence doit produire, ils me traitent ſouvent avec le dernier mépris, parce que j'ignore ce que la ſagacité humaine ne ſauroit découvrir, & me regardent comme un miſérable indigne de converſer avec eux, lorſque je viens à parler de la fortune d'un banqueroutier, de la ſanté d'un homme qui eſt mort, que je prédis des malheurs qui ſont déja arrivés, & que j'indique des meſures qu'on a priſes depuis long-temps. Ils paroiſſent attribuer à la ſupériorité de leur intelligence, ce qu'ils ne doivent qu'au haſard de leur condition, & croyent pouvoir prendre des airs inſolents & hautains, lorſqu'un homme ignore des faits qu'ils ſuppoſent que tout le monde doit ſavoir, parce qu'ils ſont connus dans toutes les rues de Londres.

Ce qui contribue à les rendre ſi hautains, eſt le reſpect qu'on leur témoigne, parce qu'ils viennent de Londres. Un de ces nouvelliſtes n'eſt pas plutôt

arrivé dans le pays, que tout le monde l'entoure, & lui fait mille queſtions; ce qui acheve de le perſuader de ſon importance. Il ſe voit obſédé d'une multitude de gens qui lui expoſent leurs doutes, & qui renvoyent leurs diſputes à ſa déciſion, comme ſi c'étoit un être deſcendu du Ciel; auſſi prend-il le ton d'oracle, il réſout toutes leurs difficultés, & réfute toutes leurs objections.

J'ai tout lieu de croire qu'ils profitent quelquefois du reſpect qu'on leur témoigne, pour en impoſer à des eſprits ruſtiques par une vaine montre d'une connoiſſance univerſelle; car j'ai obſervé qu'ils affectent de ne rien ignorer, & qu'ils ne renvoyent jamais ceux qui les interrogent, ſans leur donner une réponſe formelle & poſitive. Ils connoiſſent également la Cour, la Cité, le Parc & la Bourſe; & ils peuvent vous dire à quelle heure les actions doivent augmenter, & que le Miniſtere doit changer.

Quelques mois de réſidence à Londres donnent à un homme du ſavoir, de l'eſprit, de la politeſſe, & le droit d'impoſer des loix à la multitude igno-

rante qu'il daigne visiter tous les deux ans. Je ne sais cependant quel motif m'a porté à m'inscrire en faux contre cette prescription, & à douter s'il ne conviendroit pas dans certaines occasions de suspendre cette vénération jusqu'à ce qu'on fût plus convaincu du mérite de celui qui l'exige.

On se souvient ici qu'il y a environ sept ans, un nommé Frolick, jeune homme de haute taille & à cheveux plats, dont tout le talent se réduisoit à dérober des œufs & à les gober, sortit de l'école de cette paroisse pour aller étudier le droit à Londres. Comme il n'avoit jamais donné des preuves d'un *génie extraordinaire*, on l'eut bientôt oublié. On ne parla ni de ses vertus, ni de ses vices, ni de sa bonne ni de sa mauvaise fortune, que lorsqu'on nous apprit, l'été dernier, que M. Frolick étoit arrivé dans la premiere chaise de poste qu'on eût vue dans le village, & avoit fait tant de diligence, qu'un de ses postillons s'étoit cassé la jambe, & un autre avoit couru risque d'être suffoqué dans un sable mouvant ; mais que M. Frolick n'y faisoit aucune attention, étant accou-

tumé à voir de pareils accidents à Londres.

M. Frolick vint nous joindre le lendemain matin au Boulingrin ; & l'on vit alors les effets de l'éducation qu'il avoit reçue à Londres. Son habillement, son langage, ses idées étoient nouvelles. Il ne dissimula point le mépris qu'il avoit pour les opinions & les usages contraires à ceux du beau monde. Il nous montra la difformité de nos chemises & de nos manches ; il nous apprit où l'on vendoit les chapeaux à la mode, & nous recommanda de réformer mille abus qui s'étoient glissés dans notre habillement, notre cuisine & notre conversation. Lorsque quelqu'une de ses phrases étoit inintelligible, il ne pouvoit dissimuler la joie que lui causoit sa supériorité ; & il tardoit souvent de l'expliquer, pour jouir plus long-temps du triomphe qu'il venoit de remporter sur notre barbarie.

S'il lui arrive de nous conter une histoire, il ne manque jamais d'y insérer les noms de quantité de rues, de places, d'hôtels que nous ne connoissons point. Sa conversation favorite

roule toujours ſur les ivrognes, & ſur les tours que les portiers & les garçons qui éclairent les paſſants pendant la nuit, ont joués aux provinciaux. Lorſqu'il ſe trouve avec des Dames, il les entretient de quantité de plaiſirs qu'il eſt en état de procurer; mais il les prévient qu'elles ſeront neuves en arrivant à Londres, faute de connoître le monde. Il ne nous a pas encore dit *ce que c'eſt que la ville*, quoiqu'il n'y ait pas de mot plus fréquent dans ſa bouche, & qu'il n'y ait, ſelon lui, aucune connoiſſance plus utile & plus difficile à acquérir.

Mais rien n'a plus excité ma curioſité, que le récit qu'il nous a fait de ſes exploits & de ſes aventures. J'ai oui parler de l'union de pluſieurs caracteres dans le même individu; mais je n'ai jamais vu tant de grandes qualités réunies dans un même homme. Tout ce qui diſtingue le héros, tout ce qui éleve l'ame, tout ce qui fait chérir un amant, ſe trouve concentré dans M. Frolick. Sa vie n'a été, pendant ſept ans, qu'un amas d'intrigues, de dangers, d'eſpiégleries, qui l'ont fait tout-à-la-fois craindre, envier & admirer.

Je doute que tous les Officiers de la marine puiſſent tirer de leurs journaux un recueil auſſi étendu des dangers auxquels ils ont échappé, que celui-ci en a couru ſur la Tamiſe, où il a penſé périr mille fois; tantôt par les folles craintes des femmes qui étoient avec lui; tantôt par l'imprudence qu'il a eue de traverſer la riviere pendant la nuit, & tantôt en paſſant ſous le pont à travers des vagues auſſi hautes qu'une montagne, & des cataractes affreuſes.

Les dangers qu'il a courus ſur terre, ont également répondu à ſa témérité. Il eſt monté juſqu'au haut des montagnes; il a traverſé des rues remplies de voitures; il a été aſſailli par pluſieurs voleurs; il a lié des parties à la comédie; ſes rivaux l'ont pourſuivi pendant tout un hyver; il a paſſé la nuit ſur l'établi d'une boutique; dupé des cochers; délivré ſes amis des mains des Baillifs; battu le Conſtable, mis la juſtice en défaut, & fait quantité d'autres exploits que tout le monde a admirés.

La réputation qu'il a acquiſe par ſon eſprit, l'emporte de beaucoup ſur celle

que

que sa bravoure lui a procurée. Il nous a appris qu'il étoit à Londres l'arbitre de tous les points d'honneur, & le juge décisif de tous les ouvrages d'esprit; qu'on ne faisoit cas d'une piece de musique, qu'autant que M. Frolick l'avoit approuvée; que le parterre ne se décidoit au sujet d'une piece, qu'après qu'il avoit claqué des mains; que les fêtes qu'on avoit données, n'avoient réussi ou échoué qu'autant qu'il les avoit conduites; que tous les joueurs s'en rapportoient à sa décision dans les cas douteux; que c'étoit lui qui régloit le cérémonial dans les assemblées, & tout ce qui concernoit les plaisirs & les modes.

Il connoît intimement tous ceux dont les noms sont inscrits dans la Gazette; il n'y a pas de poste dans le gouvernement & dans le militaire, à la nomination duquel il n'ait plus ou moins de part. On l'a souvent consulté au sujet de la guerre & de la paix, & le temps est enfin venu que la nation connoîtra ce qu'elle doit au génie de M. Frolick.

Cependant, malgré toutes ces déclarations, je n'ai pu me persuader jus-

qu'ici que M. Frolick ait plus d'esprit, de savoir & de courage que les autres hommes, ni que ses facultés se soient perfectionnées pendant son absence; car lorsqu'il traite des sujets que nous connoissons, il n'a d'autre avantage sur nous que celui de nous interrompre, de nous faire des questions, & de nous mépriser. Si donc il a rempli le monde de son nom, & obtenu une place dans les premiers rangs de l'humanité, je conclus de-là, ou qu'il faut peu d'esprit pour briller à Londres, ou que M. Frolick nous croit indignes de connoître ses talents, ou que ses facultés ont été émoussées par la stupidité rurale, de même que l'aiguille aimantée perd son mouvement sous les pôles.

Je ne veux cependant point, comme font quelques Philosophes, chercher la cause avant que d'être assuré de son effet. Je vous prie donc de me marquer si vous avez oui parler du grand M. Frolick. Au cas qu'il soit célébré par d'autres langues que la sienne, je ne manquerai pas de publier ses louanges; mais s'il ne jouit d'autres honneurs que ceux qu'il s'est lui-même

arrogés, je le traiterai avec une simplicité rustique, & le chasserai comme un imposteur de cette partie du Royaume, lui laissant la liberté d'aller conter ses fornettes dans un pays plus crédule.

Je suis, &c.

RURICOLA.



N°. LXII.

Samedi, 20 Octobre 1750.

Nunc ego Triptolemi cuperem conscendere currus,
Misit in ignotam qui rude semen humum:
Nunc ego Medeæ vellem frænare dracones,
Quos habuit fugiens arva, Corinthe, tua;
Nunc ego jactandas optaram sumere pennas,
Sive tuas, Perseu; Dædale, sive tuas.

OVIDE.

„ Tantôt je voudrois monter sur le char de „ Triptoleme, qui enseigna l'art de l'agricul- „ ture; tantôt je voudrois dompter les dragons „ attelés au char qui enleva Médée de dessus „ les plaines de Corinthe. Une autre fois j'am- „ bitionne de m'élever dans les airs sur des „ aîles brillantes, fût-ce sur celles de Persée „ ou sur celles d'Icare ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Je suis une jeune fille fort riche, & à laquelle mes parents auroient pu procurer un rang distingué parmi les personnes de mon sexe, s'ils avoient

pu ſe réſoudre à ſe conformer aux uſages reçus chez les gens qui ſe piquent de politeſſe : mais malheureuſement pour moi, ils ſe ſont conduits à mon égard de façon, que j'ai atteint l'âge de vingt ans, ſans avoir jamais danſé ailleurs que dans l'aſſemblée qui ſe tient chez nous tous les mois; ſans avoir eu d'autres amants que quelques Gentilshommes du voiſinage, ni fréquenté aucune compagnie dans laquelle je puſſe me diſtinguer.

Mon pere ayant diminué ſon patrimoine, en ſollicitant une place à la Cour, devint enfin aſſez ſage pour y renoncer, & épouſa, pour rétablir ſes affaires, une femme beaucoup plus âgée que lui, laquelle fréquenta le grand monde juſqu'au moment qu'elle s'apperçut qu'elle lui étoit à charge; & qui, autant qu'il m'en ſouvient, ſe retira des aſſemblées aſſez à temps, pour éviter la mortification de ſe voir généralement négligée.

Elle étoit riche, ſans être encore ridée. Mon pere ſe trouvoit dans un trop grand embarras, pour s'occuper d'autre choſe que des moyens de s'en tirer; & quoiqu'il ne manquât point de cette

politesse que l'on acquiert en fréquentant le monde, il se contenta d'un mariage où il étoit à l'abri des inconvénients qui auroient pu le priver des plaisirs de l'imagination, & de la douceur que l'on trouve dans le commerce d'une personne douce & aimable.

Comme tous deux étoient dégoûtés du monde, & mariés, ils jugerent à propos, pour se mettre à couvert des caprices de la mode, de se retirer dans la Province, où ils s'adonnerent entiérement aux occupations & aux divertissements de la campagne.

Ils n'eurent pas lieu de se plaindre d'avoir changé d'état; car leur vanité, qui avoit si long-temps souffert du peu d'égard qu'on avoit eu pour eux, fut amplement dédommagée par les déférences qu'on leur témoigna. La connoissance qu'ils avoient du monde, les rendit les oracles de tous ceux qui vouloient apprendre la politesse. Mon pere formoit les politiques, ma mere prescrivoit les modes que l'on devoit suivre; & il suffisoit, pour procurer de la considération à une famille, qu'elle fréquentât la maison de Miss Courtly.

Ce qui contribua à augmenter le bon-

heur de leur état, fut, pour me servir du ſtyle des Nouvelliſtes, la naiſſance de votre correſpondante. Mes parents n'avoient point d'autre enfant que moi, & je n'eus par conſéquent rien à démêler, ni avec un frere mauſſade, ni avec une foule de cohéritiers, dont les fortunes étant égales, auroient paſſé pour avoir le même mérite que moi. Comme ma mere étoit alors âgée, ma raiſon & ma perſonne eurent beau jeu; elle ne s'oppoſa point à ma curioſité; elle me permit de lui faire des queſtions & de dire mon ſentiment, & je m'accoutumai de bonne heure à entendre mes éloges.

Ces avantages accidentels ne tarderent point à me faire diſtinguer parmi les jeunes Demoiſelles que je fréquentois, & elles me témoignerent beaucoup de déférence. Il n'y en eut aucune qui ne reconnût ma ſupériorité, & à laquelle je n'en impoſaſſe. Mon pere aimoit à me voir parée; & comme ma mere n'étoit point vaine, & n'avoit aucune dépenſe à faire, elle ſe prêta à ſon inclination.

C'eſt ainſi, Monſieur, que je vivois, ſans porter mes deſirs plus loin que le

cercle de nos visites ; & j'aurois continué de partager tranquillement mon temps entre mes livres, mon aiguille & ma compagnie, si ma curiosité n'avoit été excitée à tout moment par la conversation de mes parents, qui, toutes les fois qu'ils étoient ensemble, ne manquoient jamais de se transporter à Londres, & de rapporter les aventures qui étoient arrivées dans un fiacre, dans un bal, au parc ; la querelle qui étoit survenue dans une assemblée, de vanter la magnificence d'un jour de *gala*, de raconter les conquêtes qu'avoient faites les filles d'honneur, & de faire le récit des fêtes, des spectacles & des divertissements que je ne connoissois que de nom.

Je suis tellement versée dans l'histoire du beau monde, que je suis en état de raconter avec ponctualité les vies de nos beaux esprits & de nos beautés modernes ; de citer, sans manquer à l'exactitude chronologique, tous les chanteurs, tous les musiciens, tous les acteurs tragiques & comiques, & tous les arlequins que nous avons eus ; de dire toutes les modes qui ont eu cours depuis vingt ans, les coëffures, les

danses & les opéra qui ont été en vogue.

Vous comprenez aisément, Monsieur, que je ne pus entendre ces récits pendant seize ans consécutifs, sans éprouver quelque impression, & sans souhaiter d'être plus près d'un lieu où chaque heure amene de nouveaux plaisirs, & où la vie est variée par une succession inépuisable de félicité.

J'ai souvent demandé à ma mere pourquoi elle avoit quitté un endroit qu'elle se rappelloit avec tant de plaisir, & pourquoi elle n'alloit pas à Londres une fois l'année, comme quelques autres Dames, pour m'introduire dans le monde, & me montrer ses amusements, sa grandeur & sa variété. Elle m'a répondu que les jours qu'elle avoit vus ne reviendroient jamais; que tous les plaisirs avoient dégénéré; que les conversations modernes étoient insipides, les modes ridicules, les coutumes absurdes, & les mœurs corrompues; qu'il ne restoit pas le moindre rayon du génie qui éclairoit le temps qu'elle se rappelloit; qu'une personne qui avoit vu & entendu les anciens musiciens, ne pouvoit souffrir ceux

de ce siecle méprisable, & qu'il n'y avoit plus ni politesse, ni plaisir, ni vertu dans le monde. Elle m'assure qu'elle veille à mon bonheur, en me gardant chez elle; que je n'éprouverois-là que vexations & que dégoût; qu'elle rougiroit de me voir adopter les modes frivoles qui ont cours de notre temps, & la façon de penser des jeunes gens.

Cette réponse me tranquillisa pendant plusieurs années, & je crus qu'il n'y avoit pas un grand inconvénient à vivre à la campagne. J'ai persisté dans cette idée jusqu'à l'été dernier, qu'un jeune homme & sa sœur sont venus passer quelques mois chez un de nos voisins. Quoiqu'ils paroissent faire peu de cas des Dames de Province, ils n'ont pas laissé de me témoigner beaucoup de complaisance. A mesure que notre liaison a augmenté, ils m'ont fait un détail si flatteur de l'élégance, de la splendeur, des plaisirs, du bonheur dont on jouit en ville, que j'ai résolu de ne pas languir plus long-temps dans l'ignorance & l'obscurité, & de partager avec les autres beaux esprits la joie d'être admirée, & avec les autres beautés l'empire du monde.

Je ne trouve point, Monsieur, après la comparaison réfléchie & impartiale que j'ai faite, que Belinde ait plus de beauté, d'esprit, de jugement & de connoissance que moi. Elle n'a de surplus qu'une espece de familiarité vive & enjouée, qui fait qu'elle converse aussi familiérement avec les étrangers, qu'avec les personnes qu'elle connoît depuis long-temps; ce qui la met à même de développer ses talents sans crainte & sans hésiter. Elle me raconte plusieurs politesses qu'elle a reçues en public; elle me parle des amants qu'elle a eus, des lettres qu'on lui a écrites, & qui ne sont remplies que d'éloges & de protestations d'amitié. Elle me dit qu'un Duc lui a donné la main pour l'aider à monter dans sa voiture; qu'elle a occasionné quantité de querelles; qu'elle a fait vingt visites dans une après-dînée; qu'elle a été invitée à six bals, & qu'enfin elle a été obligée de se retirer à la campagne pour se soustraire aux importunités de ses amis, & à la lassitude des plaisirs.

Je le répete, Monsieur, je ne veux pas rester plus long-temps ici. J'ai enfin engagé ma mere à m'envoyer à Lon-

dres, & je compte m'y rendre dans trois semaines, le plus promptement que je pourrai. Je me propose de fréquenter le grand monde, & de me procurer pendant l'hyver tous les plaisirs qu'on peut acheter avec de l'argent, & de jouir de tous les honneurs que la beauté peut obtenir.

Mais comment supporterai-je ce délai ennuyeux? Ne pouvez-vous pas en adoucir l'amertume, par quelque description agréable des plaisirs de la ville? Je ne parle, ni ne pense à autre chose; & si vous ne calmez mon impatience, si vous n'élevez mes idées, & si vous n'animez mes espérances, vous pourrez écrire pour ceux qui ont plus de loisir que moi; mais ne vous attendez pas à l'honneur d'être lu par des yeux qui n'aspirent qu'à conquérir & à détruire.

RHODOCLIE.

N°. LXIII.

Mardi, 22. Octobre 1750.

— *Habebat sæpe ducentos,*
Sæpe decem servos : modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna loquens : modo, sit mihi mensa tripes, &
Concha salis puri, & toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat.

HORACE.

„ Il avoit quelquefois deux cents esclaves, „ & quelquefois il n'en avoit pas dix. Tantôt „ il faisoit l'homme important, & ne parloit „ que de Princes & de grands Seigneurs : il „ s'avisoit ensuite de prendre un ton plus mo„ deste. Hélas! disoit-il, une petite table à trois „ pieds, un peu de sel dans une coquille, un „ habit de gros drap pour mon hyver, en voilà „ autant qu'il m'en faut ".

TOUS ceux qui nous ont laissé leurs observations sur la vie, ont peut-être remarqué qu'aucun homme n'est content de son état, soit, comme dit Horace, qu'il l'ait choisi lui-même, ou que le hasard l'y ait engagé. Il y a toujours dans notre situation quelque circonstance qui nous en dégoûte, & nous nous imaginons que celle des au-

tres eſt plus heureuſe, & ſujette à moins de calamités.

On a toujours blâmé ce mécontentement univerſel comme déraiſonnable, parce que deux perſonnes qui s'envient également l'une & l'autre, ne ſont pas plus heureuſes, & comme tendant à nous attriſter, en détournant notre eſprit de la contemplation du bonheur dont nous jouiſſons, & fixant notre attention ſur des objets extérieurs, que nous ne conſidérons que pour nous déprimer, & augmenter notre miſere par des comparaiſons injurieuſes.

Lorſque cette opinion de la félicité d'autrui prédomine dans le cœur, au point d'exciter en nous la réſolution d'obtenir, à quelque prix que ce ſoit, la condition à laquelle nous ſuppoſons que ces privileges tranſcendants ſont annexés; lorſqu'elle paſſe en acte, & qu'elle produit la fraude, la violence & l'injuſtice, elle mérite un chatiment exemplaire. Lorſqu'elle n'opere que ſur la penſée, elle ne nuit qu'à celui qui l'admet; & quoiqu'elle puiſſe interrompre ſon contentement, comme elle n'attaque ni la piété, ni la vertu,

elle me paroît moins criminelle que ridicule ; elle mérite quelque pitié, & l'on doit en quelque sorte l'excuser.

Personne n'est assez enthousiaste pour soutenir que tous les hommes sont également heureux ou malheureux, à cause que, quoique nous ne puissions juger de la condition d'autrui, chacun a éprouvé assez de vicissitudes dans son état, & doit être par conséquent convaincu que la vie est susceptible de plus ou moins de félicité. Qui est-ce donc qui nous empêchera de changer ce que nous croyons pouvoir être mieux, & d'aspirer à augmenter un bien que nous savons être susceptible d'augmentation, en changeant de situation ?

Si celui qui se trouve mal à son aise, est en droit de faire quelques efforts pour se procurer un état plus heureux, on ne doit point être surpris que tous les hommes agissent de même, & ils ne pechent qu'en ce qu'ils concluent témérairement en faveur d'une chose qu'ils n'ont point expérimentée, & qu'ils croyent trop aisément que le malheur que nos passions & nos appétits nous ont attiré, est l'effet de

causes accidentelles & d'agents extérieurs.

Nous reconnoissons souvent que nous nous plaignons trop à la hâte de certains maux que nous souffrons, & que nous nous imaginons mal-à-propos être distingués par des embarras dans lesquels les autres hommes se trouvent comme nous. Nous échangeons souvent un mal léger pour un plus grand, & nous souhaitons de rentrer dans l'état dont nous souhaitions d'être délivrés.

Cette connoissance ne s'acquiert qu'à la faveur de l'expérience, & l'on ne sauroit reprocher une erreur à laquelle la raison ne peut obvier, & que la prudence ne peut prévenir.

Il n'est point au pouvoir de l'intelligence humaine, d'embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue de la vie humaine, ses différentes combinaisons & ses différentes connexions. Nous n'avons qu'une idée superficielle de l'état que nous n'avons point encore éprouvé; nous appercevons un point, & ce sont nos passions & notre imagination qui reglent le reste. Chaque préjugé favori, chaque desir inné concourt à nous tromper dans cette recherche. Nous som-

mes malheureux, ou du moins moins heureux que notre nature semble l'admettre. Nous desirons nécessairement l'amélioration de notre lot ; la raison nous dit de chercher à nous procurer ce que nous desirons, & nous croyons naturellement l'avoir trouvé. Notre confiance est souvent déçue, mais notre raison n'est point convaincue ; & il n'y a point d'homme qui n'espere d'obtenir quelque chose qui lui manque, encore qu'il n'agisse point, à cause des difficultés qu'il envisage. Pas un de ceux qui étudient la philosophie hermétique, ne s'est désisté du projet de la transmutation des métaux, par une conviction intime de son impossibilité, mais bien par l'ennui du travail, par la longueur du délai, par défaut de santé ou de moyens.

L'irrésolution & l'inconstance sont souvent les défauts de ceux qui ont des vues vastes & l'imagination forte, parce qu'ils ne peuvent confiner leurs pensées dans les bornes de ce qu'ils entreprennent, qu'ils embrassent toutes les scenes de l'existence humaine, & qu'ils s'imaginent avoir découvert de nouvelles régions de plaisirs, & de

nouvelles possibilités d'être heureux. Ils forment continuellement des projets, & passent leur vie dans la joie & le chagrin, faute de cet acquiescement calme & immuable à leur condition, qui attache les hommes qui ont l'esprit borné à un point fixe, & leur fait prendre le chemin que leurs aïeuls & leurs bisaïeuls ont suivi avant eux.

De deux conditions également invitantes, l'une aura toujours le désavantage que nous avons déja éprouvé; parce que nous ne saurions exténuer les maux que nous avons sentis; car quoique la nature nous ait peut-être donné la faculté d'aggraver le malheur que nous craignons, & d'exagérer le bien que nous attendons, cependant les réflexions que nous faisons volontairement sont telles, que nous fixons toujours nos regards sur les images qui nous plaisent le plus, & que nous laissons à l'espérance le soin de disposer des jours à la faveur desquels nous envisageons l'avenir.

Les biens & les maux des différents états sont quelquefois si contrebalancés, qu'il ne s'est peut-être jamais trouvé un homme qui se soit décidé sur

fon choix d'après une conviction intime, & une connoiſſance parfaite de l'état qu'il embraſſoit. L'irréſolution n'eſt donc pas plus étonnante, lorſqu'il eſt queſtion de ſe déterminer, que ne le ſont les oſcillations d'une balance dont les baſſins ſont également chargés. L'eſprit ne ſe décide pas plutôt à la vue de quelque avantage prédominant, qu'il apperçoit de l'autre côté un inconvénient de même poids ; & qu'après les avoir mûrement peſés, il ſe répent de ſes réſolutions auſſi ſouvent qu'il les a priſes.

Eumenes, jeune homme rempli de talents, hérita des biens conſidérables d'un pere qui s'étoit long-temps diſtingué dans les emplois. Son pere laſſé des brigues & du tracas des affaires, lui fit un portrait ſi avantageux de la vie privée, qu'Eumenes réſiſta pendant quelques années à l'ambition ; mais provoqué par des oppreſſions auxquelles il ne pouvoit remédier, il crut qu'il étoit du devoir d'un honnête homme de protéger ceux qu'on opprimoit, & ambitionna peu-à-peu une élévation qu'il ſe propoſoit de faire ſervir à l'avantage de ſa patrie. Sa

fortune le plaça dans le Sénat : ſon éloquence lui procura de l'avancement à la Cour, & il jouit enfin du crédit & de l'autorité qu'il avoit réſolu d'employer pour rendre les hommes heureux.

Il connut alors la grandeur, & il ſe convainquit en peu de temps qu'à proportion que le pouvoir de faire le bien augmentoit, plus on étoit tenté de mal faire. Il ſe vit à tout moment expoſé à s'écarter des devoirs qu'il s'étoit preſcrits. Il falloit tantôt contenter un ami, tantôt perdre un rival, par des moyens que ſa conſcience ne lui permettoit pas d'employer. Il ſe vit quelquefois forcé de ſe prêter aux préjugés du public, & quelquefois aux vues du Miniſtre. Il ſe laſſa enfin des efforts qu'il étoit obligé de faire pour concilier la politique avec la vertu, & il retourna dans ſa retraite, comme dans l'aſyle de l'innocence, perſuadé qu'il ne pouvoit ſe rendre utile aux hommes que par une conduite irréprochable, & par de bons exemples. Il paſſa quelques années dans cet état, dans des actes de bienveillance ; mais voyant que la corruption augmentoit,

& que les fausses opinions prévaloient de jour en jour dans le gouvernement, il entra de nouveau dans les emplois, & les abandonna, ne se sentant point en état de les exercer comme il faut.

C'est ainsi que les hommes peuvent devenir inconstants par la vertu & le vice, par trop ou trop peu de réflexion. On doit cependant éviter l'inconstance, quelqu'honorables que soient ses motifs, à cause que la vie est trop courte pour l'employer à des recherches, à des expériences, & que celui qui s'étudie à exceller dans quelque emploi que ce soit, se rend plus utile au genre humain, que celui qui attend à choisir un rôle, jusqu'à ce qu'on le charge de le remplir. Un voyageur qui suit un chemin tortueux & scabreux, arrive plutôt au gîte que celui qui en change à tout moment, & qui perd sa journée à chercher une route plus unie & plus courte.



N°. LXIV.

Samedi, 27 Octobre 1750.

Idem velle, & idem nolle, ea demum firma amicitia est.

SALUSTE.

„ La conformité de volonté est le lien le „ plus ferme de l'amitié ".

SOCRATE ayant fait bâtir une maison à Athenes, un citoyen qui observa la petitesse des appartements, lui témoigna la surprise où il étoit qu'un aussi grand personnage que lui pût se contenter d'un édifice aussi simple & aussi modique. Elle me plairoit telle qu'elle est, lui dit Socrate, si elle pouvoit être pleine de vrais amis. Voilà ce que pensoit ce grand maître de la vie humaine, de la rareté de cette union d'esprit & de volonté, qui mérite le nom d'amitié. Quoique la réputation qu'il avoit acquise attirât tous les jours chez lui une foule de monde, il ne jugeoit pas qu'il fallût des appartements bien spacieux pour

contenir ceux qui l'aimoient ſincérement, & qui lui étoient attachés par les liens de la fidélité.

L'amitié ſuppoſe tant de qualités, tant de circonſtances concourent à la fortifier & à l'augmenter, que la plupart des hommes s'en paſſent, & y ſuppléent comme ils peuvent par l'intérêt & la dépendance.

Les hommes en général ſont trop intéreſſés & trop aſſujettis à leurs paſſions, pour être ſuſceptibles d'une amitié conſtante & ſuivie. L'habitude qu'on ſe fait de ſatisfaire ſes deſirs, nous rend incapables d'y réſiſter, & aucun motif ne ſauroit nous porter à nous refuſer à des plaiſirs aux importunités deſquels nous ſommes accoutumés de céder. L'amour-propre s'imagine que ſes avantages diminuent à proportion qu'ils ſont partagés.

Indépendamment de cette corruption odieuſe & invétérée, pluſieurs diſpoſitions, qui ne ſont point incompatibles avec la vertu, peuvent bannir l'amitié du cœur. Quelques-uns qui ont de la bienveillance, & qui ne pechent ni du côté des bons offices, ni de la libéralité, ſont inconſtants & vo-

lages, avides de nouveaux objets, ſe brouillent ſans qu'on les offenſe, & ſans qu'on ait donné ſujet à leur inimitié. D'autres ſont ſouples & flexibles, enclins à ajouter foi à de faux rapports, à s'allarmer du moindre doute, à ſe livrer aux ſoupçons que l'envie ou la flatterie leur ſuggerent, à ſuivre l'opinion de ceux qu'ils conſultent, & à tourner au moindre vent. Quelques-uns n'aiment point à être contredits. Ils aiment mieux ſe tromper en ſuivant leur avis, que d'acquieſcer à celui d'autrui. Ils regardent le conſeil qu'on leur donne comme une inſulte, les queſtions qu'on leur fait comme un défaut de confiance, & n'accordent leur amitié qu'aux conditions d'une ſoumiſſion ſans réſerve & d'une obéiſſance implicite. D'autres ſont cachés & impénétrables, également ſoigneux de cacher leurs bons & leurs mauvais deſſeins; ils aiment à produire des effets par des moyens inviſibles, & ne manifeſtent leur deſſein qu'au moment de l'exécution. D'autres ſont également communicatifs; ils ouvrent leur cœur à tout le monde, & communiquent indiſtinc-
tement

tement leurs secrets & ceux d'autrui sans observer les regles que dictent la prudence & la probité, aussi prompts à accuser sans malice, qu'à trahir sans mauvaise foi. Quelques-uns de ceux-ci peuvent être utiles à la société, & conserver dans le monde la réputation de gens de bien; mais ils ne sauroient être susceptibles d'une amitié bien intime. On ne doit point choisir pour ami un homme qui est aussi prompt à aimer qu'à haïr; pour conseiller, celui qui ne veut suivre d'autre opinion que la sienne; ni donner sa confiance à un homme dont la principale maxime est de se méfier de tout le monde. Quel cas peut-on faire de la candeur & de la franchise de celui qui tend les bras à tout le genre humain, & qui ouvre indistinctement son cœur au premier qui se présente?

Pour que l'amitié soit sincere & durable, il faut non-seulement qu'il y ait la même dose de vertus de part & d'autre, mais encore qu'elles soient de la même espece; non-seulement que l'on se propose les mêmes fins, mais que l'on employe les mêmes moyens pour

les obtenir. Certains talents & certaines qualités superficielles nous portent souvent à aimer des personnes pour lesquelles nous n'avons aucune estime. Des talents supérieurs, des vertus incontestables nous forcent quelquefois d'estimer ceux que nous n'aimons point : mais l'amitié fondée sur l'estime & sur l'amour, tire sa tendresse de l'une, & sa stabilité de l'autre, & exige non-seulement que ses candidats captivent le jugement, mais encore l'affection ; qu'ils soient non-seulement fermes dans les jours de détresse, mais joyeux dans ceux de prospérité; non-seulement utiles dans le besoin, mais agréables dans le commerce de la vie. Leur présence doit inspirer tout-à-la-fois la gaieté & le courage, & bannir la crainte & la mélancolie.

Cette complaisance mutuelle suppose une uniformité d'opinions, du moins de ces principes actifs & évidents qui distinguent les partis dans le gouvernement, & les sectes dans la religion, & qui operent tous les jours plus ou moins sur les affaires ordinaires de la vie : car quoiqu'on ait quelquefois vu régner l'amitié entre des gens de fac-

tions contraires, on doit regarder ces ſortes d'amis plutot comme des prodiges, que comme des exemples; & l'on auroit autant de tort de régler ſa conduite ſur eux, qu'on en auroit de ſe jetter dans un précipice, parce que d'autres ſont tombés dedans ſans ſe briſer.

Il eſt très-difficile que l'amitié ſubſiſte au milieu de l'oppoſition publique, où il arrive mille incidents dont l'influence s'étend ſur la converſation & la privauté. Des hommes engagés par des motifs moraux ou religieux dans des partis contraires, regardent généralement ceux qui les approchent avec des yeux différents, & décident preſque toutes les queſtions par différents principes. Lorſqu'il ſurvient des occaſions de diſpute, qu'il s'agit de ſavoir ſi céder c'eſt trahir notre cauſe, & ne conſerver l'amitié qu'en ceſſant de la mériter: ſi garder le ſilence, c'eſt perdre le bonheur & la dignité de l'indépendance, & vivre dans une perpétuelle contrainte; qui décidera lequel des deux amis doit céder, lorſque tous deux croyent avoir raiſon, & attachent la même importance à la queſtion? Que

doit-on attendre, ſinon des contradictions & des débats, de l'aigreur, de l'emportement, de l'orgueil, du chagrin, du dégoût, & l'extinction de la bienveillance? L'amitié peut à la vérité ſubſiſter en apparence, les dehors de la politeſſe peuvent être les mêmes, de même qu'une branche conſerve quelque temps ſa verdure, quoique la racine ſoit gâtée: mais le poiſon de la diſcorde agit; & quoique la contenance ſoit riante, le cœur ſe durcit & ſe reſſerre.

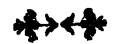
On n'aime pas long-temps un homme que l'on ne voit que dans les moments où les affaires lui donnent un air morne & ſérieux. Il faut donc pour jouir des douceurs & de la ſérenité de l'amitié, que les amis partagent également leurs plaiſirs & leurs ſoins, & que la conformité de goût les engage à prendre les mêmes plaiſirs. Ceci néanmoins n'eſt pas auſſi indiſpenſable que la conformité des principes, à cauſe, comme dit Horace, qu'un homme peut ſans ſe déshonorer ſacrifier ſon goût à celui d'autrui; mais on ne doit jamais lui ſacrifier ſa conſcience.

Un peintre m'a une fois avoué que

les gens de sa profession ne s'aimoient point. Cet aveu est tellement confirmé par l'expérience, qu'on ne sauroit se promettre une amitié constante entre des hommes qui s'adonnent aux mêmes études, & que leurs partisans & leurs critiques animent à toute heure les uns contre les autres. La seule chose dont l'expérience nous assure, est qu'ils n'en viendront point à des hostilités ouvertes & à des machinations secretes, & qu'ils s'uniront contre l'ennemi commun, lorsqu'on attaquera leur corps. Peut-être en trouvera-t-on quelques-uns en qui l'émulation n'a point éteint la générosité, qui se distinguent du vulgaire par des motifs plus nobles que l'amour de la renommée, & dont l'amitié est exempte d'orgueil & d'intérêt.

L'amitié est rarement durable, si ce n'est entre égaux, ou lorsque la supériorité d'un côté est balancée par quelque avantage équivalent. Des bienfaits qu'on ne peut payer de retour, des obligations dont on ne peut s'acquitter, ne sont point ordinairement propres à augmenter l'amitié. Elles excitent la reconnoissance, & augmentent la

vénération ; mais pour l'ordinaire, elles banniſſent cette familiarité & cette franchiſe, ſans leſquelles il peut y avoir de la fidélité, du zele & de l'admiration, mais non point de l'amitié. Telle eſt l'imperfection de tous les biens humains. Le plus grand effet de l'amitié eſt la bénéficence, & cependant elle eſt dangereuſe lorſqu'elle eſt pouſſée trop loin. Il en eſt d'elle comme des plantes, qui meurent après avoir porté leur fruit. Cependant cette réflexion ne doit ni reſtreindre notre bonté, ni étouffer notre compaſſion : car on doit préférer le devoir à la convenance ; & celui qui ſe prive d'une partie des plaiſirs de l'amitié par ſa généroſité, en eſt dédommagé par l'approbation de ſa conſcience.



N°. LXV.

Mardi, 30 Octobre 1750.

——— *Garrit aniles*
Ex re fabellas. ———

HORACE.

„ Cervius, notre voisin, égaie ses matieres
„ par le récit de quelques petits contes qui
„ viennent à propos ".

OBIDAH, fils d'Abensina, quitta le caravanserai de grand matin, & continua sa route à travers les plaines de l'Indostan. Le sommeil lui avoit donné des forces; il étoit animé par l'espérance, & incité par le desir. Il traversa à grands pas les vallées, & vit les côteaux s'élever peu-à-peu devant lui. Pendant qu'il marchoit ainsi, ses oreilles furent ravies du chant de l'oiseau de paradis qui annonçoit la venue de l'aurore; il étoit rafraîchi par l'haleine des zéphyrs, & par la rosée que répandoient sur lui les arbres aromatiques sous lesquels il passoit. Il s'a-

musa tantôt à contempler le chêne, le monarque des montagnes, tantôt à flairer la primerose, la fille aînée du printemps. Tout flattoit ses sens; les soins & les soucis étoient bannis de son cœur.

Il continua sa route jusqu'au moment que le soleil approcha de son méridien, & que la chaleur commença à rallentir ses forces. Il regarda autour de lui, pour voir s'il ne trouveroit point un chemin plus commode. Il apperçut à sa droite un bois, dont les arbres parurent l'inviter par l'ombre & le mouvement qu'ils faisoient. Il y entra, & trouva la fraîcheur & la verdure extrêmement agréables. Il n'oublia cependant pas l'endroit où il alloit; mais il trouva un sentier bordé de fleurs qui lui parut avoir la même direction que le grand chemin, & il se félicita d'une rencontre qui le mettoit à même d'allier le plaisir avec les affaires, & d'être dédommagé de sa diligence, sans en essuyer la fatigue. Il continua donc de marcher quelque temps avec la même ardeur, excepté qu'il s'arrêta quelquefois pour entendre la musique des oiseaux que la chaleur avoit obligés

de chercher l'ombrage, à cueillir les fleurs qui bordoient le chemin, ou les fruits qui pendoient aux arbres. Le sentier prit enfin une autre direction, & le conduisit parmi des collines & des bosquets, dans lesquels étoient des fontaines & des cascades. Obidah s'arrêta quelque temps pour examiner s'il devoit ou non abandonner le grand chemin; mais considérant que la chaleur augmentoit, & que la plaine étoit inégale & remplie de poussiere, il résolut de suivre le nouveau sentier, qu'il supposoit ne faire qu'un petit nombre de détours, & aboutir au grand chemin.

Ayant ainsi calmé son inquiétude, il doubla le pas, quoiqu'il soupçonnât qu'il n'avançoit point. Pour se distraire, il examina tous les nouveaux objets qu'il vit, & donna carriere à ses réflexions. Il prêta l'oreille à tous les échos, il monta sur un côteau, d'où il se plut à considérer le cours d'une petite riviere, qui serpentoit parmi les arbres, & arrosoit une plaine d'une étendue immense. Les heures se passerent: cependant il oublia où il étoit, & ne sut où il devoit aller. Il demeura in-

terdit & confus, n'osant ni avancer de peur de s'égarer, ni s'arrêter de peur de perdre du temps. Pendant qu'il étoit dans cette incertitude, le ciel se couvrit de nuages, le temps s'obscurcit, & un orage se forma au-dessus de sa tête. Le danger dans lequel il se trouvoit, le fit répentir de sa folie : il comprit qu'il n'étoit malheureux que pour avoir trop cherché ses commodités ; il condamna l'impatience qui l'avoit engagé à se mettre à couvert dans le bois, & la curiosité qui l'avoit conduit d'une bagatelle à l'autre. Pendant qu'il faisoit ces réflexions, l'air s'obscurcit encore plus, & un coup de tonnerre le tira de sa rêverie.

Dans cette extrêmité, il prit le parti de retourner sur ses pas, pour voir s'il ne trouveroit pas dans le bois quelque sentier qui le conduisît dans la plaine. Il se prosterna, & recommanda sa vie à l'Auteur de la nature. Il se releva plein de confiance, & s'avança le sabre à la main pour se défendre contre les bêtes sauvages qui remplissoient l'air d'hurlements & de cris affreux. La nuit acheva d'augmenter l'horreur que lui causoit la solitude ; les vents gron-

doient dans les bois, les torrents rouloient à gros bouillons du haut des montagnes.

— χείμαῤῥοι ποταμοὶ κατ' ὄρεσφι ῥέοντες
Ἐς μισγάγκειαν συμβάλλετον ὄβριμον ὕδωρ,
Τόνδε τεκτηλόσε δοῦπον ἐν ὄρεσιν ἔκλυε ποιμήν.

Dans cette détresse, il s'avança dans le désert sans savoir ni où il alloit, ni si les pas qu'il faisoit devoient lui procurer son salut ou contribuer à sa perte. Son courage ne l'abandonna cependant point; mais il commença à succomber à la fatigue. Son haleine se rallentit, ses genoux commencerent à trembler, & il alloit se soumettre à sa destinée, lorsqu'il apperçut à travers les buissons la lueur d'un flambeau. Il s'avança; & voyant qu'elle venoit de la cabane d'un hermite, il l'appella, & celui-ci le reçut chez lui. Le bonhomme partagea avec Obidah le peu de provisions qu'il avoit; & après que le repas fut fini: Dites-moi, lui dit l'Hermite, par quel hasard vous êtes ici? j'habite depuis vingt ans dans ce désert, & vous êtes le premier homme que j'y aie vu. Obidah lui raconta

toutes les circonſtances de ſon voyage, ſans rien cacher, ni pallier.

» Mon fils, lui dit l'Hermite, n'ou-
» bliez jamais les erreurs & les folies
» que vous avez commiſes, ni les dan-
» gers que vous venez de courir, &
» dont vous êtes heureuſement échap-
» pé. Souvenez-vous que la vie hu-
» maine eſt le voyage d'un jour. Nous
» nous levons dans le matin de la jeu-
» neſſe, pleins de vigueur & d'eſpé-
» rance; nous marchons joyeuſement
» & à grands pas dans le chemin étroit
» de la piété qui conduit au bonheur.
» Notre ferveur ſe rallentit au bout
» de quelque temps; nous oublions
» nos devoirs, & nous cherchons des
» moyens plus aiſés pour arriver au
» même but. Les crimes que nous
» voyons dans l'éloignement, ne nous
» effrayent plus; nous comptons ſur
» notre fermeté, & nous approchons
» des objets que nous ſommes réſo-
» lus de ne point toucher. Nous en-
» trons dans le berceau de l'indolence,
» & nous nous repoſons à l'ombre de
» la ſécurité. Le cœur s'amollit, &
» la vigilance s'endort. Nous exami-
» nons ſi nous ne pouvons pas faire

» quelques pas de plus, & tourner du
» moins nos yeux vers le jardin des
» plaisirs. Nous en approchons en hé-
» sitant, nous y entrons en tremblant,
» & nous nous flattons de pouvoir le
» traverser sans perdre la route de la
» vertu, qui nous est toujours présente,
» & dans laquelle nous nous propo-
» sons de retourner; mais les tenta-
» tions se succedent, & nous y succom-
» bons; nous perdons, avec le temps,
» notre innocence, & nous nous plon-
» geons dans les plaisirs sensuels pour
» calmer nos inquiétudes. Nous per-
» dons peu-à-peu notre premier des-
» sein de vue, & le seul objet qui soit
» digne d'un être raisonnable. Nous
» nous plongeons dans les affaires, dans
» le luxe, nous nous égarons dans le
» labyrinthe de l'inconstance, jusqu'au
» moment que l'obscurité de la vieil-
» lesse nous surprend, & que les ma-
» ladies & les chagrins nous barrent le
» chemin. Nous nous rappellons alors
» notre vie passée, avec horreur, cha-
» grin & repentir, & nous souhaite-
» rions, mais souvent trop tard, de n'a-
» voir point abandonné le chemin de la
» vertu. Heureux ceux, mon fils, qui

» apprendront, par votre exemple, à ne
» point désespérer, & qui se souviendront
» que, quoique le jour soit passé,
» & que leurs forces soient épuisées,
» il leur reste encore un effort à faire!
» Cette réformation n'est jamais infructueuse;
» & nos efforts, lorsqu'ils
» sont sinceres, sont toujours secondés.
» Souvenez-vous que celui qui s'est
» égaré, peut enfin revenir de ses erreurs;
» & que celui qui implore le
» secours du Ciel, ne trouve aucun
» obstacle qu'il ne puisse surmonter.
» Allez-vous reposer, mon fils. Confiez-vous
» au Tout-Puissant; & lorsque
» le jour sera venu, reprenez votre
» voyage, & tenez une toute autre
» conduite que celle que vous avez
» tenue jusqu'ici ".



N°. LXVI.

Samedi, 3 Novembre 1750.

Pauci dignoscere possunt
Vera bona, atqui illis multum diversa, remota
Erroris nebula.

JUVENAL.

„ Peu de gens savent discerner le vrai bien
„ d'avec le vrai mal ".

LA folie des souhaits & des poursuites des hommes, a toujours été un sujet de raillerie & de déclamation. On s'en est plaint, & on l'a tournée de tout temps en ridicule ; de maniere que l'on peut mettre, avec raison, la répétition inutile de ces plaintes & de ces censures au nombre des sujets qui méritent les unes & les autres.

Quelques-uns de ces maîtres du genre humain ne se sont point contentés de réprimer l'excès des passions & des desirs, mais se sont efforcés de détruire la racine & les branches. Ils ont voulu non-seulement contenir l'esprit dans de justes bornes, mais lui pro-

curer un calme parfait & absolu. Ils ont employé leur raison & leur éloquence pour nous persuader que rien n'est digne des souhaits d'un homme sage. Ils nous ont représenté tous les biens & tous les maux terrestres comme des choses indifférentes, & mis au nombre des erreurs vulgaires la crainte de la douleur & l'amour de la vie.

C'est presque toujours le malheur de celui qui sort victorieux d'une dispute, de ruiner son autorité pour vouloir tirer un trop grand nombre de conséquences, & donner trop d'étendue à sa proposition. Lorsque nous nous sommes échauffés en défendant une cause, & que le succès a répondu à notre confiance, nous sommes naturellement portés à suivre le même train de raisonnement, à établir quelque vérité collatérale, à lever quelque difficulté adjacente, & à tout ramener à nôtre systême. Nous agissons à cet égard comme un Prince, qui, brûlant du desir d'acquérir, assure sa premiere conquête par une seconde, entasse forteresse sur forteresse, ville sur ville, jusqu'à ce qu'enfin le désespoir & l'occasion lui suscitent des ennemis, qui

lui enlevent dans un moment ce qui avoit illuſtré ſon regne.

Les Philoſophes ayant remporté la victoire ſur les deſirs que nous formons en nous-mêmes, & qui ont pour objet un état de bonheur inconnu & qu'on ne peut obtenir, ont continué leurs incurſions ſur le cœur, & attaqué nos ſens & nos inſtincts. Ils ont employé contre la nature, des armes dont on ne doit ſe ſervir que contre la folie ; ce qui fait qu'ils ont perdu les trophées qu'ils avoient acquis dans leurs premiers combats, auſſi-bien que le reſpect & la vénération que l'on avoit pour eux.

On ne peut cependant nier qu'ils n'ayent donné des conſeils utiles, & des preuves de leur bon ſens, de leur pénétration & de leur attention pour les affaires de la vie. Nous n'avons donc autre choſe à faire que de rectifier ce que leur imagination leur a fait avancer de trop outré, & d'en faire un uſage judicieux. Ils nous ont montré que la plupart des conditions qui excitent l'envie des gens timides, & enflamment l'ambition des gens hardis & entreprenants, ne ſont heureuſes

qu'en apparence, & nous déplaisent lorsque nous nous sommes familiarisés avec elles; que ceux dont nous admirons le bonheur & l'élévation, ont très-peu d'avantages sur la fortune la plus basse & la plus obscure, lorsque l'on compare les dangers & les soucis auxquels ils sont exposés, avec leurs équipages, leurs banquets & leurs palais.

Il est naturel à un homme qui n'est point instruit, de murmurer contre sa condition, parce qu'il sent sa propre misere, & qu'il ignore qu'elle est commune à tous ceux de son espece; & de-là vient que, quoiqu'on n'allege point sa peine en lui disant que les autres sont aussi malheureux que lui, on l'exempte du moins de la tentation d'essayer, par des changements continuels, à chercher un bien-être qui ne se trouve nulle part; & que quoique sa maladie continue, il ne s'expose point à l'aigrir par des remedes.

Les plaisirs que procurent les richesses, l'autorité & la réputation, se bornent de leur nature à un petit nombre de personnes; de maniere que la vie de la plus grande partie des hommes se passeroit dans des souhaits inu-

tiles & des comparaisons douloureuses, si le baume de la philosophie n'adoucissoit le mécontentement que leur cause la distribution inégale des biens.

Les Moralistes ont peut-être cru qu'il n'étoit pas de leur dignité d'entrer dans le détail de la vie privée, & de précautionner les hommes contre cette légere ambition à laquelle nous donnons le nom de vanité. Cette entreprise n'étoit cependant pas indigne d'eux; car quoique les passions des esprits bornés & des hommes vulgaires n'occasionnent pas des événements bien remarquables dans le monde, elles ne laissent pas de tourmenter le cœur de ceux dont elles s'emparent, d'infecter ceux qui les approchent, de détruire le repos & les vertus des particuliers, & de miner insensiblement le bonheur du monde.

Le desir d'exceller est louable; mais il est souvent mal dirigé. Le hasard nous lie avec une certaine classe d'hommes; & sans consulter ni la nature, ni la sagesse, nous nous efforçons de captiver leur attention par les qualités que nous savons qu'ils estiment. J'ai connu autrefois un homme qui avoit la

vue extrêmement baſſe, & qui, à force de fréquenter des Gentilshommes de campagne, aſpira à ſe faire un nom parmi eux. Sa principale ambition étoit de tirer au vol. Il paſſoit toute la journée à la chaſſe : mais il approchoit ſi près du gibier, qu'il s'enfuyoit ; de maniere qu'il s'en retournoit toujours les mains vuides.

Lorſque le deſir ſe borne à des objets qui n'occaſionnent point de concurrence, il eſt en quelque ſorte excuſable, parce que, quelqu'abſurde & infructueux qu'il ſoit, il n'influe point ſur les moeurs : mais nous ne faiſons cas des choſes qu'autant qu'elle nous appartiennent en propre ; & lorſque nous y attachons un trop grand prix, nous donnons occaſion aux ſtratagêmes de la malignité, & nous attirons des compétiteurs qui nous haïſſent & nous diffament. La conteſtation de deux beautés champêtres pour la préférence & la diſtinction, eſt quelquefois aſſez vive & aſſez animée, pour exciter toutes les paſſions que l'on croit ne régner ordinairement que dans les Sénats, les Cours & les armées. Les danſeurs rivaux d'une aſſemblée obſcure ont leurs

partiſans & leurs fauteurs, dont l'animoſité ne le cede en rien à celle des Agents qui ſtipulent les intérêts de deux Monarques rivaux.

Nous regardons ordinairement ceux qui tirent vanité des talents médiocres, comme reſponſables de toutes les conſéquences de leur folie, & comme les auteurs de leur propre malheur; mais peut-être ceux que nous mépriſons de la ſorte, méritent plus d'indulgence qu'on ne penſe. Avant de blâmer leurs fautes & leurs erreurs, nous devons conſidérer que nous y avons nous-mêmes contribué. Nous voyons quantité de gens amaſſer des richeſſes aux dépens de leur ſageſſe & de leur vertu; mais nous voyons auſſi les autres hommes approuver leur conduite, & exciter leur cupidité par des égards & des déférences qui ne ſont dues qu'à la ſageſſe & à la vertu. Nous voyons que les femmes ſont généralement jalouſes de leur beauté, & nous regardons ſouvent avec mépris les ſoins qu'elles prennent de leur teint, de leur parure, & de leur coëffure, & de ſe garantir du hâle. Nous les exhortons à cultiver leur eſprit, qui eſt la partie la plus

noble d'elles-mêmes ; nous leur repréſentons que l'art & l'artifice ne ſauroient y rien ajouter. Mais quand a-t-on vu le ſavoir & les bonnes mœurs procurer à une femme ces complaiſances, & inſpirer cette ardeur que la beauté excite par-tout où elle paroît ? Comment peut-on eſpérer de perſuader aux femmes que le temps qu'elles paſſent à leurs toilettes eſt un temps mal employé, lorſqu'elles ſont tous les jours convaincues qu'elles parviennent plus aiſément à leur but à l'aide d'un ruban bien placé, que par l'action héroïque la plus brillante ?

Le blâme que mérite la vanité, s'étend ſur plus de perſonnes qu'on ne penſe. On doit regarder tous ceux qui exaltent des bagatelles par des éloges immodérés qui excitent mal-à-propos l'émulation, comme des pervertiſſeurs de la raiſon, & des corrupteurs du genre humain ; & puiſque tout homme eſt obligé de contribuer à rendre les hommes heureux & vertueux, on doit éviter d'induire en erreur les eſprits ſans expérience, en attachant un trop haut prix à des choſes qui n'ont aucune excellence réelle.

N°. LXVII.

Mardi, 6 Novembre 1750.

Αἱ δ' ἐλπίδες βόσκουσι φυγάδας, ὡς λόγος,
Καλῶς βλέπουσιν ὄμμασι, μέλλουσι δέ.

EURIPIDE.

„ Ceux qui sont exilés, dit le Proverbe, „ vivent d'espérance, & aspirent sans cesse au „ bien qu'ils voyent dans l'éloignement, mais „ qu'ils n'atteignent jamais ".

Il n'y a rien à quoi on se livre plus généralement qu'à l'espérance : les autres passions n'agissent que dans des occasions particulieres, ou dans certaines parties de la vie; mais l'espérance commence du moment que nous sommes en état de comparer notre état actuel avec notre état possible; elle nous accompagne dans tous les périodes; elle nous invite à augmenter nos acquisitions; elle nous présente quelque bien éloigné, nous promettant d'augmenter notre bonheur, & de nous dédommager de nos peines par un repos constant & suivi.

L'eſpérance eſt néceſſaire dans toutes les conditions. Sans elle, la pauvreté, la maladie, la captivité ſeroient inſupportables. Je ne crois même pas que le lot le plus heureux de l'exiſtence terreſtre pût nous dédommager de la privation de ce bien, ni que la vie, fût-elle accompagnée de tous les dons de la nature & de la fortune, pût être heureuſe, ſi nous n'étions point animés par l'eſpoir de quelque nouvelle poſſeſſion & de quelque nouveau plaiſir, qui doit enfin mettre le comble à nos ſouhaits, & remplir le vuide de notre cœur, quelque grand qu'il puiſſe être.

Il eſt vrai que l'eſpérance eſt trompeuſe, & promet ſouvent ce qu'elle ne peut donner; mais ſes promeſſes valent mieux que les préſents de la fortune, & elle ne nous fruſtre jamais, ſans nous aſſurer qu'elle nous dédommagera amplement du délai que nous avons eſſuyé.

Je rêvois ſur cette étrange inclination qu'ont les hommes de s'abuſer eux-mêmes, & conſidérois les avantages & les dangers qui réſultent du portrait flatteur qu'on ſe fait de l'avenir,

venir, lorsque je m'endormis tout-à-coup, & me trouvai dans un jardin, dont il me fut impossible de connoître les limites. Tout ne respiroit que la joie autour de moi; le ciel étoit serein, les fleurs répandoient leur parfum de toutes parts, la terre étoit couverte de verdure, les oiseaux faisoient retentir l'air de leur chant. Après que je fus revenu de la premiere surprise que ce spectacle m'avoit causé, je commençai à examiner ce jardin plus en détail, & je m'apperçus que j'avois encore d'autres plus grands plaisirs à me promettre, & qu'il y avoit à quelque distance de moi des fleurs plus brillantes, des fontaines plus limpides, des bosquets plus touffus, où les oiseaux que je n'avois entendus que foiblement, déployoient toute leur mélodie. Les arbres qui étoient autour de moi étoient couverts de fleurs & de verdure; mais je les laissai à la vue de quelques fruits qui paroissoient m'inviter à les cueillir. Je m'avançai donc à la hâte; mais je trouvai, à mesure que j'approchois, que les champs perdoient leur verdure, que les fruits tomboient lorsque je voulois y porter

la main, & que les oiseaux s'enfuyoient en chantant. Quoique je fisse toute la diligence possible, & que les plaisirs se présentassent toujours à moi, je ne pus m'en mettre en possession; ils parurent se moquer de ma diligence, & se retirerent à mesure que j'avançois.

Quoique confondu par ces alternatives de joie & de chagrin, je continuai d'avancer, dans l'espoir d'attraper les plaisirs qui me fuyoient. J'apperçus enfin une multitude innombrable de gens de tout âge & de tout sexe, qui paroissoient jouir de quelque félicité générale; ils avoient la cupidité peinte dans les yeux, & la confiance sur le visage. Chacun paroissoit avoir quelque plaisir secret & particulier, qu'il avoit soin de cacher, & ne paroissoit occupé que de lui-même. La plupart, à en juger par leur marche précipitée, paroissoient être trop occupés, pour vouloir satisfaire la curiosité d'un étranger; & c'est pourquoi je m'amusai quelque temps à les considérer, sans les interrompre par des questions ennuyeuses. J'apperçus enfin un homme accablé de vieillesse, qui ne

pouvoit percer la foule ; & jugeant qu'il avoit plus de loiſir que les autres, je l'acoſtai : mais il me tourna le dos en me regardant avec colere, & me dit qu'il n'aimoit point qu'on le détournât ; que l'heure de la projection étoit venue, que Mercure alloit perdre ſes aîles, & que les eſclaves ne ſeroient plus obligés de fouiller les mines d'or.

Je le quittai donc, & m'adreſſai à un autre qui avoit le maintien fort doux, & la phyſionomie agréable, eſpérant d'en être mieux accueilli ; mais il me dit, en me faiſant une profonde révérence, qu'il s'eſtimeroit heureux de trouver l'occaſion de me rendre ſervice, & qu'il eſpéroit pouvoir le faire bientôt, parce qu'une place qu'il ſollicitoit depuis vingt ans alloit être vacante. Je m'adreſſai à un autre, qui ſe hâtoit d'aller receuillir la ſucceſſion d'un oncle, dont il regardoit la mort comme prochaine. Un autre ſe diſpoſoit à chercher un tréſor que la mer avoit englouti, au moyen d'une cloche de nouvelle invention ; & un autre étoit à la veille de trouver la longitude.

Me voyant ainsi rebuté de tous côtés, je résolus de m'en rapporter à ma propre observation ; mais ayant apperçu un jeune homme qui avoit l'air gai & évaporé, je le questionnai, & il me dit qu'il étoit dans le jardin de l'Espérance, la fille du Desir, & que tous ceux que je voyois se donner tant de mouvement, étoient animés par les promesses de l'Espérance, & se hâtoient de saisir les présents qu'elle avoit dans ses mains.

Je levai les yeux, & vis une jeune Déesse assise sur un trône, environnée de tous les présents de la fortune & de tous les biens qui peuvent rendre la vie desirable. Elle avoit un air de gaieté répandu sur son visage, & chacun s'imaginoit qu'elle lui sourioit, & triomphoit de sa supériorité sur ceux qui étant dans la même erreur que lui, avoient conçu la même confiance.

Je montai alors sur une éminence d'où je pouvois découvrir tout l'endroit à plein, & observer avec moins de peine la différente conduite de ceux qui y étoient. Je remarquai qu'on entroit dans le jardin par deux portes, dont l'une étoit gardée par la Raison,

& l'autre par l'Imagination. La Raison étoit difficile & hautaine, & n'ouvroit jamais qu'en hésitant & qu'après avoir fait quantité de questions. L'Imagination étoit moins difficile ; elle tenoit la porte ouverte, & admettoit indistinctement tous ceux qui se présentoient : de maniere que le passage étoit rempli de ceux qui craignoient l'examen de la Raison, ou qu'elle avoit rejettés.

On trouvoit à la porte de la Raison un chemin glissant & scabreux, appellé le détroit de la Difficulté, qui conduisoit au trône de l'Espérance, & que ceux qui étoient entrés avec la permission de la gardienne, s'efforçoient de gravir ; mais quoiqu'ils l'eussent examiné avec soin, & observé la route qu'ils avoient à faire, ils rencontroient ordinairement des obstacles imprévus, qui les obligeoient de s'arrêter dans les endroits qu'ils avoient cru les plus unis. Les dangers étoient si formidables, leurs efforts si infructueux, que plusieurs retournoient sur leurs pas, & que d'autres tomboient de lassitude. Il n'y en avoit qu'un petit nombre que la Force conduisoit par la main, qui arrivoient

au ſommet de l'Eſpérance; mais la plupart de ces derniers, après avoir obtenu les dons qu'elle leur avoit promis, regrettoient les peines qu'ils leur avoient coûtées, & trouvoient que le ſuccès ne répondoit point à leur attente. Les autres ſe retiroient avec leurs prix, & étoient conduits par la Sageſſe dans le ſein du Contentement.

M'étant tourné vers la porte de l'Imagination, je ne vis aucun chemin qui conduiſît au trône de l'Eſpérance. Quoiqu'elle fût à la vue de tout le monde, & qu'elle invitât tout le monde à accepter ſes préſents, la montagne étoit de ce côté ſi inacceſſible, & tellement cachée, que perſonne ne s'apperçevoit de l'impoſſibilité d'y monter, & que chacun croyoit avoir trouvé un chemin inconnu aux autres. Ces gens induſtrieux imaginerent divers expédients. Les uns ſe firent des aîles, d'autres s'efforcerent de s'animer par le mouvement qu'ils ſe donnerent; mais pas un ne put arriver au trône de l'Eſpérance : ils ne le virent que de loin, & ſe moquerent de la pareſſe de ceux qui étoient encore dans le détroit de la Difficulté.

Une partie des favoris de l'Imagination, qui étoient entrés dans le jardin, ſans eſſayer de gravir la montagne, s'en retournerent dans la vallée de l'Indolence, retraite calme & paiſible, d'où ils voyoient toujours l'Eſpérance, & où ils ſe flattoient qu'elle ne tarderoit pas de deſcendre. Les autres ſe moquerent à la vérité d'eux; mais mépriſant leurs conſeils, leurs reproches & leurs railleries, ils réſolurent d'attendre tranquillement les faveurs de la Déeſſe.

Je m'approchai d'eux, & leur fis différentes queſtions auxquelles ils répondirent; mais m'étant retourné, je vis entrer deux monſtres hideux dans la vallée, que je connus être la Vieilleſſe & le Beſoin. Leur joie ceſſa auſſitôt, & ils jetterent un cri affreux qui me réveilla.



nous bourrellent & qui disparoissent; d'impertinences qui bourdonnent à nos oreilles, & dont nous n'entendons plus parler; de plaisirs passagers, qui nous frappent & s'évanouissent; de compliments, qui ne font pas plus d'impression sur l'ame que la musique, & qu'oublient également celui qui les fait & celui qui les reçoit.

C'est-là la masse générale où chacun va puiser sa condition : car comme les Chymistes nous disent que tous les corps peuvent se résoudre dans les mêmes principes, & que leur variété ne provient que de la différente portion d'un petit nombre d'ingrédients; de même toute la vie humaine n'est composée que d'un petit nombre de peines & de plaisirs, dont une partie nous est assignée par la Providence, & l'autre dépend de notre raison & de notre choix.

L'homme est heureux ou malheureux selon qu'il en fait un bon ou un mauvais usage. Car peu de gens sont enveloppés dans les grands événements, ou ont le fil de leur vie tissu avec la chaîne des causes à laquelle les armées & les nations sont suspendues; & ceux

même qui ſont entiérement engagés dans les affaires publiques, & que leur rang diſpenſe des ſoins qui occupent le vulgaire, paſſent la plus grande partie de leur temps dans le ſein de leurs familles, & y rentrent après avoir rempli les devoirs de leur état, pour y jouir de la récompenſe que méritent leurs peines.

Le principal objet d'un homme prudent, doit être d'égayer les heures qu'il ne paſſe ni dans la ſplendeur ni parmi les applaudiſſements, & ces intervalles de relâche, dans leſquels un homme reprend ſes dimenſions naturelles, ſe dépouille de ces ornements faſtueux dont il ſent tout le poids lorſqu'il eſt ſeul, & qui perdent tout leur effet à force de devenir familiers. Le but de toute notre ambition, doit être de vivre heureuſement dans notre domeſtique. C'eſt à quoi doivent tendre toutes nos entrepriſes, tous nos travaux, & tous nos deſirs.

C'eſt dans l'intérieur de ſon domeſtique qu'on doit voir un homme, pour pouvoir juger de ſa vertu ou de ſon bonheur ; car les ris & la broderie ne ſont que des choſes accidentelles, &

l'on auroit tort de juger par-là de ses sentiments & de sa bienveillance.

Il n'y a personne qui n'ait connu des gens dont toute la vie n'est hors de chez eux qu'une suite continuelle d'hypocrisie; qui cachent sous de beaux dehors des mauvaises qualités; qui, toutes les fois qu'ils se croyent à l'abri de la censure, éclatent avec la même fureur que les vents qui ont été long-temps enfermés dans leurs cavernes, & qui se font aimer de tout le monde, si ce n'est de ceux dont un homme sage doit être soigneux de captiver l'amitié. Il y en a d'autres, qui, sans aucune bonté apparente, & sans aucun de ces dehors par lesquels on se rend populaire, sont reçus dans leurs familles comme des sources de bonheur, & regardés comme des maîtres, des gardiens & des bienfaiteurs.

Les témoins les plus authentiques du caractere d'un homme, sont ceux qui le connoissent dans sa propre famille, & le voyent sans aucune contrainte, & sans autre regle de conduite, que celle qu'il veut s'imposer lui-même. Lorsqu'un homme conserve sa vertu dans ses appartements secrets, & ne

tire aucun avantage ni de son autorité, ni de la discrétion de ceux qui l'environnent; que son caractere est toujours uniforme & régulier, en faisant abstraction des fragilités dont aucun mortel n'est exempt, nous avons toute l'évidence de sa sincérité qu'un homme peut avoir à l'égard d'un autre: & en effet, comme l'hypocrisie ne porte point sa récompense avec elle, on peut hardiment décider qu'il a le cœur pur & net.

Il suit de-là que le plus grand éloge que la vertu privée puisse recevoir, est celui des domestiques; car quoique la vanité & l'insolence regardent avec mépris le suffrage de ceux qui ne sont ni avantagés des biens de la fortune, ni éclairés par l'éducation, il arrive rarement que leur éloge & leur blâme ne soient point fondés. On distingue aisément la vertu du vice. L'oppression, suivant l'aphorisme d'Harrington, se fait sentir à ceux qui ne peuvent la voir; & peut-être arrive-t-il souvent dans les questions morales, que les Philosophes en robe longue & ceux en habit de livrée different moins par leurs sentiments que par leur langage, &

discernent également la vérité, quoiqu'ils ne puissent point la montrer aux autres avec la même adresse.

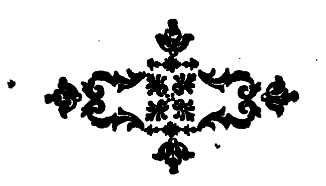
Il y a peu de fautes que l'on puisse commettre dans la solitude, sans quelques agents, associés, confédérés, ou témoins; & c'est ce qui fait que les domestiques savent communément les secrets de leurs maîtres. Les fautes purement personnelles sont si souvent divulguées par l'effet de cette sécurité que l'orgueil & la folie inspirent, & sont épluchées si scrupuleusement par le desir d'annuller l'inégalité de condition, que les gens du commun supportent toujours avec peine, qu'il est rare que le témoignage d'un domestique ne soit pas fondé; & quoiqu'on puisse se méfier quelquefois de son impartialité, il est du moins aussi croyable que celui des égaux de son maître, qui peuvent censurer ses fautes ou les pallier, par un effet de leur rivalité ou de leur amitié.

On doit regarder le danger de montrer notre foiblesse à nos domestiques, & l'impossibilité de la leur cacher, comme un motif pour mener une vie réguliere & irréprochable; car il n'y a pas

de condition plus haïſſable & plus mépriſable que celle d'un homme qui s'eſt livré au pouvoir de ſon domeſtique, de celui peut-être qu'il a corrompu le premier, en le faiſant ſervir à ſes vices, & de la fidélité duquel il ne peut par conſéquent s'aſſurer par aucun précepte honnête & raiſonnable. Il eſt rare que l'on poſſede ſans inſolence une autorité qu'on a acquiſe de la ſorte; ou que le maître ne ſoit forcé d'avouer par ſa ſoumiſſon & ſa tolérance, qu'il s'eſt lui-même rendu eſclave par quelque folle confidence. Il eſt également puni de ſon crime, quelque parti qu'il prenne, & de quelque côté qu'il ſe décide. Il eſt expoſé, depuis le moment fatal qu'il a ſacrifié ſon honneur à ſes paſſions, ou à l'inſolence, ou à la diffamation; à avoir un cenſeur chez lui, ou un accuſateur au-dehors. Il ſe trouve condamné à acheter par des préſents continuels, un ſecret dont on ne s'aſſure jamais par ce moyen, & qu'après une longue ſuite de ſoumiſſion, de promeſſes & d'anxiété, il court riſque de voir divulguer dans un accès de rage ou dans une taverne.

Une des grandes prérogatives de l'in-

nocence, eſt de ne craindre aucun oeil, & de ne ſe méfier d'aucune langue. Ce privilege n'eſt accordé qu'à une vertu conſtante & invariable. Le crime eſt toujours accompagné de crainte & de ſollicitude; & ce qui doit le rendre encore plus odieux & plus déteſtable, il eſt ſouvent condamné à craindre ceux qui ne connoiſſent autre choſe que le pouvoir qu'ils ont de le révéler.



N°. LXIX.

Mardi, 13 Novembre 1750.

Flet quoque, ut in speculo rugas adspexit aniles,
Tyndaris; & secum, cur sit bis rapta, requirit.
Tempus edax rerum, tuque invidiosa vetustas,
Omnia destruitis : vitiataque dentibus ævi
Paulatim. lentâ consumitis omnia morte.

OVIDE.

„ Hélene gémit en voyant dans un miroir „ ses rides que la vieillesse a sillonnées sur son „ front, & ne sauroit comprendre qu'elle ait „ été ravie deux fois. Temps destructeur! & „ toi, vieillesse envieuse, s'écrie-t-elle, rien „ ne peut résister à votre rage, & vous con-„ sumez toutes choses par une mort lente "!

UN ancien épigrammatiste Grec, voulant montrer les maux attachés à la vieillesse, souhaite à ceux qui sont assez insensés pour desirer de vivre long-temps, le malheur de vieillir de cent ans en cent ans. Il étoit persuadé qu'il ne falloit aucune peine étrangere pour les rendre malheureux; que la décrépitude étoit un abrégé de ce qu'il y a de plus affreux, & que la plus gran-

de imprécation que l'on pût faire contre la vieilleſſe, étoit qu'elle fût prolongée au-delà de ſes limites naturelles.

Le ſpectateur le plus indifférent & le plus négligent ne peut voir ſans gémir les dernieres ſcenes de la tragédie de la vie, dans leſquelles il trouve ceux qui, dans les premieres parties du drame, ſe diſtinguoient par l'oppoſition de conduite, la contrariété de deſſeins & la différence de qualités perſonnelles, enveloppés dans la détreſſe commune, & luttant contre une affliction qu'ils n'ont aucune eſpérance de ſurmonter.

On peut bien éviter par ſa ſageſſe, ou ſurmonter par ſon courage les autres maux de la vie; ſe ſouſtraire, avec un peu de prévoyance & de circonſpection, à ce qui peut nuire; ſe frayer un paſſage par ſon courage & ſa vigueur, & ſe dédommager de l'ennui de la diſpute, par les plaiſirs de la victoire. Mais il arrive un temps où notre politique & notre bravoure nous ſont également inutiles, où nous tombons dans l'ennui & la triſteſſe, ſans recevoir aucun ſoulagement des plai-

ſirs qui nous flattoient autrefois, & ſans eſpoir de rentrer dans la poſſeſſion des biens que nous avons perdus.

Les hommes ſe ſont efforcés de fournir des conſolations & des reſſources pour ces heures d'abattement & de mélancolie, & de diſſiper les ténebres qui les environnent par une lumiere artificielle. Le ſoutien le plus ordinaire de la vieilleſſe, ſont les richeſſes. Celui qui a des biens conſidérables & ſes coffres pleins, s'imagigine être à couvert de l'invaſion de ſon autorité. Dans les cas où il perd les rênes du gouvernement, que ſes forces & ſa raiſon l'abandonnent, il peut du moins changer ſon teſtament, ſe faire craindre, & impoſer des loix à ceux qui aſpirent à ſa ſucceſſion & qui conſultent leurs intérêts.

C'eſt-là, en effet, la citadelle des vieillards, le dernier fort où ils ſe retranchent, pour ſe défendre contre ceux qui s'emparent de leurs domaines, qui s'oppoſent à leurs ordres, & contreçarrent leur volonté. Ils ſont, à la vérité, en ſûreté : mais ils ne jouiſſent d'aucun plaiſir ; & ce qui leur reſte,

ne sert qu'à leur rappeller ce qu'ils ont perdu.

Les anciens paroissent n'avoir rien tant appréhendé que le défaut d'enfants; & en effet, le monde, tout peuplé qu'il est, est un désert pour celui qui survit aux compagnons de sa jeunesse, à ceux qui ont partagé ses plaisirs & ses soins, qui ont été intéressés aux mêmes événements, & qui ont eu les mêmes idées. Il se voit délaissé & abandonné, négligé ou insulté par une foule de gens animés par des espérances qu'il ne peut partager, engagés dans des affaires qu'il n'est plus en état d'avancer ni de retarder; il ne trouve personne qui s'intéresse à sa vie & à sa mort, à moins qu'il ne se soit assuré quelques plaisirs domestiques, quelque occupation agréable, & qu'il ne se soit attaché quelqu'un par les liens de l'intérêt & de la reconnoissance.

Les couleurs de la vie varient si fort selon qu'on envisage l'avenir ou le passé, & les opinions & les sentiments que produit cette contrariété apparente sont si différents, que la conversation des vieillards & des jeunes gens se termine généralement de part

& d'autre par la pitié. Rien ne déplaît plus à un jeune homme qui entre dans le monde, plein d'espérance & l'esprit rempli de projets, que la circonspection, la timidité, la méfiance que l'expérience & les contre-temps inspirent naturellement. Les vieillards s'étonnent de leur côté que le monde ne devienne pas plus sage, & que ni les préceptes ni les autorités ne guérissent pas les jeunes gens de leur crédulité & de leur présomption, & qu'on ne puisse les convaincre qu'on leur tend des pieges dans lesquels ils seront pris tôt ou tard.

C'est ainsi qu'une génération est toujours le mépris & la surprise de l'autre, & que les notions des vieillards & des jeunes gens, sont comme des liqueurs de différente gravité & de différente contexture qui ne peuvent se mêler ensemble. Les esprits des jeunes gens sublimés par la santé, & volatilisés par la passion, déposent bientôt le sédiment phlegmatique de la prudence & de la réflexion, & dégénerent en témérité & en entreprises. Il faut par conséquent une tendresse naturelle, & une bienveillance habituelle,

tre l'hyver de la vie, & paſſer nos dernieres heures paiſiblement & avec joie.

L'expérience nous convainc que les meilleures ſaiſons de la vie ne peuvent nous procurer des plaiſirs, à moins que nous n'anticipions ſur des félicités incertaines. On ne peut certainement ſuppoſer que la vieilleſſe, épuiſée par le travail, bourrelée par les ſoucis, & tourmentée par les maladies, ait quelque plaiſir en propre, & reçoive quelque ſatisfaction de la contemplation du préſent. Elle ne peut emprunter ſa conſolation que du paſſé & de l'avenir. Le paſſé eſt bientôt épuiſé; on ſe rappelle promptement les événements & les actions qui font plaiſir. L'avenir gît au-delà du tombeau, & l'on n'en jouit qu'avec le ſecours de la piété.

La piété eſt la ſeule choſe qui puiſſe procurer de la conſolation à un vieillard. Celui qui vieillit ſans aucune eſpérance religieuſe, à meſure que ſon corps & ſon eſprit s'affoibliſſent, que ſes maux & ſes chagrins augmentent, tombe dans un abyme ſans fond de miſere, dans lequel chaque réflexion qu'il

qu'il fait le plonge de plus en plus, & où il ne trouve qu'une nouvelle augmentation d'angoisses, ou des précipices effroyables.

N°. LXX.

Samedi, 17 Novembre 1750.

——— Argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior aere.

OVIDE.

„ Les siecles suivants virent un âge d'ar-
„ gent, beaucoup meilleur que celui d'airain,
„ mais fort inférieur à celui d'or ".

HÉSIODE, dans la célebre distribution qu'il fait des hommes, les divise en trois classes, rélativement à l'intellect. » La premiere, dit-il, est » ceux qui distinguent d'eux-mêmes » le bien du mal, & qui pénetrent » les motifs les plus éloignés d'une » action. Je mets dans la seconde ceux » qui aiment à être instruits, & qui » distinguent le bien du mal lorsqu'on » les leur montre. Celui qui n'a ni

vais. Il faut de deux choſes l'une ; ou qu'un homme croye que la vertu peut le rendre heureux, & qu'il prenne par conſéquent la réſolution de l'être, ou qu'il s'imagine qu'il peut l'être ſans ſon ſecours, & qu'il néglige tout autre ſoin que celui de ſon intérêt préſent. Il paroît impoſſible que l'on agiſſe contre ſa propre conviction, & que celui qui connoît le bon chemin, ferme volontairement les yeux, pour pouvoir l'abandonner avec plus de tranquillité. On voit cependant à toute heure ces ſortes d'abſurdités. Les hommes les plus ſages & les plus vertueux s'éloignent des devoirs dont ils connoiſſent l'obligation, par inadvertence ou par ſurpriſe. La plupart ne ſont vertueux que lorſqu'ils ſont exempts de tentation, que leurs paſſions ſont aſſoupies, & qu'ils n'ont aucun motif pour agir autrement qu'ils ne font.

On peut mettre au nombre des ſentiments dont preſque tous les hommes changent à meſure qu'ils avancent en âge, l'expectative de l'uniformité de caractere. Celui qui ignorant la force des deſirs & de la détreſſe, la complication des affaires, & la force de la

partialité, eſt intimement convaincu de l'excellence de la vertu, & qui n'ayant jamais été à même d'éprouver ſa réſolution dans les cas où l'eſprit eſt partagé entre l'eſpérance & la crainte, croit que l'on peut réſiſter aux obſtacles qui ſe préſentent, s'emportera ſans ceſſe contre la faute la plus légere, exigera la ponctualité la plus exacte dans l'accompliſſement de ſes devoirs, & regardera celui qui s'écarte le moins du monde de ce que la juſtice exige, comme un homme ſans conſcience ni mérite, indigne qu'on ait de l'amitié, de la compaſſion & des égards pour lui, comme un ennemi qu'on doit bannir de la ſociété, comme une peſte qu'on doit fuir, & comme une plante venimeuſe qu'on doit fouler aux pieds.

Ce n'eſt que l'expérience qui nous apprend que l'on peut conſerver quelques vertus, renoncer aux autres, & être bon ou mauvais juſqu'à un certain point. Il eſt aiſé à un homme qui raiſonne en ſon particulier, de prouver que les mêmes arguments qui fortifient l'ame contre un crime, ſont également forts contre tous, & de conclure de-là, que celui ſur lequel ils ne font

point impreſſion, ou ne les a point examinés, ou s'eſt fait illuſion à lui-même pour infirmer leur validité, & que lorſqu'un homme s'eſt rendu coupable d'un crime, on n'a pas beſoin d'autre preuve de ſa méchanceté & de ſa corruption.

Telle eſt cependant la nature de la vertu morale, qu'elle eſt toujours incertaine & variable; qu'elle embraſſe quelquefois tout le cercle des devoirs, ou ſe borne à un petit nombre; qu'elle ferme quelques avenues du cœur, & laiſſe les autres ouvertes aux incurſions de l'appétit & de la méchanceté. Rien n'eſt donc plus injuſte que de juger d'un homme par la légere connoiſſance qu'on en a: car il arrive ſouvent que celui qui paroît le plus diſſipé & le plus étourdi, a en lui un mérite caché, qui ne demande qu'à être cultivé pour éclore; que l'étincelle céleſte, quoiqu'obſcurcie, n'eſt point entiérement éteinte, mais peut, à l'aide du conſeil & de l'exhortation, jetter une flamme très-pure.

S'imaginer que tout homme qui n'eſt pas abſolument bon, eſt perdu ſans reſſource, c'eſt ſuppoſer que tous les

hommes sont susceptibles du même degré d'excellence; c'est exiger de tous une perfection à laquelle aucun individu ne peut atteindre. Comme la vertu la plus pure n'exclut point absolument le vice, & que celle du plus grand nombre est toujours contrebalancée par des qualités contraires, ne concluons pas à la hâte qu'il n'y en a plus du tout, parce qu'elle est obscurcie pendant quelque temps. La plupart des esprits sont esclaves des circonstances extérieures, cedent à la main qui entreprend de les façonner, suivent le torrent de la coutume, & cedent aux importunités qui leur sont à charge.

On observera par rapport aux femmes en particulier, qu'elles sont pour la plupart bonnes ou mauvaises, selon qu'elles fréquentent des personnes vertueuses ou vicieuses, & que ni la raison ni l'éducation ne sauroient les garantir de l'influence de l'exemple. Soit qu'elles n'ayent pas assez de courage pour résister à ceux qui s'opposent à leur volonté, soit que le desir d'être admirées leur fasse sacrifier leurs principes au vain plaisir que leur procurent des éloges infructueux, il est cer-

tain, quelle qu'en soit la cause, que la vertu d'une femme tient rarement bon contre le plaisir, la flatterie ou la mode.

C'est ce qui fait que chacun doit se regarder comme chargé, non-seulement de sa propre conduite, mais encore de celle d'autrui; & comme responsable, non-seulement des devoirs qu'il néglige de remplir, & des crimes qu'il commet, mais encore de la négligence & de l'irrégularité qu'il encourage ou qu'il inspire à autrui. Tout homme, quelque soit son état, a ou s'efforce d'avoir des partisans, des admirateurs & des imitateurs, & doit par conséquent veiller sur l'exemple qu'il donne. Il doit non-seulement éviter le crime, mais encore jusqu'aux apparences du crime; & pratiquer non-seulement la vertu, mais encore l'applaudir & la protéger: car il peut arriver, faute d'attention, que nous inspirions à autrui des défauts dont nous sommes exempts, & que pour avoir honteusement abandonné la cause que nous soutenions, nous pervertissions ceux qui ont les yeux fixés sur nous, & qui n'ayant aucun guide pour diriger leur conduite, s'écartent du droit che-

min, pour avoir voulu se conformer à notre exemple.

N°. LXXI.

Mardi, 20 Novembre 1750.

Vivere quod propero pauper, nec inutilis annis
Da veniam, properat vivere nemo satis.

MARTIAL.

„ J'avoue, Monsieur, que je me hâte de vi-
„ vre; mais j'espere que vous voudrez bien
„ me le pardonner. Car, dites-moi, qui est
„ celui qui se hâte assez de vivre " ?

ON entend une si grande quantité de mots & de sentences dans la bouche des hommes, qu'un homme qui ne réfléchit point est tenté de croire qu'elles renferment quelque principe essentiel, quelque regle de conduite qu'on ne doit jamais perdre de vue, & à laquelle on doit se conformer. Cependant, si l'on considere la conduite de ces Philosophes sententieux, on trouvera souvent qu'ils répetent ces aphorismes, uniquement à cause qu'ils

les ont entendus, qu'ils n'ont rien de mieux à dire, ou qu'ils croyent se faire respecter par ces dehors de sagesse ; que les mots qu'ils employent ne signifient rien, & que, suivant l'erreur des sectateurs d'Aristote, leurs ames ne sont que des tuyaux & des organes qui transmettent les sons, sans y rien comprendre.

On peut mettre de ce nombre cette maxime connue & bien attestée, *que la vie est courte*, que l'on entend répéter mille fois par jour, sans qu'elle fasse la moindre impression sur l'esprit. Si mes lecteurs veulent se rappeller les amis qu'ils ont, ou qu'ils ont eus, ils auront peut-être de la peine à en citer un qui ait connu la brièveté de la vie, si ce n'est au moment qu'il s'est vu sur le point de la perdre.

On observera qu'Horace, dans le portrait qu'il fait des caracteres des hommes, & qu'il prétend varier selon les différentes circonstances des temps, remarque que les vieillards sont lents & timides dans tout ce qu'ils font, *dilator, spe longus ;* qu'ils différent sans cesse, portent loin leurs espérances, & sont paresseux. Nous pensons si peu à ce

que nous disons de la briéveté de la vie, que dans le temps qu'elle est le plus abrégée, nous formons des projets que nous différons d'exécuter; nous nous livrons à des espérances qui ne peuvent être satisfaites qu'à l'aide d'une longue suite d'événements, & que nous cédons à des passions qui ne sont excusables que dans le fort de la jeunesse.

Ces réflexions me vinrent derniérement dans l'esprit, dans une conversation que j'eus le soir avec mon ami Prospero, qui, à l'âge de cinquante-cinq ans, a acheté une terre, & se dispose à la cultiver avec tout le soin possible. Son grand plaisir est de se promener parmi ses arbres, & de se reposer à leur ombre. Il examine de sang froid la maniere dont il disposera ses allées & ses bosquets. Il a fait venir des plantes d'Italie, qu'il remet à planter le printemps prochain.

C'est ainsi que l'on passe sa vie à des préparatifs qu'on n'exécute jamais, lorsqu'on attend pour agir qu'on ait rassemblé tous les moyens que l'imagination peut fournir. La méprise est peu considérable lorsque nous n'avons des-

ſein que de nous ſatisfaire, parce que l'attente du plaiſir l'emporte ſouvent ſur celui que nous procure ſa jouiſſance, & que preſque tous nos deſirs aboutiſſent à des contre-temps : mais lorſque d'autres ſont intéreſſés dans une entrepriſe, que l'on forme un deſſein dont dépendent le bonheur & la ſûreté du genre humain, rien n'eſt plus indigne d'un homme ſage & bienfaiſant, que de la renvoyer d'un jour à l'autre ; d'oublier que chaque jour que nous laiſſons écouler, nous ôte de notre pouvoir, & que le repentir eſt toujours la ſuite de notre négligence.

Les Auteurs Payens nous exhortent ſouvent à profiter de l'heure préſente, à jouir des plaiſirs qui s'offrent à nous, & à nous ſouvenir que l'avenir n'eſt point en notre pouvoir.

Τὸ ῥόδον ἀκμάζει βαιὸν χρόνον, ἢν δὲ παρέλθῃς
Ζητῶν εὑρήσεις οὐ ῥόδον, ἀλλὰ βάτον.

» La roſe ne tarde pas à ſe faner ; & lorſ-
» qu'on differe de la cueillir, on ne trouve
» qu'une ronce au-lieu d'une fleur ».

On peut appliquer cette obſervation à d'autres uſages. On peut du moins

inculquer que l'on doit faire moins de cas des plaisirs que de la vertu, & qu'on perd infiniment plus en laissant échapper une occasion de faire une bonne œuvre, qu'en perdant une heure de plaisir & d'amusement.

Baxter ayant perdu mille livres sterlings qu'il avoit destinées à fonder une école, citoit souvent ce malheur pour inciter ceux de sa connoissance à faire des œuvres de charité pendant que Dieu leur donnoit le moyen de le faire; & se regardoit comme coupable, pour avoir laissé une bonne action entre les mains du hasard, & perdu le bon effet de sa bienveillance, faute de se hâter de l'effectuer.

Héarne, le fameux Antiquaire d'Oxford, se plaint de ce que cet oubli général de la fragilité de la vie a infecté ceux qui étudient les monuments de l'antiquité. Leur emploi, dit-il, consiste à recueillir, & ensuite à rédiger ce que les livres leur fournissent; mais ils ne doivent pas plus amasser qu'ils ne peuvent rédiger. Lorsqu'ils ont entrepris un ouvrage, ils cherchent de nouveaux matériaux, quoiqu'ils soient déja surchargés, & ne l'achevent point.

Le devoir, dit-il, *d'un bon Antiquaire*, *de même que celui d'un honnête homme*, *est d'avoir toujours la mort présente devant ses yeux.*

C'est ainsi que l'on oublie la briéveté de la vie, en la passant dans l'indolence, ou en faisant un mauvais emploi de ses talents & de son industrie. Quelques-uns passent leurs heures dans l'oisiveté, s'imaginant qu'ils auront assez de temps pour réparer leur négligence; d'autres se préparent des occupations pour le reste de leurs jours: & il arrive souvent que l'actif & le paresseux sont également surpris par la derniere heure, & ne périssent pas différemment que l'oiseau qui a été tué en volant, ou celui qui a reçu le coup dans un buisson.

On peut mettre au rang des progrès que les derniers siecles ont faits dans les connoissances humaines, le calcul exact de la durée de la vie; mais quel que puisse être son usage dans le trafic, on ne voit pas que la morale en ait beaucoup profité. On l'a employé jusqu'ici plutôt à amasser de l'argent, qu'à acquérir de la sagesse. Le calculateur n'applique jamais sa supputation

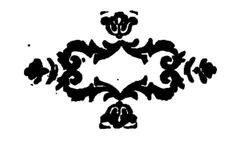
à son état, mais persiste, au mépris de la probabilité, à se promettre une longue vie, & se croit destiné à excéder les bornes de l'existence humaine, & à voir mourir des milliers de personnes avant lui.

Cette illusion est si profondément enracinée dans le cœur humain, & tellement défendue par l'espérance & la crainte contre l'approche de la raison, que ni le savoir ni l'expérience ne peuvent l'en chasser, & que nous agissons comme si notre vie ne devoit jamais finir, quoique nous convenions de son incertitude & de sa briéveté.

Les Théologiens montrent, avec autant de force que d'ardeur, l'absurdité qu'il y a de renvoyer à un temps à venir la réformation de ses mœurs & le répentir de ses fautes passées. On peche également à remettre à un autre temps, une affaire qui exige actuellement nos soins & notre attention. Nous nous exposons inutilement à des dangers auxquels nous aurions pu obvier par notre diligence; nous nous occupons de mille vaines précautions, & nous faisons des préparatifs pour l'exécution d'un dessein que nous ne

pourrons plus effectuer, lorsque nous aurons laissé échapper l'occasion de le faire.

Comme la plus longue vie est toujours courte, considérée en elle-même, on doit tenir pour certain qu'on n'a aucun temps à perdre. Les devoirs de la vie sont proportionnés à sa durée; & chaque jour a une tâche, qui, lorsqu'on la néglige, double le lendemain. Celui qui a perdu les mois & les années qu'il auroit dû employer, doit se souvenir qu'il ne lui reste qu'une petite portion d'un temps extrêmement court; & que puisque les derniers moments qui lui restent sont le dernier présent que le Ciel ait à lui faire, il ne doit en perdre aucun.



N°. LXXII.

Samedi, 24 Novembre 1750.

Omnis Aristippum decuit status, & color, & res,
Sectantem majora fere; præsentibus æquum.

HORACE.

» Aristippe prenoit toutes sortes de caracte-
» res, & se faisoit à tout; il tâchoit de se pro-
» duire & de s'avancer; s'il ne réussissoit pas,
» il se contentoit de ce qu'il avoit ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Ceux qui s'exaltent dans la chaire d'instruction, sans examiner si quelqu'un voudra se soumettre ou non à leur autorité, n'ont pas assez considéré qu'une grande partie de la vie se passe dans de petits incidents, dans des conversations passageres, des affaires peu importantes, & des amusements casuels. De-là vient qu'ils se bornent à inculquer les vertus les plus respecta-

bles, ſans s'attacher à mille petites qualités qui n'ont d'importance que parce qu'elles ſont fréquentes ; & qui, quoiqu'elles ne produiſent aucun acte héroïque, & ne nous ſurprennent point par les grands événements qu'elles occaſionnent, exercent cependant à tout moment leur influence ſur nous, & nous rendent la vie douce ou amere par des voies imperceptibles. Elles operent ſans que nous nous en appercevions, de même que le changement d'air nous rend ſains ou malades, quoique nous le reſpirions ſans y faire attention, & que nous ne connoiſſions les particules dont il eſt impregné, que par leurs bons ou leurs mauvais effets.

Vous me paroiſſez connoître le prix de ces qualités ſubalternes ; mais vous n'avez rien dit de la bonne humeur, quoiqu'un peu de réflexion eût dû vous montrer qu'elle eſt le *beaume de la vie*, une qualité à laquelle tout ce qui orne ou éleve l'eſprit, eſt redevable de l'art de plaire. Sans elle, le ſavoir & la bravoure ne donnent que cette ſupériorité qui enfle le cœur du lion dans le déſert, où il rugit ſans que perſonne lui réponde, & exerce

ſes ravages ſans que perſonne lui réſiſte. Sans la gaieté, la vertu peut imprimer du reſpect par ſon autorité, & éblouir par ſon éclat; mais elle demande toujours à être vue dans l'éloignement, & à peine ſe fait-elle un ami, ou un imitateur.

On peut définir la bonne humeur par une habitude de ſe rendre agréable, une aménité conſtante de mœurs, qui rend notre abord facile, & une diſpoſition douce, telle que celle que chacun éprouve en lui-même, après que les premiers tranſports qu'a excité un bonheur imprévu ſe ſont calmés, & que ſes penſées ne continuent d'agir que par des impulſions douces qui ſe ſuccedent. La bonne humeur eſt un état qui tient le milieu entre la gaieté & l'indifférence, un acte ou une émanation de l'eſprit qui a le loiſir de s'occuper des plaiſirs d'autrui.

Bien des gens s'imaginent qu'on ne peut plaire ſans être gai, & ſans manifeſter la joie de ſon ame par des plaiſanteries & des éclats de rire; mais quoiqu'on les écoute pendant quelque temps avec plaiſir & avec admiration, on s'en laſſe bientôt. Nous les goûtons

un moment, après quoi nous revenons à la bonne humeur; de même que nous contemplons quelque temps les collines que le ſoleil éclaire, après quoi nous retournons à la verdure & aux fleurs.

La gaieté eſt à la bonne humeur ce que les parfums animaux ſont à ceux des végétaux. Les premiers énervent les eſprits foibles, les ſeconds les raniment. La gaieté cauſe toujours quelque peine. Ceux qui en ſont témoins, ſont obligés de faire un effort ſur eux-mêmes pour s'y prêter, & ſe retirent pénétrés d'envie & de déſeſpoir. La bonne humeur ne ſe vante d'aucune faculté ſupérieure à celle des autres, & plaît principalement à cauſe qu'elle n'a rien qui offenſe.

Tout le monde ſait que la voie la plus ſûre de plaire à quelqu'un, eſt de lui perſuader que nous nous plaiſons dans ſa compagnie, de l'encourager à agir avec nous librement & avec confiance, & d'éviter cet air de ſupériorité qui peut lui en impoſer. Nous voyons pluſieurs perſonnes, qui, ſans autre art que celui-ci, ſont fêtées & careſſées de tout le monde, & qui,

ſans aucune qualité extraordinaire, ſont bien venues auprès de l'un & de l'autre ſexe, & ſe font des amis par-tout où elles ſe trouvent. On aime généralement ceux qui n'excitent ni crainte ni jalouſie, qui n'aſpirent à aucun degré éminent de réputation, qui ſe contentent de poſſéder les talents ordinaires, & qui cherchent à ſe faire aimer plutôt qu'à ſe faire admirer. Vous verrez ordinairement dans les compagnies un particulier que chacun ſe fait un plaiſir de recevoir, & d'accabler de politeſſes. Si vous le ſuivez, après les premiers compliments, vous verrez qu'il n'a pas plus de mérite que les autres, & qu'il n'eſt bien accueilli qu'à cauſe que l'on peut converſer librement avec lui, qu'il entend le badinage, qu'il n'interrompt point la converſation, qu'il rit avec ceux qui rient, & cede à ceux qui diſputent avec lui.

Il y a des gens qui, par un eſprit de vanité, s'aſſocient toujours avec ceux dont ils n'ont à craindre aucune mortification. Il y a des temps dans leſquels les ſages & les ſavants ſont bien-aiſe de recevoir des louanges ſans avoir la peine de les mériter, dans leſquels

les esprits les plus élevés aiment à s'abaisser, & les plus actifs à ne point agir. Les uns & les autres aiment, soit dans un temps, soit dans un autre, à se lier avec des gens avec lesquels ils puissent s'entretenir librement, qui dissipent l'ennui de leur solitude, sans être obligés d'user de précaution & de vigilance. Nous aimons naturellement ceux dont nous n'avons rien à craindre, & nous ne tardons pas de préférer ceux qui nous encouragent à nous complaire à nous-mêmes, à ceux qui l'emportent sur nous par le savoir, & dont l'esprit fixant toute notre attention, nous ôte le peu de mérite que nous pouvons avoir.

Lorsque le Prince Henri vit Faltass étendu par terre, il avoua qu'il auroit mieux fait d'épargner un plus honnête homme que lui. Il n'ignoroit, ni les vices, ni les folies de celui qu'il regrettoit; mais quoique sa conviction le forçât à rendre justice à des qualités supérieures aux siennes, sa tendresse se réveilla au souvenir de Faltass, avec lequel il avoit passé de si heureux moments, qui le divertissoit par ses plaisanteries, &

dont la compagnie lui plaisoit, quoiqu'il le méprisât dans le fond de son ame.

Vous croirez peut-être que ce que je dis ici de ceux qui se distinguent par leur bonne humeur, ne s'accorde point avec les louanges que je lui ai données; mais rien ne prouve plus manifestement le prix de cette qualité, que de voir qu'elle fait estimer ceux qui n'en ont point d'autres, qu'elle procure des égards à des gens de néant, de l'amitié à ceux qui n'en méritent point, & de l'affection aux stupides & aux sots.

Il est vrai que la bonne humeur est généralement avilie par les caracteres de ceux dans qui elle se trouve. La raison en est, qu'étant considérée comme une qualité vulgaire, nous la voyons souvent négligée par ceux qui ayant des talents plus brillants, s'imaginent peut-être pouvoir se divertir aux dépens d'autrui, & exiger une complaisance qu'ils n'ont pas pour les autres. C'est malheureusement par l'effet de quelque erreur, que ceux qui on droit d'exiger de l'amour ou de l'estime, font trop valoir leurs prétentions sans

égard pour autrui. Mon intérêt & mon zele pour le bonheur de l'humanité, m'engagent à faire quelque effort pour la rectifier. J'ai un ami si prévenu de sa fidélité & de son utilité, qu'il a toujours dédaigné de se lier avec qui que ce soit. J'ai une femme qui m'a séduit par sa beauté, & dont l'esprit a assuré sa conquête, mais qui ne se sert de sa beauté que pour me tyranniser, & de son esprit que pour justifier sa méchanceté.

Rien n'est certainement plus déraisonnable, que de perdre la volonté de plaire, lorsqu'on a le pouvoir de le faire, ni ne marque plus de cruauté, que de préferer tout autre moyen de se faire estimer que celui de la douceur. Celui qui a le bien d'autrui à cœur, doit se rendre accessible, pour qu'on puisse aimer sa vertu & l'imiter. Celui qui connoît les besoins d'autrui, doit plutôt se lier avec ceux qui l'aiment, qu'avec ceux qui admirent ses talents, ou qui briguent sa faveur : car l'admiration cesse, dès qu'elle n'est plus nouvelle ; & l'intérêt qui a obtenu son but, se retire. Un homme dont les qualités manquent des charmes extérieurs qui les

les font aimer, ressemble à une montagne pelée, qui renferme des mines d'or dans son sein, & qu'on abandonne après qu'elles sont épuisées.

Je suis, &c.

PHILOMIDES.

N°. LXXIII.

Mardi, 27 Novembre 1750.

Stulte quid heu votis frustra puerilibus optas
Quæ non ulla tulit, fertve, feretve dies.

OVIDE.

„ Pourquoi, insensé! espérer ce qui n'est „ point, ce qui n'a jamais été, & ne sera jamais " ?

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Si vous éprouvez une partie de cette compassion que vous recommandez aux autres, vous ne dédaignerez point un cas que je crois être commun, à en juger par l'observation que j'ai faite, & que

je sais par expérience être extrêmement déplorable. Quoiqu'on n'aime point ordinairement les gens qui se plaignent, j'espere n'avoir pas la mortification d'éprouver que mes lamentations impatientent, & excitent la colere plutôt que la pitié. Je ne vous écris point simplement pour soulager mon cœur, mais pour apprendre comment je puis recouvrer ma tranquillité. Je tâcherai d'abréger mon récit le plus qu'il me sera possible, parce que je sais que les plaintes ennuyent, quelque justes & élégantes qu'elles soient.

Je suis né dans un Comté éloigné, d'une famille qui se vante d'être alliée avec les plus grands noms que l'on connoisse dans l'*Histoire d'Angleterre*, & même avec les Maisons des Tudors & des Plantagenets. Mes ancêtres ayant dissipé peu-à-peu leur patrimoine, mon pere fut réduit pour soutenir sa famille, à cultiver sa terre, après avoir payé à trois sœurs la dot que mon grand-pere leur avoit assignée, quoiqu'on le soupçonnât d'avoir fait son testament dans un temps où sa raison n'y étoit plus, & d'avoir enrichi ses filles aux dépens de son fils. Mes tan-

tes, ne s'étant trouvées à la mort de leur pere, ni jeunes, ni belles, ni d'un caractere prévenant, personne ne les rechercha en mariage; elles s'attacherent à économiser, & devinrent de jour en jour plus riches & plus orgueilleuses. Mon pere prévit avec plaisir que leurs biens rentreroient tôt ou tard dans la famille, & résolut, pour qu'elle ne dérogeât point, de m'interdire toute profession lucrative. Toutes les fois que je parlois d'améliorer ma condition, ma mere me faisoit souvenir de ma naissance, & me recommandoit de ne rien faire qui démentît mon origine, lorsque j'aurois hérité du bien de mes tantes.

Pour nous dédommager des inquiétudes que nous causoit le défaut d'argent, nous bâtissions nos espérances sur l'avenir. Si quelqu'un de nos voisins faisoit plus de figure que nous, nous espérions à la mort de mes tantes de faire faire un équipage qui l'emporteroit sur le sien. Un riche orgueilleux nous manquoit-il de respect, nous remettions à nous venger que notre fortune fût rétablie. Nous tenions un compte exact des politesses & des gros-

ſiéretés qu'on nous faiſoit, des plats qu'on nous ſervoit dans un repas; nous examinions tous les meubles des maiſons où nous allions, afin de pouvoir, lorſque nous ſerions plus riches, éclipſer tous nos voiſins, & les ſurpaſſer en ſplendeur & en magnificence.

Les jours & les années ſe paſſoient ainſi dans de vains projets. Nous méditions des plantations ſur un terrein qui ne nous appartenoit pas encore; nous délibérions ſi nous rebâtirions un château, ou ſi nous nous bornerions à le réparer. C'étoient-là les amuſements de notre loiſir, & le délaſſement de nos ſoins. Nous ne nous aſſemblions que pour conférer ſur l'emploi que nous devions faire de la fortune qui devoit nous écheoir: c'étoit par-là que ſe terminoient toutes nos converſations, quelque fût le ſujet qui y avoit donné lieu. Nous n'avions aucun de ces intérêts collatéraux qui diverſifient la vie des autres hommes; nous ne viſions qu'à un événement que nous ne pouvions ni hâter ni retarder; nous n'avions d'autre objet que la bonne ou la mauvaiſe ſanté de mes tantes, dont nous ne manquions

pas de nous informer exactement tous les ans.

Cette opulence chimérique flatta pendant queque temps notre imagination; mais elle enflamma dans la suite nos desirs, & aigrit nos besoins, au point que mon pere disoit souvent, *qu'il n'y avoit pas de créature qui eût la vie aussi dure qu'un chat & une vieille fille.* Ma sœur ayant guéri d'une fievre qu'elle avoit prise, pour avoir épargné le feu, perdit l'appétit, & mourut au bout de quelques mois.

Ma mere, qui l'aimoit tendrement, la suivit peu de temps après, de maniere que je me trouvai héritier de leurs terres, de leurs projets & de leurs desirs. Comme je n'avois augmenté mes connoissances ni par la lecture, ni par la conversation, je ne différois de mon pere que par la fraîcheur de mon teint, & la vivacité de ma marche, & ne songeai comme lui qu'à jouir des biens que mes tantes avoient amassés.

L'aînée tomba enfin malade. J'eus pour elle toutes les attentions & toutes les assiduités que son état exigeoit de moi. Je ne rêvai toute la nuit qu'à des écussons & des gants blancs, &

ne manquai pas de m'informer tous les matins, si ma chere tante étoit morte ou vivante. Un messager vint enfin me dire de me rendre chez elle sans tarder un moment. J'arrivai assez à temps pour recevoir le dernier conseil qu'elle avoit à me donner; je trouvai, lorsqu'on eut ouvert son testament, qu'elle laissoit tout son bien à sa cadette.

Je baissai la tête. La cadette témoigna avoir envie de se marier; & dès ce moment, on ne vit que trouble & mécontentement dans la maison. Je me vis à la veille de perdre sans ressource un tiers de mes espérances, & condamné à attendre patiemment l'autre. Une partie de ma crainte se dissipa bientôt; car le jeune homme qui devoit épouser ma tante à la sollicitation de ses parents, n'eut pas plutôt signé le contrat, qu'il s'enfuit avec la fille du palefrenier de son pere; ce qui dégoûta tellement ma tante du mariage, qu'elle y renonça pour toujours.

Je passai dix autres années dans l'attente, supputant chaque jour le bien que je devois avoir le lendemain. Ma

ſeconde tante mourut enfin, après une courte maladie, qui lui donna cependant le temps de diſpoſer de ſon bien en faveur de ſa ſœur, après la mort de laquelle il devoit me revenir.

Je fus alors ſoulagé d'une partie de ma miſere. La fortune dont j'eſpérois de jouir, étoit ſûre & inaliénable. Il n'y avoit pas à craindre que je fuſſe fruſtré de mes eſpérances par un accès de radoterie, par les flatteries d'une femme-de-chambre, par les conſeils d'un conteur de fornettes, ou par les cajolleries d'une garde. Mais mon bien n'étoit que réverſible; je ne pouvois jouir de ma grandeur & de mes plaiſirs, qu'après la mort de ma tante; & il y avoit, ſuivant l'obſervation de mon pere, neuf vies entre moi & le bonheur que j'eſpérois.

Je vécus cependant ſans me plaindre & ſans témoigner aucun mécontentement, & me conſolai par la réflexion que tous les hommes ſont mortels, & que, dépériſſant tous les jours, il falloit enfin qu'ils ſubiſſent leur deſtinée.

Que perſonne ne faſſe jamais dépendre ſon bonheur de la mort d'une tante, & qu'on profite de mon exem-

ple. La bonne femme menoit une vie très-réguliere, & n'étoit uniquement occupée que de la conservation de sa santé. Elle n'étoit sujette à d'autre maladie, qu'à l'affection hypocondriaque, & elle augmentoit mon malheur sans le savoir; car elle se mettoit au lit toutes les fois que le temps étoit couvert, & m'envoyoit dire que sa derniere heure étoit venue. Je me rendois chez elle à la hâte; elle me recommandoit sa femme-de-chambre, & régloit tous ce qui concernoit ses funérailles : mais s'il arrivoit que le soleil parût avant que j'arrivasse, je la trouvois sur sa porte, ou dans son jardin, où elle se promenoit à grands pas, avec tous les signes qui présagent une longue vie.

Elle eut cependant quelques maladies, dans lesquelles le médecin l'abandonna trois fois; mais elle trouva moyen d'échapper aux griffes de la mort; & après m'avoir fait passer trois mois entre l'espérance & la crainte, elle en fut quitte pour perdre une partie de son embonpoint, qu'elle recouvra au bout de quelques semaines, à l'aide des bouillons & des gelées.

Comme bien de gens ont la ſagacité de deviner les ſouhaits d'un héritier, je fus conſtamment courtiſé par ceux qui aſpiroient à ma ſucceſſion lorſque je ſerois devenu riche. Ils eurent ſoin de me répreſenter que ma tante commençoit à tomber, qu'elle avoit paſſé une mauvaiſe nuit, qu'elle avoit une toux ſeche, qu'elle ne verroit point le mois de Mai, ou qu'elle mourroit à la chûte des feuilles. C'eſt ainſi qu'ils me flattoient en hyver des vents perçants du mois de Mars, & en été des brouillards de l'automme; mais elle brava le chaud & le froid, & je ne l'enterrai qu'au bout de près d'un demi-ſiecle le 14 de Juin paſſé, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, cinq mois & ſix jours.

Je me trouvai riche pendant les deux premiers mois qui ſuivirent ſa mort, & je fus extrêmement flatté des égards & des complaiſances que tout le monde me témoigna; mais ma joie eſt actuellement paſſée, & je me trouve de nouveau réduit aux ſouhaits. Etant accoutumé à laiſſer prendre à l'avenir un empire ſur mon eſprit, & à dédaigner les plaiſirs préſents dans la vue de ceux dont j'eſpere de jouir, je me livre à

difficile à acquérir ; que l'humeur officieuse & la libéralité peuvent être de nature à perdre une partie de leur effet ; que la complaisance peut provoquer, le secours fatiguer, & la libéralité réduire à la misere.

Il n'y a pas de maladie qui mette plus l'esprit hors d'état d'exercer cette bienveillance que doivent avoir les êtres formés pour la société, que la mauvaise humeur ; car quoiqu'elle ne dégénere point en outrages, en clameurs, elle mine insensiblement le bonheur par une corrosion lente, & de petites injures souvent repétées. On peut la regarder comme le cancer de la vie, qui détruit sa vigueur, qui retarde ses progrès, qui fait à toute heure des ravages, & infecte & vicie ce qu'il ne peut consumer.

La mauvaise humeur, lorsqu'elle en vient au point de l'emporter sur les mouvements de la volonté, & de se manifester sans provocation, est une espece de dépravation extrêmement odieuse & offensante, parce que ni la droiture d'intention, ni la politesse de notre demande, ne peuvent nous mettre à couvert d'un affront & d'une

indignité. Lorſque nous courtiſons la faveur d'un homme chagrin & bourru, & que nous l'accablons de politeſſes, il ne faut qu'une parole rude pour nous choquer & nous indiſpoſer contre lui; & dans le moment que nous nous félicitons d'avoir acquis un ami, nous voyons tous nos efforts fruſtrés, & toute notre aſſiduité oubliée, dans le tumulte caſuel de quelque irritation légere.

L'impatience n'eſt quelquefois que le ſymptôme d'une maladie plus ſérieuſe. Celui qui s'emporte ſans oſer manifeſter ſon reſſentiment, qui eſt chagrin ſans oſer dire le ſujet qu'il a de l'être, n'eſt que trop ſouvent enclin à donner cours à la fermentation de ſon eſprit à la premiere occaſion, & à exhaler ſes paſſions ſur ceux que le hafard amene ſur ſes pas. Une maladie longue & dangereuſe nous tient dans des allarmes continuelles, & nous cauſe une inquiétude qui réſiſte à tous les ſoins, & qui ne ceſſe qu'après que la maladie eſt guérie, & qu'on a détruit la douleur qui la cauſoit.

Rien n'approche plus de cette foibleſſe, que l'humeur capricieuſe de la

vieilleſſe. Lorſque nos forces ſont affoiblies, que nos ſens ſont émouſſés, & que les plaiſirs nous ſont devenus inſipides à force de les répéter, nous aimons mieux attribuer notre inquiétude à des cauſes qui dépendent de nous, & nous perſuader que nos ſouffrances ſont l'effet de la négligence, du défaut d'attention, ou de quelque autre cauſe ſuſceptible de remede, plutôt que celui d'un dépériſſement de la nature que nous ne pouvons prévenir. De-là vient que nous nous vengeons de nos maux ſur ceux que nous croyons en être les auteurs, & que nous éloignons de nous les hommes dans le temps que nous avons le plus de beſoin de leur ſecours.

Mais quoique la mauvaiſe humeur mérite quelquefois notre compaſſion, conſidérée comme une ſuite de la miſere, il arrive cependant ſouvent que rien ne peut la juſtifier ni l'excuſer. Elle eſt ſouvent une ſuite de la proſpérité, un moyen que les hommes inſolents employent pour obtenir des hommages, & les tyrans pour ſe faire craindre de ceux qui dépendent d'eux. Elle eſt la fille de l'oiſiveté & de l'orgueil;

d'une oisiveté, qui s'occupe de bagatelles; d'un orgueil, qui ne peut souffrir que l'on s'oppose le moins du monde à ses desirs. Ceux qui ont long-temps vécu dans la solitude, contractent cette qualité insociable, parce que n'ayant eu qu'à plaire à eux-mêmes, ils ont de la peine à se défaire de leurs inclinations. Leurs singularités ne sont que blâmables, parce qu'ils ont eu l'imprudence de se séquestrer du monde; mais il y en a d'autres qui, sans aucune nécessité, ont nourri cette habitude dans leurs cœurs, en n'accordant leurs faveurs qu'à une soumission implicite, & en ne laissant approcher d'eux que ceux qui ne parlent que pour leur applaudir, & qui n'agissent que pour leur obéir.

Celui qui s'accoutume à suivre ses caprices, & ne converse qu'avec ceux qu'il soudoye, pour l'affermir dans son autorité, pour l'adoucir par leurs complaisances, & le leurrer par leurs flatteries, devient en peu de temps trop paresseux pour supporter le travail de la dispute, trop susceptible pour endurer l'aigreur de la contradiction, & trop délicat pour goûter une vérité toute

nue. La moindre résistance l'offense, la moindre contrainte l'irrite, la plus petite difficulté l'embarrasse. Etant accoutumé à voir que tout cede à son humeur, il oublie bientôt sa petitesse, & s'attend à voir tout le monde se conformer à sa volonté, pour avoir le bonheur de lui plaire.

Tétrica hérita d'une tante, d'une fortune considérable, qui la rendit indépendante de bonne heure, & la mit dans un état fort au-dessus de celui de ses égales. Comme elle n'avoit pas beaucoup d'esprit, elle ne tarda pas à être enivrée des flatteries de sa femme-de-chambre, laquelle lui dit que les femmes de sa sorte étoient les maîtresses de suivre leur goût; & que n'attendant rien des autres, elle devoit se mettre peu en peine de leur façon de penser; que l'argent faisoit tout, & que celles qui se croyoient offensées, devoient apprendre à leurs égales à les respecter davantage.

Pleine de ces généreux sentiments, Tétrica entra dans le monde, & s'efforça de se faire respecter par ses airs hautains & ses tons insolents; mais comme elle n'avoit ni connoissance,

ni esprit, ni beauté, elle éprouva tant de mortifications de la part de ceux qui se croyoient autorisés à répondre à ses insultes, que son humeur turbulente dégénéra en une froide malignité, qu'elle continua d'exercer envers ceux qu'elle espéra de tyranniser sans résistance. Elle n'a cessé depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, de tourmenter tous ses inférieurs, au point qu'elle s'est faite abhorrer de tout le monde, & qu'elle ne goûte aucun repos, quelque part qu'elle aille.

Si elle sort pour prendre l'air, le froid, le chaud, le grand jour, l'obscurité des nuages l'offensent. Fait-elle une visite; l'appartement dans lequel on la reçoit est trop ou trop peu éclairé, les meubles lui blessent les yeux. Son thé n'est jamais bon, les figures chinoises lui déplaisent. Va-t-elle dans un endroit où il y a des enfants, elle ne peut supporter leurs criailleries; n'y en a-t-il point, rien ne lui plaît tant que le bruit des hochets. S'il y a plusieurs domestiques dans une maison, elle ne manque jamais d'observer que le Lord Lavish s'est ruiné pour en

avoir un trop grand nombre ; s'il y en a peu, elle parle d'un avare, chez qui la compagnie est obligée de se servir elle-même. Elle s'est brouillée avec une famille, parce que la maison n'avoit pas une belle vue ; avec une autre, parce qu'un écureuil s'est élancé à huit pas d'elle ; avec une troisieme, parce qu'elle n'a pu supporter les cris d'un perroquet.

Elle ne cesse de tourmenter les marchandes de modes & les faiseuses de manteaux. Elle les oblige à changer leurs ouvrages, à les refaire, & à leur donner une autre tournure. Elle change ensuite d'avis ; elle les aime mieux comme ils étoient d'abord, au moyen de quelque changement qu'elle y fait. Elle les tourmente ainsi sans aucun profit, de maniere qu'elles laissent les étoffes chez elle, & qu'aucune ne veut la servir. Sa femme-de-chambre est la seule qui puisse endurer sa tyrannie ; elle se prête à ses caprices, & la laisse parler. Telle est la conséquence de la mauvaise humeur : on ne la supporte qu'autant qu'on la méprise.

Il arrive quelquefois qu'une attention trop scrupuleuse pour des minu-

ties, par l'habitude rigoureuse qu'on s'est faite de vouloir que tout soit parfait, corrompt le caractere sans améliorer l'entendement, & enseigne à l'esprit à découvrir des fautes avec une pénétration malheureuse. Il est également ordinaire à ceux qui ont l'imagination vive, de trop compter sur l'avenir, & de se fâcher à l'occasion de certains contre-temps auxquels ils auroient dû s'attendre. Le savoir & le génie nuisent souvent à notre repos, en nous suggérant des idées d'une perfection à laquelle ni les hommes ni leurs ouvrages ne peuvent atteindre : mais que l'homme ne s'imagine jamais que le peu de goût qu'il a pour les louanges, est une preuve de son esprit, à moins que sa supériorité ne soit constatée par des preuves incontestables ; car quoique la mauvaise humeur puisse quelquefois se vanter à juste titre, de devoir son origine à l'esprit & à l'érudition, elle est le plus souvent de basse extraction, la fille de la Vanité, & la mere-nourriciere de l'Ignorance.

N°. LXXV.

Mardi, 4 Décembre 1750.

Diligitur nemo, nisi cui Fortuna secunda est,
Quæ, simul intonuit, proxima quæque fugat.
OVIDE.

„ On n'aime que ceux à qui la fortune est „ favorable. Elle ne les abandonne pas plutôt, „ que leurs meilleurs amis les fuyent".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Le soin avec lequel vous vous efforcez de cultiver la connoissance de la nature, des mœurs & de la vie, vous engagera peut-être à avoir quelque égard pour les observations d'une personne qui a appris à connoître le monde du mauvais côté, & dont les opinions sont le résultat, non point de conjectures solitaires, mais de la pratique & de l'expérience.

Je suis née avec une fortune consi-

dérable, & j'ai été élevée dans la connoissance des arts que l'on croit perfectionner l'esprit & orner la personne d'une femme. J'ai ajouté à ces connoissances que la coutume & l'éducation me forçoient d'acquérir, quelques acquisitions volontaires par l'usage des livres, & la conversation de cette espece d'hommes dont les femmes parlent généralement avec terreur & avec aversion, sous le nom de savants, mais que j'ai trouvé être des gens simples & sans malice, dont la sagesse ne l'emporte pas si fort sur la nôtre, qu'ils ne puissent s'instruire en même-temps qu'ils instruisent les autres, & qui sont plus portés à dégrader leur savoir par une soumission pusillanime, qu'à accabler les autres par leur érudition & leur esprit.

Lorsqu'on sait par des manieres douces & polies engager ces hommes à parler, on peut apprendre d'eux des choses, qui étant exprimées avec élégance & adoucies par la modestie, ne manquent jamais d'ajouter de la dignité & du prix à la conversation d'une femme. J'ai appris d'eux plusieurs principes judicieux & plusieurs maximes

prudentes, qui m'ont fait estimer & considérer dans toutes les compagnies où je me suis trouvée. Tout le monde se conforme à mon opinion; mes remarques sont recueillies par ceux qui veulent acquérir quelque réputation; on étudie mon maintien, on imite ma parure, on se communique mes lettres, & on les copie. On se tient honoré de mes visites; & quantité de gens qui ne connoissent Mélisse que par hasard, & dont la familiarité se borne à des compliments & à des politesses d'usage, se vantent d'être intimement liés avec elle. Je vous avouerai franchement, que j'ai été flattée de cette vénération universelle, parce que j'ai cru que c'étoit un hommage que l'on rendoit à mon mérite & à mes qualités intrinseques; & je me suis aisément persuadée que je ne devois point ma supériorité à la fortune. Lorsque je me suis regardée dans le miroir, je me suis trouvée une beauté & un air de jeunesse, dont la santé dont je jouis m'a promis la continuation. Lorsque j'ai examiné mon esprit, j'ai trouvé en moi une force de jugement & une fertilité d'ima-

gination qui m'ont surprise ; & l'on m'a dit que la bonne grace régnoit dans toute mes actions, & que la persuasion couloit de mes levres.

J'ai ainsi passé ma vie dans une espece de triomphe continuel, parmi les acclamations & l'envie, les fleurettes & les caresses. Tout le monde aspiroit à plaire à Mélisse, & il n'y a point de stratagême de flatterie qu'on n'ait employé pour captiver mon cœur. Nous aimons à être flattés, lors même que nous connoissons la fausseté des louanges qu'on nous donne. La raison en est, qu'elles prouvent notre autorité & qu'on fait cas de notre faveur, puisqu'on l'achete par la bassesse & le mensonge. Mais il est difficile de découvrir le flatteur, parce qu'un cœur honnête ne connoît point la méfiance, & qu'on ne fait pas grand usage de son discernement, lorsque l'amour-propre nous aveugle.

Le nombre d'adorateurs que j'avois, & la distraction continuelle dans laquelle me tenoient les plaisirs que l'on me procuroit, m'empêcherent d'écouter ceux qui s'ingerent de donner des conseils aux filles, & de me marier,

quoique j'eusse vingt-sept ans. Pendant que je m'enorgueillissois ainsi de ma supériorité, de ma beauté & de mon esprit, la banqueroute d'un homme, chez qui j'avois placé mon argent, me réduisit à un revenu modique, qui ne me suffisoit tout au plus que pour conserver mon indépendance.

Je supportai la diminution de mon bien sans chagrin & sans abattement. J'ignorois, il est vrai, l'étendue de la perte que je venois de faire, parce qu'ayant toujours plus compté sur ma beauté & sur mon esprit que sur ma fortune, il ne me vint jamais dans l'esprit que Mélisse pût décheoir de son rang, tant qu'elle conserveroit l'une & l'autre; qu'elle pût cesser d'exciter de l'admiration, à moins qu'elle cessât de la mériter, ni essuyer d'autre coup, que celui de la main du temps.

J'aurois pu cacher la perte que j'avois faite, & me marier, en conservant la même apparence qu'auparavant; mais je ne me mésestimai pas assez pour vouloir commettre une fraude, & pour ambitionner d'autre recommandation que celle de la vertu. Je renvoyai donc mon équipage, je me

me défis des bijoux & des hardes qui ne convenoient plus à mon état, & je parus, parmi ceux que j'avois coutume de fréquenter, avec moins d'éclat, mais avec le même courage.

Je fus reçue dans toutes les compagnies où j'allai, avec un chagrin fort au-dessus de celui que nous causent les calamités auxquelles nous n'avons aucune part; l'on me fit tant de compliments de condoléance, on s'empressa si fort de me consoler, que je compris que mes amies songeoient bien moins à appaiser mon chagrin qu'à flatter leur orgueil. Quelques-unes refuserent depuis ce temps-là de me fréquenter, & ne me rendirent point les visites que je leur avois faites; d'autres ne vinrent me voir que long-temps après. Il n'y eut pas une femme de ma connoissance qui ne fît tomber la conversation sur mon malheur, qui ne comparât mon état actuel avec mon état passé, qui ne me dît combien je devois être fâchée de me voir privée d'une splendeur qui me seyoit si bien, &, en me rappellant les plaisirs dont j'avois joui, me retrouver au niveau de celles qui, frappées alors de ma supériorité, ne

m'approchoient qu'avec un respect & une soumission que je ne devois plus me promettre.

De pareilles observations ne sont pour l'ordinaire que des insultes couvertes, auxquelles l'orgueil donne lieu. Elles sont aussi quelquefois l'effet de la bienveillance ; mais elles ne laissent pas que de faire de la peine. J'établis donc pour une regle de politesse, que personne ne doit rappeller à qui que ce soit un malheur dont il ne se plaint point, lorsqu'on n'a pas le dessein d'y remédier. On n'est point en droit de réveiller des idées qui affligent, & qu'on n'auroit peut-être point, si on n'y donnoit lieu par une compassion absurde & hors de saison.

Mes amants m'abandonnerent sans que cela fît aucune impression sur moi. La plupart m'avoient courtisée, comme on dit, sur le marché, s'étoient informés de mon bien, & m'avoient offert de m'épouser. Ces derniers pouvoient se retirer sans que je pusse m'en plaindre, parce qu'ils regardoient l'argent comme néceſſaire à leur bonheur, quoiqu'ils n'en eussent peut-être pas besoin. J'ai toujours blâmé les femmes

qui se croyent offensées, parce que les hommes qui les courtisoient à cause de leur fortune, les quittent lorsqu'ils viennent à découvrir qu'elle est moindre qu'ils ne la croyoient. Je n'ai pas connu une femme qui n'ait regardé son bien comme un titre pour exiger quelque stipulation en sa faveur; & selon moi, lorsqu'on fonde sa prétention sur l'argent que l'on a, on n'a plus droit de la faire valoir, après qu'on l'a perdu. Celle qui demande un établissement, convient elle-même de l'importance de la fortune; & lorsqu'elle n'a aucun mérite pécuniaire, elle ne doit pas être surprise que celui qui la marchandoit la laisse.

Tous mes amants ne se bornerent point à une simple désertion. Quelques-uns se vengerent du mépris que je leur avois témoigné, & s'efforcerent de me mortifier en accablant de politesses des femmes qui m'étoient autrefois entiérement dévouées: mais comme j'ai toujours eu pour maxime de traiter les gens proportionnellement à leur intelligence, je n'ai jamais tenu aucun homme d'esprit en suspens, ni souffert qu'il perdît à me faire la cour, un temps

qu'il pouvoit mieux employer, & je n'ai pour ennemis que des fats dont je méprise également le ressentiment & le respect.

La seule peine que m'ait causé ma chûte, a été la perte du crédit que j'ai toujours employé en faveur de la vertu, de l'innocence & de la vérité. Je vois mes opinions méprisées, mes sentiments critiqués, mes arguments réfutés par ceux qui n'osoient me répliquer, & qui paroissoient les premiers convaincus de ce que j'avançois. Les femmes ont entiérement rejetté mon autorité; & dans les cas où je m'en rapporte aux savants qui sont présents, ces misérables me sacrifient moi & mon systême à une plus belle robe-de-chambre que la mienne, & je me vois à tout moment contredire par des lâches, qui n'avoient pu se persuader que Mélisse pût se tromper.

Il n'y a que deux personnes que je ne puis accuser d'avoir changé de conduite à mon égard depuis que ma fortune a changé. La premiere est un vieux Curé, qui a passé sa vie dans les devoirs de sa profession, & qui s'est également distingué par son savoir & par sa piété;

l'autre eſt un Lieutenant de Dragons. Le Curé ne craignit point, dans le fort de mon élévation, de tancer mon orgueil, & de relever mes bévues; & le ſeul changement que je trouve en lui, eſt qu'il eſt aujourd'hui plus timide, de crainte que je ne traite ſa franchiſe de groſſiéreté. L'Officier ne m'a jamais adreſſé directement ſes vœux, mais ne s'eſt jamais écarté des regles de la politeſſe. Il les obſerve aujourd'hui au point qu'il me préſente toujours la premiere taſſe de thé, ſans ſe mettre en peine ſi le reſte de la compagnie s'en formaliſe ou non.

C'eſt-là, ~~Monſieur~~, ce qui *s'appelle connoître le monde.* Il eſt impoſſible à ceux qui ont toujours vécu dans l'aiſance & la proſpérité, de juger ſainement d'eux & d'autrui. Les hommes riches & puiſſants vivent dans une maſcarade continuelle, & ne ſont entourés que de caracteres empruntés; & nous ne connoiſſons le cas qu'on fait de notre perſonne, que lorſqu'on n'a plus rien à craindre ni à eſpérer de nous.

Je ſuis, &c.

MÉLISSE.

Nº. LXXVI.

Samedi, 8 Décembre 1750.

——— Silvis ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit.
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit, unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.

HORACE.

„ Des gens qui se trouvent dans un bois,
„ & qui ne savent où ils vont, s'écartent de
„ leur route, les uns à droite, les autres à
„ gauche. Hé bien, ces Messieurs-là s'égarent
„ tous également du droit chemin, quoique di-
„ versement ".

CHAQUE homme trouve aisément quelque raison pour s'estimer, quel que soit le jugement que les autres portent de lui; & de-là vient que ni la censure, ni le mépris, ni la conviction des crimes qu'il a commis, ne lui font que rarement perdre l'estime qu'il a conçue pour sa personne. Ceux, à la vérité, qui s'en rapportent aux faits extérieurs, peuvent le regarder avec horreur; mais lorsqu'il en appelle à son propre tribunal, il trouve les fau-

tes qu'il a commiſes, ſinon entiérement effacées, du moins tellement palliées par la bonté de ſon intention, & l'exigence du motif, qu'il n'y trouve rien de criminel. Lorſqu'il examine ſon caractere en gros, il découvre en ſoi tant de bonnes qualités cachées, tant de vertus qui ne demandent que l'occaſion d'agir, tant de ſouhaits bienfaiſants pour le bonheur d'autrui, qu'il trouve que c'eſt à tort qu'on le blâme d'une ſimple faute, pendant qu'on ne fait aucune attention au caractere général de ſon eſprit.

Il eſt aiſé de former de bonnes réſolutions, lorſqu'on n'offre à l'eſprit que des idées abſtraites de vertu, & que des paſſions particulieres ne nous écartent point du droit chemin. L'homme eſt tellement porté à ſe flatter, qu'il oublie ſouvent la différence qu'il y a entre approuver les loix & leur obéir. Celui qui connoît les obligations de la morale, & qui flatte ſa vanité en s'efforçant de les inculquer aux autres, ſe croit zélé pour la cauſe de la vertu, quoiqu'il n'obſerve ſes préceptes qu'autant qu'ils s'accordent avec ſes deſirs; & ſe regarde comme un de ſes plus

grands adorateurs, parce qu'il loue sa beauté, quoiqu'il livre son cœur à la premiere de ses rivales qui se présente.

Il y a néanmoins quantité de personnes, qui, sans recourir à des raffinements spéculatifs, vivent en paix avec elles-mêmes, par des moyens qui exigent moins d'esprit & d'attention. Lorsque leur cœur est surchargé de la conviction d'un crime, au-lieu de chercher quelque remede en eux-mêmes, ils cherchent, parmi les autres hommes, quelqu'un qui soit entaché du même crime. Ils se félicitent des imitateurs qu'ils ont, se flattant que, quoiqu'on les chasse de la société des honnêtes gens, ils ne seront point condamnés à rester seuls.

On peut observer, peut-être sans aucune exception, qu'il n'y a pas de gens plus prompts à découvrir la méchanceté d'autrui, ni plus ardents à l'imputer, que ceux dont les crimes sont visibles & avérés. Ils veulent jouir d'une réputation sans tache, & ils envient ce qu'ils cherchent à détruire. Ils ne peuvent se regarder, ni comme moindres, ni comme plus corrompus

que les autres ; & de-là vient qu'ils abaissent ceux avec lesquels ils ne peuvent aller de pair. Aucun homme n'a jamais été méchant, sans éprouver quelque mécontentement secret ; & selon les différents degrés de vertu & de raison qui lui restent, ou il tâche de se corriger, ou à corrompre les autres, ou à regagner le poste qu'il a abandonné, ou à engager les autres à imiter sa défection.

On a toujours regardé la souffrance d'autrui comme un allégement de la sienne, lors même que l'union & la société ne contribuent ni à y résister ni à la prévenir. Cette raison, & je n'en connois point d'autre, engage les méchants à chercher des complices : car à mesure que le crime devient commun, la honte diminue ; & parmi un nombre d'hommes également détestables, chaque individu est à couvert de la honte, quoiqu'il ne soit point à l'abri des reproches de sa conscience.

Un autre lénitif contre les remords, est la contemplation, non point du même crime, mais de différents autres. Celui qui ne peut se justifier par sa ressemblance avec autrui, cherche

quelqu'autre expédient, & examine l'avantage qu'il peut tirer de la différence qu'il y a entre ses crimes & ceux des autres. Il trouve aisément dans chaque homme, quelque défaut qu'il compare avec les siens; & comme il tient la balance dans sa main, il y ajoute ou en retranche les circonstances qui le rendent plus grave ou plus léger. Il triomphe alors de la comparaison qu'il vient de faire, & jouit d'un calme parfait, non point à cause qu'il peut nier les crimes qu'on lui reproche, mais parce qu'il peut également censurer ses accusateurs, & qu'il croit n'avoir plus à craindre les traits de la censure, parce qu'il a rempli le magasin de sa méchanceté de traits aussi aigus & aussi empoisonnés.

Cette conduite, quoiqu'injuste, est cependant adroite & spécieuse, lorsque la censure a pour objet un écart vers l'extrême opposé. Un homme qu'on accuse de lâcheté, peut, avec quelque apparence de raison, rétorquer l'argument contre le mépris stupide de la vie, & la témérité. Tout ce qui s'écarte de celle-ci, approche de la poltronnerie; & quoiqu'il soit vrai

de dire que la bravoure, de même que les autres vertus, gît entre des défauts opposés, on peut cependant douter en quoi consiste le juste milieu. Elle peut quelquefois en imposer à un esprit inattentif, en détournant son atttention de lui-même, & la fixant sur le défaut opposé; & en montrant les maux qu'il a évités par sa conduite, il peut cacher pour un temps ceux qu'il a occasionnés.

Le vice n'est pas toujours à même de trouver de pareils subterfuges. Les hommes n'exténuent souvent leurs propres crimes, que par des accusations vagues & générales qu'ils intentent aux autres, & s'efforcent de se mettre en repos, en indiquant quelqu'autre proie à la censure.

Ceux qui ont intérêt que les yeux & la voix du public s'occupent plus des autres que d'eux, ont soin de divulguer les bruits déshonorants qui courent, de confirmer tous les soupçons, de publier les fautes qu'on a commises.

Tous ces artifices, & un millier d'autres également vains & méprisables, sont l'effet de la conviction qu'on a de la difformité du vice, dont per-

ſonne ne peut ſe dépouiller ; & du deſir abſurde de ſéparer la cauſe de ſes effets, & de jouir du profit du crime ſans en encourir la honte. Les hommes cherchent le moyen de concilier le crime avec le repos ; & lorſque la raiſon s'oppoſe à leurs deſirs, ils mettent leurs paſſions en jeu, dans l'eſpoir de l'étouffer.

Les hommes dépravés ne cherchent pas tant à en impoſer au public qu'à eux-mêmes : car lorſqu'aucune circonſtance particuliere ne les rend dépendants d'autrui, l'infamie ne les trouble qu'autant qu'elle réveille leurs remords, & que leur cœur leur fait entendre ſa voix. La ſentence qu'ils redoutent le plus, eſt celle de la raiſon & de la conſcience, qu'ils voudroient attirer dans leur parti à tout autre prix que l'accompliſſement de leurs devoirs & l'amertume du repentir. Ils employent pour cet effet mille ſtratagêmes, ils comptent toujours ſur quelque nouvelle expérience ; & la mort les ſurprend enfin pendant que leurs facultés ſont occupées à réſiſter à la raiſon, & à étouffer les ſentiments qu'ils ont du déſaveu de la Divinité.

N°. LXXVII.

Mardi, 11 Décembre 1750.

Os dignum æterno nitidum quod fulgeat Auro,
Si mallet laudare Deum, cui sordida Monstra
Prætulit, & liquidam temeravit Crimine vocem.

PRUDENCE.

„ Il mériteroit une statue d'or si sa verve eût
„ été animée par l'amour de Dieu & de la vertu ;
„ mais hélas ! il a loué des sujets indignes, &
„ souillé sa langue par mille obscénités".

ÇA été de tout temps la coutume de ceux qui esperent d'acquérir de la distinction & des richesses par leur savoir & leur esprit, de se plaindre de l'ingratitude des hommes envers ceux qui les instruisent, & du découragement que les Gens de Lettres éprouvent de la part de l'avarice, de l'ignorance, du mauvais goût & de la barbarie de leurs contemporains.

Rien n'affecte plus les hommes, que les maux qu'ils souffrent, ou dont ils sont témoins ; & comme ils n'ont jamais été généralement heureux, & que

plusieurs n'ont point été récompensés comme ils croyoient le mériter, quelques Ecrivains qui se trouvoient dans le cas, & qui se voyoient frustrés de leur attente, ont déclamé contre leur siecle & leur nation. Il n'y en a aucun qui n'ait vécu dans un siecle moins favorable aux sciences qu'aucun des précédents, & qui n'ait souhaité d'être né dans un temps plus heureux, où l'on ne méprisât plus le mérite littéraire, & où l'on dédommageât les gens d'étude de leurs travaux par des égards & des récompenses.

On doit regarder la plupart de ces clameurs, comme l'effet d'un orgueil qui n'est jamais satisfait, comme le jargon d'un homme qui se plaint de maux qu'il ne sent point, & comme les lieux communs d'une vanité qui cherche à se distinguer par le brillant des sentences & la subtilité des remarques. On ne peut cependant nier que ces plaintes ne soient fondées; & quoiqu'il soit évident qu'un siecle & une nation ne mérite pas plus qu'une autre le reproche d'avoir méprisé les sciences & l'érudition, il faut cependant convenir que le savoir doit avoir

rencontré de tout temps des obstacles, & essuyé du mépris & des persécutions.

Il faut cependant bien se garder de se joindre immédiatement au cri public, ni de taxer les hommes de se complaire dans l'ignorance, & de déprimer la supériorité des talents. Les Savants nous ont instruits eux-mêmes de leurs maux; & comme ils ne sont point exempts de cette partialité avec laquelle les hommes regardent leurs actions & leurs souffrances, on doit conclure de-là qu'ils ont exposé leur cause avec les couleurs les plus vives qu'ils ont pu employer. Le Logicien a mis en usage toutes les subtilités de son art pour défendre la sienne; le Rhétoricien a employé contre son adversaire tout ce que la haine & l'indignation ont pu lui suggérer.

C'est une regle constante & perpétuelle de la justice distributive, de ne point croire un homme dans sa propre cause. Puis donc que dans la controverse entre les Savants & leurs ennemis, nous ne connoissons que les raisons d'une partie, & de la partie la plus en état d'en imposer à notre raison & à nos passions, nous ne devons

nous décider que ſur des faits inconteſtables & des preuves abſolument évidentes.

Je ne ſais ſi en agiſſant de la ſorte, les Savants auront gain de cauſe, ou ſi on les plaindra plus qu'on n'a fait juſqu'ici. Examinons leur conduite ſans partialité ; ne permettons plus qu'ils dirigent notre attention à leur gré, ni qu'ils nous en impoſent par leur ſavoir & les graces de leur éloquence. On trouvera peut-être alors qu'ils ne méritent pas un meilleur traitement, qu'ils s'attirent ſouvent les malheurs dont ils ſe plaignent, & qu'ils ne manquent d'amis, que parce qu'ils manquent de vertu.

Il faut avouer de bonne foi qu'il y a peu de Savants qui vivent conformément aux préceptes qu'ils donnent. On ne doit donc pas être ſurpris que l'on mépriſe des gens qui négligent des devoirs dont ils connoiſſent l'obligation. Comme on n'eſt pas auſſi maître de ſa façon de penſer que de ſes actions, je ne ſais ſi le ſpéculatif n'encourt pas quelquefois des cenſures trop ſéveres ; & ſi ceux qui jugent de ſa conduite par ſes ouvrages, ne le croyent pas pire

que les autres, uniquement à cause qu'ils s'attendôient à le trouver meilleur qu'il n'eſt.

Celui qui rectifie le cœur par ſes écrits, qui réprime les deſirs & dompte les paſſions, ne laiſſe pas que d'être utile au genre humain, quoique ſa conduite ne réponde pas toujours aux préceptes qu'il donne. Ses inſtructions peuvent répandre leur influence dans des régions où l'on ſe met peu en peine de ſavoir ſi l'auteur eſt blanc ou noir, bon ou méchant, dans des temps où ſes fautes ſeront oubliées & confondues parmi des choſes dont on ſe met peu en peine; & il peut allumer dans pluſieurs milliers de perſonnes, une flamme qui ne brille que foiblement chez lui à travers la fumée de ſes paſſions & les vapeurs de ſa puſillanimité. On peut regarder le moraliſte vicieux comme un flambeau qui nous éclaire dans le labyrinthe tortueux de nos paſſions, dont la lumiere s'étend plus loin que ſa chaleur, qui éclaire tous ceux qui le voyent, & ne brûle que ceux qui en approchent trop près.

Cependant comme nous dévenons vertueux ou vicieux ſelon les gens que

nous fréquentons, celui dont les vices l'emportent sur ses vertus, dans tout l'espace où les premiers peuvent s'étendre, n'a pas lieu de se plaindre de n'éprouver ni affection ni vénération, lorsque ceux avec lesquels il vit sont plus corrompus par sa conduite qu'ils ne sont éclairés par ses idées. L'admiration commence là où la connoissance cesse; ses amis s'éloignent, mais ses ennemis suivent de près.

Plusieurs ont osé se plaindre de ce qu'on négligeoit le mérite, & ont taxé leur siecle de cruauté & de folie, quoiqu'ils n'ayent travaillé à augmenter ni la sagesse ni la vertu de leurs lecteurs. Ils ont été tout-à-la-fois débordés dans leur conduite, & licentieux dans leurs écrits; ils ont non-seulement abandonné le chemin de la vertu, mais ils ont encore engagé les autres à suivre leur exemple. Ils ont applani la route de la perdition, couvert de fleurs les épines du crime, & rendu la tentation plus séduisante & plus dangereuse.

Quelques Auteurs qui tiennent un rang distingué dans la république des Lettres, paroissent n'avoir eu d'autre but que de mettre le vice à la mode.

Ils ont associé la débauche & le libertinage avec des qualités propres à éblouir la raison & à captiver l'affection, & allié l'innocence & la bonté avec des foiblesses qui ne peuvent que les exposer au mépris & à la dérision.

Ces sortes d'Auteurs trouvant naturellement des amis parmi les libertins, les étourdis & les débauchés, passent leur vie dans les plaisirs, & se repaissent des promesses de quelques misérables à qui leurs préceptes ont appris à mépriser la vérité; mais leurs protecteurs se lassent enfin d'eux, se rétirent peu-à-peu, & ils sont surpris de se voir abandonnés. Ils restent également sans secours, soit que leurs compagnons persistent dans leurs vices, soit qu'ils rentrent dans le chemin de la vertu; car la débauche est intéressée & négligente, & ce n'est que de la vertu que l'homme vertueux doit attendre des égards.

Florus dit en parlant de Catilina qui mourut au milieu des ennemis qu'il avoit tués de sa main, *que sa mort l'auroit illustré, s'il eût péri en combattant pour sa patrie.* On peut dire de même de la plupart des gens d'esprit qui ont lan-

gui dans la pauvreté, & vécu dans une incertitude continuelle, careſſés ou rejettés, flattés ou mépriſés, ſelon qu'ils ont été plus ou moins utiles à leurs prétendus protecteurs, que leurs malheurs mériteroient plus de compaſſion, s'ils ſe les étoient attirés par leur probité & leur piété.

La méchanceté d'un Ecrivain libertin ou impie eſt infiniment plus atroce que celle d'un débauché déclaré & d'un raviſſeur, non-ſeulement à cauſe qu'elle étend ſes effets plus loin, de même que la peſte qui infecte l'air eſt plus deſtructive qu'un poiſon ſimple, mais à cauſe qu'elle eſt volontaire & réfléchie. Un honnête homme peut être quelquefois ſurpris par la violence d'un deſir avant d'avoir eu le temps de réfléchir; lorſque l'influence des appétits s'eſt fortifiée par l'habitude, il eſt difficile d'y réſiſter: mais comment juſtifier la ſcélérateſſe & l'impiété d'un Ecrivain qui cherche à corrompre les autres de propos délibéré? Quel châtiment peut être proportionné au crime d'un homme qui employe la ſolitude de ſon cabinet, à raffiner ſur la débauche; qui met ſon eſprit & ſa mémoire

à la torture, pour laiſſer le monde moins vertueux qu'il ne l'a trouvé; pour intercepter les eſpérances de la génération naiſſante, & tendre des pieges aux ames avec plus de dextérité ?

Ce ſeroit avilir ſa raiſon, que d'examiner les motifs qui les font agir, & les excuſes qu'ils peuvent alléguer. Si, faute de diſtinguer le bien du mal, ils n'ont pas prévu les maux qu'ils cauſoient, ils méritent d'être chaſſés de la ſociété, & bannis du rang des hommes. Si, ſéduits par la corruption de leurs patrons & de leurs lecteurs, ils ont ſacrifié leur conviction à la vanité ou à l'intérêt, on doit avoir infiniment plus d'horreur pour eux que pour un aſſaſſin à gages, parce qu'ils commettent un plus grand crime, ſans éprouver le même degré de tentation.

On demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Ceux à qui Dieu a donné plus de talents, plus d'eſprit & plus de diſcernement qu'aux autres, ſeront infiniment plus coupables à ſes yeux, que ceux qui ſont moins éclairés. On ne peut certainement regarder qu'avec horreur un homme dont la méchanceté a augmenté à propor-

tion qu'il avoit plus de moyens d'exceller dans la vertu, & qui ne s'est servi de la lumiere qu'il avoit reçue du Ciel, que pour embellir la folie, & donner de l'éclat au crime.

N°. LXXVIII.

Samedi, 15 Décembre 1750.

——— *Mors sola fatetur*
Quantula sint hominum corpuscula.

JUVENAL.

„ La mort seule est un sûr garant que nos
„ corps ne sont qu'un peu de poussiere ".

TOUT le monde sait que la sensation corporelle dépend si fort de la nouveauté, que l'habitude ôte à plusieurs choses la faculté qu'elles ont de nous causer du plaisir ou de la peine. Par exemple, on est moins gêné dans un habit neuf à mesure qu'on le porte; notre palais se fait peu-à-peu à des mêts qui nous avoient d'abord dégoûtés. L'habitude que nous nous faisons de porter un fardeau, nous le fait trou-

du ſ
opoſiti
onnu
, la m
appris
voir é
les autr
imput
ons.
enir cir-
ſe paſſe
ut on ſe
ence, ac-
r la cré-
fréquenté
s affaires
gilance &
n'un jeune
rit, entre
upules &
de toutes
répondre
peur qu'on
s qu'il n'en
udie à pé-
amarades,
eſſes qu'on
hypocriſie,
nnoiſſance

N°. LXXIX.

Mardi, 18 Décembre 1750.

Tom sæpe nostrum decipi Fabullum, quid
Miraris, Aule? Semper bonus homo tiro est.

MARTIAL.

„ Vous êtes surpris, Aulus, que Fabullus,
„ quoique homme d'esprit, soit si souvent
„ trompé. Sachez qu'il n'y a personne qui soit
„ moins exposé à être la dupe d'autrui qu'un
„ frippon avéré ".

LA défiance, toute nécessaire qu'elle est pour suivre surement une route bordée de tout côté de fraude & de malice, a toujours passé, lorsqu'elle est outrée, pour une marque de méchanceté & de corruption; & un Auteur Grec a établi pour maxime, *que celui qui ne croit pas un homme sur son serment, se reconnoît lui-même pour un parjure.*

Nous ne pouvons juger de ce que nous ignorons, qu'en le comparant avec ce que nous connoissons. Il s'ensuit donc que celui qui est méfiant, & qui

croit entrevoir de l'artifice & du stratagême dans toutes les propositions qu'on lui fait, doit avoir connu par l'expérience ou par observation, la méchanceté des hommes, & a appris à connoître la fraude, pour avoir été souvent trahi; ou qu'il juge des autres par sa propre disposition, & impute à autrui ses mêmes inclinations.

Il faut pour apprendre à devenir circonspect, en observant ce qui se passe dans la vie, les artifices dont on se sert pour surprendre la négligence, accabler la timidité, & leurrer la crédulité, ou avoir long-temps fréquenté les hommes, ou connoître les affaires à fond, ou beaucoup de vigilance & de pénétration. Lors donc qu'un jeune homme qui n'a point d'esprit, entre dans le monde plein de scrupules & de défiance, qu'il tire parti de toutes les restrictions, qu'il hésite de répondre à une question ordinaire, de peur qu'on ne sous-entende plus de choses qu'il n'en peut découvrir, qu'il s'étudie à pénétrer les desseins de ses camarades, qu'il regarde toutes les caresses qu'on lui fait comme des actes d'hypocrisie, & n'a ni affection ni reconnoissance

pour ses amis, à cause qu'il croit que personne n'a de tendresse réelle que pour soi-même; quelque présage qu'on puisse tirer de sa sagacité rélativement à sa fortune ou à son avancement futur, je ne puis m'empêcher de le regarder comme un misérable, incapable de générosité & de bienveillance, comme un coquin décidé, avant que l'occasion & la tentation l'obligent à le devenir.

C'est en vain que l'on donne des leçons & des conseils aux gens de cette classe, parce qu'ils regardent l'artifice & la fraude comme une marque d'intelligence. Ils sont égarés tout-à-la-fois par les deux plus grands séducteurs du genre humain, savoir la vanité & l'intérêt, & regardent ceux qui agissent avec franchise & avec confiance, non-seulement comme condamnés par leurs principes à l'obscurité & au besoin, mais encore comme des gens méprisables, à cause de leur peu d'intelligence, de leurs vues bornées, & de leur peu d'industrie.

Les hommes sont depuis long-temps bercés de ce grand mot de politique, dans les affaires publiques & dans les af-

faires privées : ils l'ont regardée comme l'effet de certaines qualités supérieures auxquelles les gens du commun ne peuvent atteindre. Cependant je n'ai encore trouvé aucun acte de politique qui exige un effort extraordinaire, & qu'on ne puisse effectuer par le mensonge & l'impudence, sans le secours d'aucune autre faculté. Parler contre sa pensée, promettre ce qu'on ne peut effectuer, flatter l'ambition par des espérances d'avancement, & la misere par des offres de secours, appaiser l'orgueil par une soumission apparente, & l'inimitié par des caresses & des présents, tout cela, dis-je, ne prouve rien de plus qu'une ame entiérement dévouée à ses intérêts, un visage qui ne rougit de rien, & un cœur sans sentiments.

Ces moyens sont si bas & si ignobles, que celui qui ne se sent aucun penchant à les employer, ne peut croire aisément que les autres les regardent avec moins d'horreur que lui. Il s'endort dans une fausse sécurité, & devient la proie de tous ceux qui se glorifient de leur subtilité, parce qu'ils savent profiter de son sommeil, se

un moment, aprè
nons à la bonne h
que nous contemplo
les collines que le so
quoi nous retournon
aux fleurs.

La gaieté est à la
que les parfums anim
des végétaux. Les p
les esprits foibles, le
niment. La gaieté cau
que peine. Ceux qui
sont obligés de faire
mêmes pour s'y prê
pénétrés d'envie &
bonne humeur ne
faculté supérieure à
& plait principaleme
n'a rien qui offense.

Tout le monde sa
plus sûre de plaire
de lui persuader que
sons dans sa compag
rager à agir avec n
avec confiance, & d'
supériorité qui peut
Nous voyons plusieur
sans autre art que ce
& caressées de tout

N°. LXXVIII

[illegible]
à craindre que les hom-
[illegible]
s grands, ni plus forts
[illegible]
familiariser avec elles,
rien ni de leur force,
[illegible]
pendant que dans l'Etat
[illegible]
plaisir. La première
peu-à-peu,
[illegible]

vantant d'un succès qu'ils n'auroient pas eu, s'ils n'avoient pas eu à faire à un homme plus honnête qu'eux, & qui n'a pu obvier à leurs stratagêmes, bien moins par un effet de sa folie, que par celui de son innocence.

La méfiance est un caractere si fâcheux & si inquiet, qu'on la regarde, avec raison, comme la compagne du crime. On prétend qu'on ne peut infliger un supplice plus cruel à un homme, que de l'empêcher de dormir. Il n'y a point d'état qui ressemble plus à celui-là, que celui d'un homme dont la vigilance & la circonspection sont toujours en action, qui se regarde comme environné d'ennemis cachés, qui n'ose confier à ses enfants & à ses amis le secret qui lui bourrelle le cœur & l'inquiétude qui paroît sur son visage. Eviter à ce prix les maux auxquels la franchise & l'amitié pouvoient l'exposer, c'est acheter sa sûreté trop cher, &, pour me servir de l'expression du Satyriste Romain, conserver sa vie par la perte de la seule chose qui en fait le prix.

Camérarius rapporte que les Princes de l'Empire vantant un jour dans

une diete leur félicité & les avantages de leurs domaines, un d'entr'eux, dont les Etats n'étoient remarquables ni par leur étendue, ni par leur fertilité, se leva pour parler, & que les autres l'écouterent partagés entre la compassion & le mépris, jusqu'au moment qu'il déclara en faveur de son territoire, qu'il pouvoit le traverser sans gardes, & dormir, lorsqu'il étoit fatigué, sur les genoux du premier homme qu'il rencontroit. Il auroit eu tort d'échanger un pareil avantage contre des palais, des pâturages & des ruisseaux.

La méfiance n'est pas moins ennemie de la vertu que du bonheur. Celui qui est déja corrompu, est naturellement soupçonneux; & celui qui devient soupçonneux, ne tarde pas à se corrompre. Nous apprenons bientôt les fraudes dont nous avons souffert. Ceux qui sont une fois persuadés qu'on a dessein de les tromper, se croyent en droit de tromper les autres. Ceux même dont la vertu est trop affermie pour se laisser entraîner à l'exemple & pour employer le mensonge, perdent une partie de l'affection & de l'estime qu'ils

avoient pour les hommes, & deviennent moins zélés pour le bonheur de ceux à qui ils supposent le dessein de diminuer le leur.

C'est la raison pour laquelle les vieillards, que leur long commerce avec les hommes a rendus soupçonneux, sont inflexibles & séveres, peu touchés des soumissions qu'on leur témoigne, insensibles aux plaintes & aux supplications. L'expérience fréquente qu'ils ont faite de quantité de miseres simulées & de vertus affectées, détruit avec le temps cette disposition à la tendresse & à la sympathie, qui est si forte dans les jeunes gens. Celui qui implore la compassion & l'assistance d'un vieillard, s'expose à languir long-temps, & à porter la peine des crimes qu'ont mérité avant lui des gens ingrats & indignes d'aucun bienfait.

Les Historiens ont certainement tort de rapporter, sans aucune censure, les ruses de guerre qu'on a employées pour détruire un ennemi vertueux. La tempête, le défaut des vivres obligent un vaisseau à relâcher dans un port. L'équipage demande la permission de réparer ses dommages, d'acheter des vi-

vres, & d'enterrer ses morts. Les habitants ont assez d'humanité pour acquiescer à sa priere. Ces étrangers entrent dans la ville avec des armes cachées sous leurs habits, tombent à l'improviste sur leurs bienfaiteurs, les massacrent sans aucune résistance, & se rendent maîtres de la place. Ils s'en retournent chez eux chargés de butin; & l'on rapporte leur succès, pour encourager les autres à imiter leur exemple.

Il est cependant certain que la guerre a ses loix, & qu'on doit la faire avec quelqu'égard pour l'intérêt universel des hommes. On doit regarder comme les ennemis du genre humain, ceux qui, pour exercer leurs hostilités, violent les loix inaltérables de la justice, & qui se procurent quelqu'avantage par des moyens qui, s'ils étoient une fois adoptés, détruiroient toute bienveillance, priveroient les hommes des secours qu'ils ont droit d'exiger les uns des autres, & rempliroient le monde de soupçon & de malveillance. On est obligé de rendre ce qu'on a acquis de la sorte; & ceux qui ont fait des conquêtes à la faveur de pareilles trahi-

ſons, méritent d'être exclus de la protection de leur pays natal.

Celui qui commet une fraude, eſt coupable non-ſeulement de l'injure qu'il fait à celui qu'il trompe, mais encore de la diminution de cette confiance qui aſſure tout enſemble & le repos & l'exiſtence même de la ſociété. Celui qui ſouffre de l'impoſture, perd ſouvent plus du côté de ſa vertu, que de celui de ſa fortune; mais comme on ne doit point encourager le vol par ſa négligence, il eſt auſſi de notre devoir de ne point éteindre la bienveillance par trop de méfiance. Il vaut mieux ſouffrir du mal que d'en faire à autrui, & être quelquefois trompé, que de ne ſe fier à perſonne.



N°. LXXX.

Samedi, 22 Décembre 1750.

Vides ut alta ftet Nive candidum
Soracte, nec jam fubftineant Onus
Silvæ laborantes. ——

HORACE.

„ Vous voyez que le mont Soracte eft cou-
„ vert de neige & que les forêts n'en peuvent
„ qu'à peine fupporter le poids ".

COMME la Providence a créé l'ame humaine un être actif, toujours avide de la nouveauté, & de quelque nouvelle jouiffance, elle a pareillement adapté le monde à cette difpofition. Il eft formé pour entretenir fes efpérances par des viciffitudes continuelles, & pour prévenir fa fatiété par un changement perpétuel.

De quelque côté que nous nous tournions, nous trouvons quelque chofe qui excite notre curiofité, & engage notre attention. Nous épions peu dans le crépufcule du matin le lever du

ſoleil, nous voyons le jour diverſifié par des nuages, & nous offrir de nouvelles ſcenes à meſure qu'il augmente. Quelques heures après, nous voyons les ombres s'allonger, le jour décliner, & faire enfin place à une multitude de globes, qui different les uns des autres par leur grandeur & leur éclat. La terre change d'apparence à meſure que nous la parcourons; les bois nous offrent leur ombre, & les champs leurs moiſſons; les montagnes nous offrent une perſpective charmante; les vallées nous invitent par leur fraîcheur & par la variété des fleurs dont elles ſont remplies.

Les Poëtes ont mis au nombre des félicités de l'âge d'or, l'exemption du changement des ſaiſons, & un printemps continuel; mais je doute que, dans cet état de bonheur imaginaire, ils ayent ſuffiſamment pourvu à ce deſir inſatiable de nouveaux plaiſirs, qui paroît caractériſer la nature de l'homme. Le ſentiment que nous avons du plaiſir, eſt en grande partie comparatif, & réſulte tout-à-la-fois de la ſenſation que nous éprouvons, & de celle dont nous conſervons le ſouve-

nir. Par exemple, le repos qui succede à la fatigue, nous plaît pendant quelque temps; nous sentons avec plaisir le corps reprendre sa chaleur naturelle après un froid rigoureux, mais notre plaisir cesse dès que le froid est passé. Nous sommes obligés de perdre notre bien-être pour le goûter, & de nous procurer un nouveau bonheur par des peines volontaires. Il y a tout lieu de croire, quoique l'imagination se repaisse de la description de régions où il ne regne d'autres vents que les zéphyrs, où l'on ne voit que des prairies émaillées de fleurs, des arbres couverts d'une verdure perpétuelle, que nous nous lasserions bientôt de cette uniformité, que nous tomberions dans l'ennui, faute de nouveaux objets, que nous prierions le Ciel de varier les saisons, & que nous nous croirions amplement dédommagés des inconvénients de l'été & de l'hyver, par les nouvelles perceptions du calme & de la douceur des variations intermédiaires.

Chaque saison a un pouvoir particulier de frapper l'esprit. La nudité & la rudesse de la terre pendant l'hy-

ver, nous remplit d'étonnement, nous rend pensifs & rêveurs; la grandeur de la scene augmente, à mesure que sa variété diminue; & l'esprit est plein tout-à-la-fois des idées mixtes du présent & du passé, des beautés qui ont disparu de devant ses yeux, & du dégât & de la désolation dont il est témoin.

Milton observe que celui qui néglige de visiter la campagne dans le printemps, & se prive des plaisirs qui sont alors dans leur premiere fraîcheur, est *coupable de mauvaise humeur contre la nature.* En supposant que les différentes saisons exigent de nous différents devoirs, on peut également taxer de désobéissance envers la nature, celui qui regarde avec indifférence les glaces qui couvrent les montagnes & la nudité des forêts. Le printemps est la saison de la gaiété, & l'hyver celle de la terreur. Dans le printemps, le cœur s'épanouit à la vue du bonheur & de l'abondance qui regnent; dans l'hyver, il compâtit à la calamité universelle, & répand des larmes de tendresse, en se représentant le besoin & les cris de tant de malheureuses créatures qui souffrent.

Peu de gens ſont enclins à ſe livrer volontairement au chagrin, & je n'exige pas d'eux qu'ils s'y livrent au-delà du degré néceſſaire pour maintenir dans ſa vigueur cette ſympathie & cette tendreſſe habituelle, qui, dans un monde auſſi malheureux que celui-ci, ſont néceſſaires pour nous porter à remplir nos devoirs les plus importants. On regarde généralement l'hyver comme la ſaiſon des plaiſirs & des divertiſſements domeſtiques. Les amateurs des plaiſirs nous invitent rarement à ſortir, que nous ne rentrions chez nous avec encore plus de ſatisfaction; & après que nous avons oui les hurlements de la tempête, & ſenti la rigueur du froid, ils ſe félicitent les uns les autres de ſe trouver dans une chambre bien cloſe, auprès d'un bon feu, & à une bonne table.

L'hyver nous porte naturellement à la joie & à la converſation. On ne bannit jamais plus les diſtinctions, que lorſqu'on eſt menacé en commun de quelque calamité. Tout le monde ſe ligue contre un ennemi que l'on craint. La rigueur de l'hyver attire généralement auprès du feu ceux à qui l'op-

ployer d'une maniere incompatible avec la sagesse & la vertu, & sans se rendre capable de faire un meilleur emploi de l'avenir.

Il n'est presque pas possible de passer une heure dans une conversation honnête, sans se féliciter, lorsqu'on en sort, d'en avoir tiré quelque avantage; mais un homme peut remuer les cartes & les dez du matin au soir, sans qu'il puisse retracer aucune idée dans son esprit, ni se rappeller sa journée autrement que par un coup heureux ou malheureux qu'il a fait, & un souvenir confus de passions agitées & d'altercations bruyantes.

Comme l'expérience a infiniment plus de poids que les préceptes, je prie ceux de mes lecteurs qui cherchent à passer paisiblement leur hyver, d'examiner quels sont ceux de leurs amusements passés qui leur ont procuré le plus de satisfaction, & de revenir à ceux qui peuvent donner le plaisir le plus durable.



N°. LXXXI.

N°. LXXXI.

Mardi, 25 Décembre 1750.

Discite justitiam moniti. ——
VIRGILE.

„ Apprenez à n'être point injustes ".

On peut mettre au nombre des questions qu'on a agitées sans les décider, la préséance ou la supériorité d'une vertu sur une autre, qui a long-temps fourni un sujet de dispute à ceux à qui leur loisir a fait chercher de l'occupation dans le monde intellectuel, & qui se sont peut-être quelquefois écartés de la pratique de leur devoir favori, par leur zele à hâter ses progrès & leur attention à le célébrer.

On peut regarder l'insolubilité de cette dispute, comme une preuve de la tendresse de la providence pour les hommes. Elle paroit en ce qu'elle leur a facilité l'acquisition des choses, à proportion qu'elles leur sont plus nécessaires. On s'apperçoit sans difficulté que

l'on doit pratiquer tous les devoirs moraux, à cauſe que leur ignorance & leur incertitude plongeroit immédiatement le monde dans la confuſion & la détreſſe ; mais on peut continuer de diſcuter, ſans aucun inconvénient, quel eſt le devoir le plus eſſentiel pour pouvoir le remplir dans le beſoin. Le bonheur des hommes ne dépend point de l'opinion, mais de la pratique ; & les diſputes purement ſpéculatives ſont peu importantes en elles-mêmes, quoiqu'elles ayent quelquefois échauffé un diſputant, ou procuré une faction.

On ne peut lire les hiſtoires évangéliques du divin Auteur de notre religion, ſans obſerver combien peu il favoriſoit la vanité des recherches ſpéculatives ; qu'il s'eſt moins attaché à contenter la curioſité, qu'à ſoulager la détreſſe, & qu'il a mieux aimé que ſes Diſciples ſe diſtinguaſſent par leur bonté que par leur érudition. Ses préceptes tendent immédiatement à l'obſervation des principes moraux, & à la direction de la conduite journaliere, ſans oſtentation ſans art, ils ſont tout-à-la-fois ſimples & inconteſtables, tels que l'homme le plus ſimple peut les con-

cevoir, & tels qu'on ne peut s'empêcher d'en comprendre le ſens, à moins qu'on n'ait pas la volonté de le découvrir.

La regle de la juſtice que nous devons obſerver envers autrui, eſt très-claire & très-intelligible. *Agiſſez avec autrui, comme vous voulez qu'on agiſſe avec vous.* On peut par cette loi ajuſter toutes les prétentions qui intéreſſent la conſcience. Chaque homme en trouve l'explication dans ſon propre cœur, & peut toujours l'obſerver ſans autres qualifications que l'honnêteté d'intention & la pureté de volonté.

Il a cependant plû à quelques Sophiſtes, de répandre ſur cette loi un brouillard qui leur a offuſqué la vue. Pour embrouiller ce principe univerſel, ils ont examiné ſi un homme qui connoît l'injuſtice de ſon deſir, eſt obligé de le ſatisfaire dans autrui : mais il n'eſt pas beſoin de délibérer long-temps pour conclure que nous ne devons approuver que les deſirs qui s'accordent avec l'équité ; que nous ne devons avoir aucun égard pour ceux que nous condamnons en nous-mêmes, & auxquels nous ſavons qu'il eſt de notre

l'exprime de la sorte : *Que tout homme reconnoisse dans autrui le droit qu'il révendiqueroit, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances.*

Les *devoirs de charité* dont nous sommes tenus, non point simplement parce que la justice les exige, mais à cause qu'ils sont dictés par la bienveillance, admettent par leur nature une plus grande complication de circonstances, & une plus grande liberté de choix. La justice est d'une nécessité universelle & indispensable ; & ce qui est nécessaire, doit toujours être limité, uniforme & distinct : mais l'inclination à faire du bien, quoiqu'elle nous soit généralement recommandée par la religion, & qu'elle soit également nécessaire pour nous concilier la faveur divine, est, pour la plus grande partie, quant à ses simples actes, volontaire & dépendante de notre choix. Nous pouvons certainement, sans faire du tort à notre prochain, accorder, dans la distribution de nos bienfaits, quelque chose à nos affections, & varier la mesure de notre libéralité selon nos opinions, nos vues, nos espérances & nos craintes. Cette regle n'est cependant

point déterminée & abſolue quant aux offices de bienveillance & aux actes de libéralité, parce que la libéralité & la bienveillance changeroient de nature, ſi elles étoient déterminées ; car comment pourroit-on dire que nous ſommes compatiſſants & charitables, parce que nous donnons ce qu'il nous eſt défendu de refuſer ?

Nous ne ſaurions cependant régler notre bienveillance que par ce précepte ; car nous ne pouvons ſentir les beſoins & les ſouffrances d'autrui, qu'en nous mettant dans le même cas qu'eux, ni proportionner notre ſecours par d'autre regle que celle qui nous enjoint de faire à autrui ce que nous voulons qu'on nous faſſe. Il arrive néanmoins aſſez généralement que celui qui donne & celui qui reçoit, n'ont pas la même opinion de la généroſité ; la même partialité pour nos intérêts porte l'un à exiger plus qu'il ne doit, & l'autre à ménager ſes largeſſes. L'infirmité de la nature humaine ne permet point qu'on laiſſe languir un homme dans le beſoin, pour juger de la tendreſſe de ſes amis, & s'ils ont fait pour lui ce qu'ils devoient, juſqu'à ce qu'il ſoit

délivré de ses peines. Nous sommes obligés de lui accorder, non point ce que nous desirerions, mais ce que nous exigerions nous-mêmes, parce que, quoique nous puissions aisément connoître nos prétentions, il nous est impossible de fixer l'étendue de nos espérances.

Dans toutes les questions que l'on fait touchant la pratique des vertus volontaires & occasionnelles, le parti le plus sûr que puissent prendre ceux qui ne sont point retenus par des craintes superflues, est de se déterminer contre leur propre inclination, & de faire plus qu'ils ne se croyent être obligés de faire à la rigueur. Tout homme doit tenir pour certain, que s'il changeoit d'état avec celui qui a besoin de lui, il exigeroit beaucoup plus qu'il n'a actuellement intention d'accorder; & que lorsque la raison n'a point de regle fixe, & que nos passions cherchent à nous séduire, le mieux qu'un homme sage puisse faire, est de prendre le parti le plus sûr.



N°. LXXXII.

Samedi, 29 Décembre 1750.

Omnia Castor emit, sic fiet ut omnia vendat.

MARTIAL.

» Celui qui achete sans discernement, est
» bientôt obligé de revendre ».

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Je crois pouvoir me dispenser d'un long préambule pour mériter votre attention, lorsque vous saurez que je suis *le Virtuoso* le plus zélé & le plus laborieux que ce siecle ait produit, & que je me suis attiré mille inconvénients par l'ardeur, la curiosité & la persévérance avec laquelle j'ai cherché à amasser toutes les productions de la nature & de l'art.

On s'apperçut du moment que j'entrai dans le monde, qu'il y avoit quel-

que chose d'extraordinaire dans ma disposition ; on fut étonné de la supériorité de mon génie. Je fus toujours ennemi des bagatelles ; je brisois à l'instant toutes les poupées que ma mere me donnoit, pour pouvoir découvrir leur structure & les causes de leurs mouvements. Je n'aimois que mon hochet de corail ; & je ne fus pas plutôt en état de parler, que je fis, comme Peiresc, mille questions à ma gouvernante, qu'elle ne put résoudre. A mesure que j'avançai en âge, je devins plus sérieux & plus pensif ; & au-lieu de m'amuser à des bagatelles comme les autres enfants, je m'occupai à ramasser quantité de raretés naturelles, & ne rentrai jamais chez moi sans apporter quelques pierres d'une forme particuliere, ou quelques insectes d'une espece extraordinaire. Je n'entrai jamais dans une vieille maison, sans arracher les carreaux peints que je trouvois, & je regrettai mille fois de n'être pas né dans ce siecle heureux, où le gouvernement ordonna de démolir les couvents & les monasteres, & de briser leurs fenêtres.

Etant né avec du goût pour les con-

noiſſances ſolides, je paſſai ma jeuneſſe ſans éprouver ce trouble que nous cauſent nos paſſions & nos deſirs; & n'ayant aucun goût pour la compagnie des jeunes garçons & des jeunes filles qui ne s'entretiennent que de jeux, de modes ou d'amour, je pouſſai mes recherches avec une diligence incroyable, & j'amaſſai plus de pierres, de mouſſes & de coquillages qu'on n'en trouve dans les collections les plus célebres, dans un âge où la plupart des jeunes gens ſont encore en tutelle, & ne cherchent à ſe faire diſtinguer que par leur parure & leur air évaporé.

J'héritai à l'âge de vingt-deux ans, de mon pere, d'une petite terre, & d'une groſſe ſomme d'argent qu'il avoit placée dans les fonds publics. Je vous avouerai que je ne le regrettai pas beaucoup, parce que c'étoit un homme ſans génie, qui s'étoit plus attaché à s'enrichir qu'à s'inſtruire. Il régretta une fois dix ſchelings que j'avois donnés pour l'aiguillon d'un frêlon, quoique l'été fût très-humide, & que ces inſectes fuſſent extrêmement rares. Il me recommanda ſouvent d'é-

tudier la médecine, disant qu'elle me procureroit tout-à-la-fois le moyen de contenter le goût que j'avois pour l'Histoire naturelle, & celui d'augmenter ma fortune en faisant du bien aux hommes. Je l'écoutai, Monsieur, avec pitié ; & voyant qu'il m'étoit impossible d'inspirer de l'élévation à un esprit né pour ramper, je le laissai se leurrer lui-même de l'espérance que je suivrois un jour son conseil : car vous savez qu'il y a des gens avec lesquels il est inutile de disputer, lorsqu'ils se sont une fois mis une idée dans la tête.

Me trouvant le maître de suivre mon inclination, je donnai plus d'étendue à ma curiosité, & ne me bornai plus à ces curiosités qui n'exigent que du jugement & de l'industrie, parce que je m'apperçus qu'on pouvoit les avoir pour rien. Je tournai toutes mes pensées du côté *des Exotiques* & *des Antiques* ; & comme je passois pour protéger les gens d'esprit, quantité de gens se rendoient à mon lever, les uns pour voir mon cabinet, les autres pour l'enrichir, en me vendant ce qu'ils avoient apporté des pays étrangers.

J'avois toujours méprisé ces esprits bornés qui se contentent de cultiver une seule science. Je les embrassai toutes, fâché qu'elles n'eussent pas plus d'étendue; mais comme nos facultés ne sont pas toujours proportionnées à notre volonté, je fus obligé d'aller pas à pas, & de me contenter de ce que le hasard ou la générosité de mes amis me procuroit. Je me proposai cependant un but, & n'imitai point l'imprudence de ceux qui commencent mille collections, & qui n'en achevent aucune. Comme j'aimois la géographie, je commençai par recueillir toutes les cartes qu'on avoit dressées dans les siecles d'ignorance & de barbarie, sans le secours de la planimétrie & des observations. Je suis venu à bout d'en former à grands fraix un gros volume, dans lequel il n'y a peut-être pas un seul pays placé dans sa vraie situation, mais qui peut être utile à ceux qui veulent connoitre les erreurs des anciens Géographes.

Mais ma passion dominante est le patriotisme. Mon principal soin a été de me procurer les productions de mon pays; & comme le Roi Alfred recevoit

le tribut des Gallois en têtes de loups, j'ai permis à mes vassaux de me payer leurs cens en papillons. Ayant épuisé la tribu papilionnacée, je me tournai vers les autres animaux, & j'ai amassé par ce moyen aisé la plupart des vermisseaux & des insectes, que la terre, l'eau & l'air fournissent.

J'ai trois especes de vers de terre que les Naturalistes ne connoissent point, un nouvel éphémere, & quatre guêpes, qu'on a prises dans leurs quartiers d'hyver. J'ai trouvé sur mon terrein la plus grosse touffe de gazon qu'on ait jamais vue, & j'ai une fois accepté, pour une demi-année du revenu que me rapportoit un champ de froment, un épi qui contenoit plus de grains que n'en contient ordinairement une tige entiere.

Un de mes tenanciers a négligé ses intérêts au point de ne me procurer, pendant un été entier, que deux taons de la plus petite espece. J'étois à la veille de le faire exécuter pour les arrérages, lorsqu'il trouva, par bonheur, une taupe blanche qu'il m'apporta, de maniere que je le tins quitte, & le récompensai encore généreusement.

Ces acquisitions m'ont si peu coûté, que je rougirois d'être mis à si bon marché au rang des *Virtuosi.* Rien de ce qui est digne d'un homme sage, n'a échappé à ma connoissance. J'ai mis à contribution l'ancien & le nouveau monde: & j'ai été également attentif aux siecles passés & au nôtre. Je puis montrer, pour l'éclaircissement de l'histoire ancienne, un marbre, dont l'inscription n'est pas lisible, mais qui, à en juger par quelques lettres qui restent, paroît être Toscane, & avoir été gravée avant la fondation de Rome. J'ai deux morceaux de porphire qu'on a trouvés parmi les ruines d'Ephese, & trois lettres qu'un savant voyageur a détachées des monuments de Persépolis; une pierre du pavé de l'Aréopage d'Athenes, une plaque sans figures ni caracteres, que l'on a trouvée à Corinthe, & que je crois par conséquent être de ce métal que l'on prisoit anciennement plus que l'or. J'ai du sable du Granique; quelques pieces du mortier qui cimentoit l'aqueduc de Tarquin; un fer de cheval qui se cassa sur la voie de Flaminius, & une motte avec cinq marguerites de la plaine de Pharsale.

Je serois fâché d'exciter l'envie de quelque curieux moins heureux que moi, par un étalage trop pompeux de mon trésor scientifique; mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'il y a peu de régions du globe qui ne soit honorée dans mon cabinet par quelque mémorial. On dit que les Rois de Perse, pour montrer l'étendue de leur Empire, faisoient servir à leurs tables des vins du Gange & du Danube: je puis montrer une phiole, dont l'eau a été autrefois un glaçon du Caucase; une autre, de la neige fondue sur le sommet du mont Atlas; une troisieme, qui contient le suc d'un ananas du jardin d'Hispahan; & une quatrieme, de l'eau de l'Océan Pacifique. Je crois écrire à un homme qui s'intéresse à l'honneur que mes travaux ont procuré à ma patrie, & je vous dirai par conséquent que la Grande-Bretagne peut se vanter de posséder un colimaçon pris sur la grande muraille de la Chine; d'une sorte d'oiseau murmurant, qu'une Princesse Américaine portoit pendu à son oreille; de la dent d'un éléphant qui servoit de monture à la Reine de Siam; de la peau d'un singe qui appartenoit au

grand-Mogol ; d'un ruban que portoit une ſuivante de l'Impératrice de Turquie, & du cimeterre d'un ſoldat d'Abas le Grand.

Dans le choix des antiquités de chaque pays que j'ai recueillies, j'ai eu plus d'égard à leur utilité & à leur valeur intrinſeque, qu'à l'opinion d'autrui. J'ai, par exemple, une boucle de cheveu de Cromwell, enfermée dans une boîte faite d'un morceau du chêne royal ; de la ſciure du cercueil du Roi Richard, & une commiſſion ſignée par Henri VII. J'ai la même vénération pour la fraiſe d'Eliſabeth, & la pantoufle de Marie d'Ecoſſe ; & je perdrois ſans le moindre regret une pipe de Ralleigh, & un étrier du Roi Jacques. J'attache le même prix à un gant de Louis, à un dez à coudre de la Reine Marie, au bonnet fourré du Czar, & à la botte de Charles de Suede.

Vous devez aiſément comprendre que je n'ai point fait ces acquiſitions ſans diminuer ma fortune. Comme on ſavoit que je ne regardois point à la dépenſe, on me faiſoit toujours payer les choſes le double de ce qu'elles valoient. Ma curioſité trafiquant avec

l'avarice, les richesses de l'Inde n'auroient pas suffi pour la satisfaire. J'employai peu-à-peu les fonds que j'avois, à enrichir mon cabinet. Je me proposois d'en demeurer là, & de vivre paisiblement dans ma terre ; mais la vente de la collection Harleienne ébranla ma résolution. J'engageai ma terre, & j'achetai trente médailles que je ne connoissois point. J'ai tant acheté, que je ne puis plus rien acheter, & que mes créanciers ont enfin saisi mon cabinet. Me voilà donc condamné à disperser ce qu'on ne pourroit rassembler dans l'espace d'un siecle. Je me soumets à ce que je ne puis empêcher, & j'anoncerai dans peu une vente. J'ai trouvé moyen de sauver un caillou que Tavernier a amassé sur le bord du Gange. Je vous l'envoye, & n'exige de vous d'autre récompense, sinon de recommander mon catalogue au public.

QUISQUILIUS.



N°. LXXXIII.

Mardi, 1er. Janvier 1751.

Nisi utile est quod facias stulta est gloria.
PHÆDRUS.

» Le savoir n'est estimable, qu'autant qu'il
» conduit à quelque chose d'utile ».

LA lettre que j'ai publiée dans ma derniere feuille, me conduit naturellement à des réflexions sur cette ardeur pour les curiosités que l'on méprise & que l'on tourne souvent en ridicule, & qui peut-être n'est blâmable que parce qu'elle est dénuée des circonstances qui donnent du lustre aux vertus morales, & qui sont absolument nécessaires pour donner de la grace & de la beauté aux actions indifférentes.

Le savoir donne tant de supériorité à ceux qui le possedent, qu'il auroit probablement échappé à la censure, s'ils avoient été d'accord entre eux: mais comme l'envie & la rivalité ont divisé la république des Lettres en fac-

tions, ils ont négligé leur intérêt commun. Chacun a imploré un secours étranger, & s'est efforcé de soutenir sa cause par les moyens qu'il a cru devoir lui réussir. Leurs disputes & leurs hostilités ont été au point, qu'ils ont démoli les ouvrages extérieurs que la vénération avoit construits pour les mettre en sûreté, & qu'ils se sont eux-mêmes livrés à des barbares qui ont également ravagé la région de la science.

On a pu observer que rien n'est si commun que les reproches entre ceux qui s'adonnent à des études & qui exercent des professions différentes. Le collecteur de coquillages & de pétrification, rit de la folie de celui qui colle des feuilles & des fleurs sur du papier, qui se plaît à des couleurs qui se fannent insensiblement, & qui amasse, avec beaucoup de soin, ce qu'il ne sauroit conserver. L'amateur d'insectes s'étonne qu'un homme puisse employer le peu de temps qu'il a à vivre à une matiere inanimée, tandis qu'il manque encore plusieurs classes à leur histoire. Chacun vante non-seulement le genre d'étude auquel il s'est adonné,

mais méprise encore tous les autres ; & ayant l'imagination occupée de son objet favori, il est surpris que les autres hommes n'ayent pas la même passion que lui.

Il y a, il est vrai, plusieurs sujets d'étude qui paroissent n'avoir qu'une liaison éloignée avec les connoissances utiles, & importer très-peu au bonheur & à la vertu. On ne peut s'empêcher de se livrer à quelques saillies d'esprit, & à quelques expressions de pitié, lorsqu'on voit un homme mettre son esprit à la torture pour décider des questions qu'on peut ignorer sans aucun inconvénient visible. Il est cependant dangereux de décourager un travail utile & une curiosité innocente ; car celui qui s'occupe de recherches dont les conséquences tendent au bénéfice de la vie, est sans comparaison plus louable que ceux qui employent leur temps à nuire au bonheur des hommes, & à remplir le monde d'injustice, de dangers, de confusion & de remords. Un homme, quelque peu qu'il fasse, ne peut que se glorifier de son mérite, lorsqu'il voit cette multitude de gens qui vivent dans l'oi-

eſt capable. Il peut quelquefois ſe faire qu'on ait employé les plus grands efforts d'eſprit à de pures bagatelles; mais on peut appliquer les mêmes principes & les mêmes expédients à des uſages plus utiles, & employer les mouvements qui ont fait agir des machines qui n'ont ſervi qu'à exciter l'admiration du vulgaire ignorant, à deſſécher les marais, à travailler les métaux, à aider l'architecture, & à ſauver la vie au marin.

Je fais très-peu de cas des uſtenſiles des armes & des habillements des nations étrangeres, lorſqu'on ne les eſtime qu'à cauſe qu'ils ſont étrangers, & qu'ils ne contribuent point à perfectionner les choſes dont nous faiſons uſage. Cependant ils ne ſont pas tous également inutiles, & on ne peut déterminer avec certitude quels ſont ceux que l'on doit garder ou rejetter; parce qu'ils peuvent quelquefois ſervir à éclairer l'hiſtoire, à connoître les productions naturelles d'un pays, le génie & les coutumes de ſes habitants.

Il y a des raretés d'un rang inférieur qui ne doivent leur mérite qu'au haſard,

sard, & qui ne servent ni à instruire ni à satisfaire le desir d'un homme raisonnable. On peut mettre de ce nombre plusieurs morceaux antiques, tels que les urnes & les morceaux de mosaïque, & les choses que l'on n'estime que parce qu'elles ont appartenu à quelque grand personnage, telles que l'armure du Roi Henri, ou parce qu'on s'en est servi dans quelqu'occasion remarquable, comme la lanterne de Guy Faux. La perte ou la conservation de ces sortes de choses me paroissent indifférentes, & je ne vois pas qu'on doive en ambitionner la possession. Il peut cependant se faire que la nature nous inspire cette curiosité; & lorsque je vois Cicéron visiter à Athenes les murailles & les maisons que les anciens Philosophes avoient fréquentées ou habitées, & s'informer du respect que les peuples civilisés & barbares témoignoient pour les lieux où ils étoient enterrés, je n'ose me déclarer contre la voix générale du genre humain, & je suis tenté de croire que ce respect que nous avons pour la plus petite relique d'un homme illustre, a pour but de nous exciter au travail, & de nous

encourager à nous promettre la même réputation, si nous pratiquons les mêmes vertus.

On ne peut donc pas dire que le *Virtuosa* soit un homme tout-à-fait inutile ; mais peut-être a-t-il quelquefois tort de s'occuper de choses au-dessous de son génie, & de perdre dans des spéculations inutiles un temps qui, s'il l'eût employé à des études plus nobles, auroit pû répandre une nouvelle lumiere sur le monde intellectuel. Ce n'est jamais sans chagrin que je vois un homme raisonnable & inventif s'enrôler dans cette classe secondaire de Savants : car lorsqu'il a une fois découvert un moyen de satisfaire le desir qu'il a de se faire un nom plutôt à force d'argent que de travail, & qu'il a goûté tout ensemble les douceurs d'une vie tranquille & oiseuse, & de la réputation que procure le savoir, il ne s'assujettit pas aisément au travail de penser, & à abandonner ses colifichets pour des arguments & des principes ; pour des arguments qui exigent de la circonspection & de la vigilance, & des principes qu'on ne peut acquérir que par une profonde méditation. Il

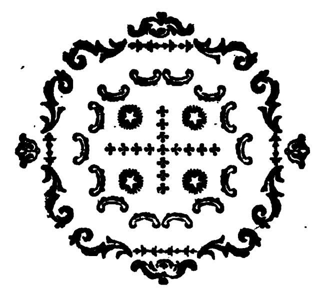
s'enferme pour toujours avec ses coquillages & ses médailles, en cela semblable aux compagnons d'Ulysse, qui ayant goûté le fruit du Lotos, ne voulurent plus s'exposer aux dangers de la mer, quoiqu'on leur promît qu'ils reverroient leur patrie.

> Ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἄνδρασι Λωτοφάγοισι,
> Λωτὸν ἐρεπτόμενοι μένεμεν, νοστοῦ τε λαθέσθαι.

Ces sortes de collections sont utiles aux Savants, comme les monceaux de pierres & les piles de charpente le sont à un Architecte. Il ne faut pour fouiller une carriere & creuser un champ, d'autres qualités que le travail & la persévérance; & quoique le génie puisse souvent rester dans l'inaction sans ce foible secours, on ne doit cependant pas en faire grand cas, parce que tout homme est en état de le procurer.

Un esprit borné se contente d'être au rang des Savants du second ordre: cet honneur lui suffit; mais les différents talents exigent des tâches diffé-

rentes. Il eût été indigne de Palladio de tailler une pierre ; & il n'auroit pas convenu à la sagacité de Newton, de s'amuser à des fleurs & des coquillages.



N°. LXXXIV.

Samedi, 8 Janvier 1751.

Cunarum fueras motor, Charideme, *mearum*.
Et pueri custos, assiduusque comes.
Jam mihi nigrescunt tonsa sudaria barba, ——
Sed tibi non crevi : te noster villicus horret :
Te dispensator, te domnus ipsa pavet.
Corripis, observas, quereris, suspiria ducis.
Et vix a ferulis abstinet ira manum.

Martial.

» Vous m'avez bercé, Charideme, dans mon » enfance; vous avez été mon gardien & mon » compagnon dans ma jeunesse. J'ai grandi, » comme ma barbe en fait foi. Mon fermier » vous craint, mon économe & toute ma mai» son vous redoutent. Vous reprenez, vous ob» servez tout; vous vous plaignez, & poussez » de profonds soupirs; & peu s'en faut, lors» que la colere vous transporte, que vous ne » me donniez des férules ".

AU RODEUR.

Monsieur,

Vous me paroissez dans tous vos papiers, ennnemi de la tyrannie, & regarder les hommes sans partialité. Je

vais donc vous expoſer mon cas, & j'eſpere, à la faveur de votre déciſion, être délivrée de la contrainte injuſte que je ſouffre, & être en état de me juſtifier des accuſations que le dépit & la mauvaiſe humeur m'ont intentées.

Je perdis ma mere à l'âge de cinq ans; & mon pere, qui n'avoit point les qualités requiſes pour veiller à l'éducation d'une fille, me confia aux ſoins de ſa ſœur, laquelle m'inſtruiſit avec l'autorité, & j'oſe même dire avec toute l'affection d'une parente. Elle n'avoit ni de grands ſentiments, ni des vues fort étendues; mais ſes principes étoient bons, & ſes intentions pures; & quoique quelques femmes puiſſent avoir plus de vertus qu'elle, il y en a peu qui ayent moins de défauts.

J'appris ſous cette bonne Dame les regles ordinaires de la décence, & les maximes conſtantes de la prudence domeſtique, & j'aurois pu m'élever par degrés au rang d'une femme de condition provinciale, ſans qu'il me fût venu dans l'idée de primer ſur mes voiſines, ſi Flavie ne fût venue l'été dernier viſiter ſes parentes qui demeurent

dans un village voisin. J'allai la voir, & je fus d'abord surprise de l'indifférence qu'elle témoigna pour la curiosité d'une compagnie qu'elle n'avoit jamais vue, de la froideur avec laquelle elle reçut les compliments qu'on lui fit, & de la briéveté avec laquelle elle y répondit. J'apperçus en elle un je ne sais quoi qui me manquoit, & je souhaitai de lui ressembler; je veux dire, d'être aussi polie, aussi officieuse, aussi attentive & aussi peu assurée qu'elle. Je retournai chez moi; & pendant quatre jours consécutifs, je ne m'occupai & ne m'entretins que de Flavie, quoique ma tante me dît que c'étoit une fille avantageuse, qui se croyoit plus sage qu'elle ne l'étoit.

Elle me rendit peu de temps après ma visite, & je ne pus m'empêcher de l'aimer & de l'admirer encore plus que je n'avois fait. Je la vis de nouveau, & trouvai de nouveaux charmes dans son air, dans sa conversation & dans sa compagnie. Vous qui connoissez peut-être le monde, vous pouvez avoir observé que le cérémonial cesse bientôt entre des jeunes personnes. J'ignore comment les autres sont affectés dans

de pareilles occasions : mais Flavie captiva ma confiance & mon amitié par ses manieres aisées & affables ; de maniere que je devins, au bout de quelques semaines, sa favorite, & qu'elle passa avec moi tout le temps qu'elle pouvoit dérober aux visites de cérémonie.

Comme elle venoit souvent me voir, elle passoit nécessairement quelques heures avec ma tante, à qui elle témoignoit beaucoup de respect, par des révérences profondes, des soumissions & des complaisances : mais à mesure que je me familiarisai davantage avec ses manieres, je m'apperçus qu'elle faisoit les mêmes politesses à tout le monde ; qu'elle déféroit aux circonstances & aux apparences ; qu'elle méprisoit dans le fond du cœur, ceux pour qui elle témoignoit le plus d'humilité ; qu'une partie de ceux qu'elle fréquentoit, perdoient leur crédit auprès d'elle dès qu'elle ne les voyoit plus, & qu'elle oublioit quelquefois les noms de ceux que ses politesses habituelles avoient accoutumés à se regarder comme des personnes importantes.

Je ne tardai pas à m'appercevoir

que Flavie ne faisoit pas grand cas des opinions de ma tante, lorsqu'il s'agissoit de prendre un parti ; qu'elle la regardoit comme une femme qui avoit des sentiments bornés, & qui ne connoissoit ni les livres ni le monde. J'avois jusqu'alors regardé ma tante comme digne du plus grand respect, à cause de sa sagesse & de son expérience, & je fus surprise qu'une jeune personne osât la taxer d'erreur & d'ignorance : mais ma surprise ne me causa aucune inquiétude ; & comme j'étois accoutumée à donner toujours raison à Flavie, j'appris bientôt d'elle à ne consulter que ma raison, & à me persuader que les vieilles gens pouvoient se tromper comme les autres.

Flavie avoit beaucoup lu, & faisoit si souvent tomber la conversation sur des sujets de littérature, que tous les Gentilshommes du pays l'évitoient, parce qu'elle les mettoit tous en défaut. Il n'y en eut qu'un qui avoua se plaire dans sa compagnie, parce qu'elle lui donnoit occasion de se rappeller les études de sa jeunesse, & qui, à force d'entendre citer l'Histoire ancienne, se mit à relire Homere, qui étoit ense-

veli depuis long-temps dans la pouſſiere de ſon cabinet. J'appris avec Flavie le nom de ce fameux Poëte, & mille autres que j'ignorois : mais comparant ſes connoiſſances avec les miennes, je commençai à me plaindre de l'éducation que j'avois reçue, & à ſouhaiter d'avoir été moins de temps dans la compagnie de ceux qui n'avoient autre choſe à m'apprendre que la ſcience du ménage. Je lus quelques livres que Flavie m'avoit indiqués, & écoutai ce qu'elle me dit de leurs beautés & de leurs défauts. J'appris de nouveaux mots, & fus ravie de me procurer un amuſement varié.

Ma tante s'étant apperçue qu'un écran que j'avois entrepris d'orner d'une broderie à la Turque, n'avançoit point, & que je n'avois fais depuis deux mois que trois fleurs à un tablier, prit l'allarme ; & emportée par le zele d'une colere reſpectable, vomit mille invectives contre ma nouvelle connoiſſance, qui m'avoit inſpiré de fauſſes notions, & tourné la tête avec ſes livres : mais elle avoit perdu ſon autorité ; car je commençai à découvrir quantité d'erreurs dans ſes opinions, & de

fautes dans son langage, & ne me crus plus obligée de déférer aux avis d'une personne qui ne connoissoit que son aiguille & sa laiterie, & qui croyoit qu'une femme devoit se borner à tenir sa maison propre, & à fixer l'heure à laquelle ses servantes devoient se coucher & se lever.

Elle s'est imaginée que Flavie me gâtoit l'esprit, qu'elle perdroit son crédit dès que je ne la verrois plus, & que je rentrerois sous son obéissance. Elle a donc commencé à me donner des conseils indirects, qu'elle entremêle d'histoires de plusieurs personnes que leur esprit & leur orgueil ont égarées; mais s'étant apperçue que, quoique Flavie soit partie, je continue de persister dans mon nouveau systême, elle a enfin perdu patience. Elle m'arrache les livres des mains, elle déchire ce que j'écris, elle brûle devant mes yeux les lettres de Flavie lorsqu'elle peut les attraper, & me menace de m'enfermer, & d'instruire mon pere de ma perversité. Si les femmes, dit-elle, connoissoient leurs devoirs & leurs intérêts, elles se met-

troient au fait du ménage, & épargneroient bien des sols; au-lieu que, pendant qu'elles s'amusent à lire & à écrire, les servantes font bonne chere, & le linge dépérit. Elle me conduit dans ses appartements, & me dit que les tapisseries & les chaises à petit point que je vois, n'ont point été faites avec une plume & un livre.

J'avoue que je ne puis quelquefois m'empêcher de rire & de gémir; mais elle a si peu de délicatesse, qu'elle seroit aussi peu sensible à ma bonne qu'à ma mauvaise humeur, si elle ne croyoit que les intérêts de ma famille peuvent se ressentir du changement de mes moeurs. Elle avoit jetté, depuis quelques années, les yeux sur un nommé M. Surly, qui a une passion décidée pour les coqs de combat, & elle me le proposa comme un parti avantageux. Elle fut ravie de son assiduité auprès de moi; mais malheureusement pour lui, j'avois appris avec Flavie à converser sur des matieres qu'il n'entendoit point. C'est-là, dit-elle, la conséquence des études auxquelles les femmes s'adonnent. Les filles deviennent

trop ſages pour acquieſcer aux conſeils qu'on leur donne, & trop opiniâtres pour vouloir ſe laiſſer gouverner. Elle a réſolu de plier mon caractere, & de me rappetiſſer l'eſprit.

Ces menaces, Monſieur, me mettent quelquefois de très-mauvaiſe humeur, parce que j'ai ſeize ans paſſés, & que je crois pouvoir me paſſer d'une gouvernante qui n'a pas plus de bon ſens & de connoiſſances que moi. J'ai réſolu, étant auſſi grande & auſſi ſage que les autres femmes, de ne plus me laiſſer mener comme une petite fille. Flavie m'a dit pluſieurs fois que les filles de mon âge vont aux aſſemblées ſans leurs meres & leurs tantes; & j'ai réſolu de ne plus recevoir des avis de qui que ce ſoit, ni de rendre compte à perſonne de ma conduite. Je vous prie de vouloir me marquer le temps auquel les jeunes Demoiſelles ſont en état de ſe conduire elles-mêmes. Je ſuis perſuadée que c'eſt à l'âge de ſeize ans; & au cas que vous prolongiez le terme, je ne déférerai point à votre opinion.

Ma tante me parle ſouvent des avan-

tages de l'expérience, & des égards que l'on doit aux vieilles gens. Elle & ses amies ne m'entretiennent que de l'obéissance qu'elles avoient pour leurs parents, de l'attention avec laquelle elles écoutoient leurs préceptes, de la crainte que leur inspiroit leur colere, & des soumissions qu'elles employoient pour l'appaiser. Cette vanterie me paroît trop générale pour que la chose soit vraie, & je suis persuadée que les vieilles & les jeunes gens n'ont jamais été d'accord ensemble. J'ai cependant promis à ma tante de corriger ce qu'elle trouveroit à reprendre dans mes moeurs; mais elle m'a répondu qu'elle ne connoît d'autres raisons que les siennes, & qu'elle est fâchée de vivre dans un siecle où les filles exigent des preuves de ce qu'on leur dit.

Je vous prie encore une fois, Monsieur, de me dire si je ne suis pas aussi sage que ma tante; & si, lorsqu'elle me traite comme une enfant, je ne suis pas en droit de rabattre son orgueil, & de répondre à ses mauvais propos. Je n'en viendrai à ces extrêmités qu'a-

près que j'aurai reçu votre avis, & je l'attendrai avec impatience.

Je suis, &c.

MYRTILLE.

N. B. Souvenez-vous que j'ai seize ans passés.

N°. LXXXV.

Mardi, 8 Janvier 1751.

Otia si tollas periêre Cupidinis arcus
Contemptæque jacent, & sine luce faces.

OVIDE.

» L'amour n'a de l'empire que sur les esprits » oisifs ; & quiconque sait s'occuper, méprise » également ses traits & son flambeau ".

PLUSIEURS Médecins célebres ont traité des maladies auxquelles les différentes professions sont sujettes, & ont donné des Traités excellents sur celles qui attaquent les soldats, les marins, & ceux qui travaillent aux mines. Il y auroit peu de professions qui, à en croire les Anatomistes & les Mé-

decins, ne fussent nuisibles à la santé, & qu'on ne dût éviter comme telles, si l'expérience ne nous apprenoit que toute occupation, quelque formidable qu'elle paroisse, est plus heureuse & moins dangereuse que l'oisiveté.

La nécessité d'agir est non-seulement démontrable par la structure du corps humain, mais encore évidente par l'observation de la conduite générale des hommes, parmi lesquels ceux que leur rang ou leurs richesses exemptent de la nécessité de travailler, ont inventé des jeux & des divertissements, qui, quoique moins utiles que les arts méchaniques, fatiguent également ceux qui s'y adonnent, & ne different des occupations du laboureur & du fabricant, qu'en ce que ce sont des actes volontaires & de choix. Un chasseur se leve dès le point du jour, traverse des rivieres, franchit des précipices pour attraper le gibier, & s'en retourne chez lui aussi fatigué que le soldat, après avoir quelquefois couru les mêmes dangers que lui pour sa vie & pour sa santé. Cependant aucun motif n'excite son ardeur. Il n'est point soumis aux ordres d'un Général, &

ne craint aucun châtiment en cas de désobéissance. Il n'a ni profit ni honneur à attendre des périls qu'il court, & des conquêtes qu'il fait ; il n'attend ni couronne civique ni murale, & il est obligé de se contenter des éloges de ses vassaux & de ses camarades.

Mais telle est la constitution de l'homme, que l'on peut regarder le travail comme sa propre récompense. Il n'auroit pas besoin qu'on l'y incitât, s'il connoissoit le bonheur qu'il lui procure, & de combien de maux le garantit l'agitation violente & fréquente du corps.

Le repos est tout ce qu'on peut attendre d'une vie sédentaire & oisive : c'est un état moyen entre la douleur & le plaisir. La circulation des esprits animaux, la vigueur du corps, la hardiesse, le mépris de la fatigue, sont réservés pour celui qui fortifie ses nerfs, qui endurcit ses fibres, qui entretient la flexibilité de ses membres par l'exercice, & qui, en s'exposant souvent à l'air, se garantit des accidents ordinaires du chaud & du froid.

Plusieurs se contenteroient du repos,

s'ils pouvoient se promettre d'en jouir toujours; mais rien n'est stable dans ce monde. Le repos, dans le cas où il n'est accompagné d'aucun plaisir, dégénere bientôt en douleur; & quoique les spéculatifs se flattent de pouvoir observer une exacte proportion entre le travail & la nourriture, & d'entretenir le corps en santé, en réparant les pertes qu'il fait, personne n'ignore que les facultés n'étant point excitées par le mouvement, languissent; qu'à mesure que leur vigueur diminue, il se forme des obstructions, d'où procedent les maladies qui nous minent par des douleurs périodiques, & qui, sans abréger quelquefois la vie, la rendent inutile, nous obligent à garder le lit, & nous font desirer la mort cent fois par jour.

L'exercice ne peut nous garantir de la dissolution à laquelle nous sommes assujettis; mais pendant que l'ame & le corps continuent d'être unis, il rend leur association agréable, & donne lieu d'espérer que leur séparation n'aura rien de douloureux ni de pénible. Les anciens avoient pour principe, que les maladies aiguës viennent du Ciel, &

les chroniques de nous-mêmes. Il est vrai que le dard de la mort vient du Ciel ; mais nous l'empoisonnons par notre mauvaise conduite. La destinée de l'homme est de mourir ; mais ce n'est que sa folie qui le fait périr à la suite d'une maladie de langueur.

Il est nécessaire pour arriver à cette perfection dont notre état actuel est susceptible, que l'esprit & le corps soient toujours en action ; d'empêcher que les facultés de l'un & de l'autre ne se relâchent & ne s'engourdissent, faute de les employer ; qu'on n'achete point la santé par une soumission volontaire à l'ignorance, & qu'on ne cultive point ses connoissances aux dépens d'une santé qui procure du plaisir à celui qui en jouit, & le met en état d'être utile à autrui. Ce n'est que trop souvent l'orgueil des gens d'étude ; de mépriser les amusements & les récréations qui fortifient les autres hommes & leur rendent l'esprit gai & content. Je conviens à la vérité que la méditation & la solitude sont incompatibles avec la dextérité qu'exigent les exercices du corps, & qui seule les rend agréables ; & que personne, à

moins qu'il n'y soit obligé, n'aime à faire une chose dont il s'acquitte de mauvaise grace, de peur de se rendre ridicule.

Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis;
Indoctusque Pilæ, Discive, Trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollent impune Coronæ.

» Qui n'a point de talent pour les exercices
» du champ de Mars, ne s'avise pas de s'y en-
» gager. Qui ne sait pas jouer au disque, à
» la paulme, ni au cerceau de fer, ne s'en
» mêle point; autrement tout le monde sif-
» fleroit ".

C'est ainsi que l'Homme de Lettres est souvent condamné, presque de son consentement, à la langueur & à la douleur; & que pendant qu'il éprouve dans le cours de ses études la lassitude du travail, il s'assujettit par le genre de vie qu'il mène aux maladies inséparables de l'oisiveté.

C'est peut-être d'après l'observation de cette omission nuisible dans ceux qui s'occcupent d'objets intellectuels, que M. Locke, dans son *Traité de l'Education des Enfants*, a insisté sur la nécessité du travail pour les hommes de tout rang & de toute condition, afin que lorsque l'esprit est fatigué de

la tâche dont il s'occupe, il puisse se délasser par une légere attention à quelque opération méchanique; & que pendant que les fonctions vitales sont réveillées par des mouvements vigoureux, l'esprit ne tombe point dans la dissipation qui succede à une contention pénible, à moins qu'on ne lui présente quelque chose qui fixe son attention sans le fatiguer.

Il y a si peu d'apparence que l'on se conforme au précepte de Locke, qu'on peut se dispenser d'examiner si la pratique des arts méchaniques ne peut pas donner lieu à l'émulation, & dégénérer en ambition, & si, au cas que nos Théologiens & nos Médecins apprissent à manier la lime & le ciseau, ils ne s'occuperoient pas plus de leurs outils que de leurs livres, de même que Néron négligea le soin de son Empire, pour conduire son chariot & jouer de la lyre. Il est certainement dangereux de trop se complaire à de petites choses; mais y en a-t-il une dont on ne puisse pas faire un mauvais usage? Rappellons-nous qu'on pourroit plus mal employer les heures qu'un travail manuel nous dé-

robe. Comparons le gain avec la perte; & lorſque nous réfléchiſſons combien de fois un homme d'eſprit eſt détourné de ſes études, conſidérons pareillement que les mêmes occupations peuvent le détourner quelquefois de la débauche, & le garantir de la malice, de l'ambition, de l'envie & de l'impudicité.

J'ai toujours admiré la ſageſſe de ceux qui ont donné des plans d'éducation pour nos femmes. Ils ont été d'avis qu'on leur apprît quelque travail manuel, pour pouvoir remplir le vuide que leurs occupations domeſtiques leur laiſſent. Ce travail leur eſt d'autant plus néceſſaire, que la foibleſſe de leur ſexe, & la vie qu'elles menent, les exemptent de pluſieurs occupations, qui, diverſifiant la vie des hommes, les empêchent d'être conſumés par la rouille de leurs propres penſées. Je ſuis perſuadé qu'un pareil réglement contribueroit également au bonheur & à la vertu du genre humain. On ne ſauroit s'imaginer la confuſion & le mal que peuvent occaſionner dans le monde tant d'yeux perçants & d'eſprits fins, dont toute l'occupa-

tion se borne à fomenter des intrigues, à brouiller les hommes, & à leur nuire.

Quant à moi, je ne me trouve jamais dans une compagnie de jeunes Demoiselles qui s'occupent, que je ne la regarde comme une école de vertu. Je ne me connois ni à la coûture, ni à la broderie; mais j'examine leurs ouvrages avec autant de plaisir que leurs gouvernantes, parce que je regarde leur occupation comme un préservatif contre les plus dangereux séducteurs de l'ame, parce qu'elle les garantit de l'oisiveté, des passions, des idées, des chimeres, des craintes, des chagrins & des desirs qui en sont inséparables. Ovide & Cervantes leur apprendront que l'amour n'a de pouvoir que sur celles qu'il trouve oisives; & de-là vient qu'Hector, dans l'Iliade, voyant Andromaque en proie à ses frayeurs, la renvoye pour la tranquilliser à sa quenouille & à son fuseau.

Il est certain qu'une personne n'a de desirs extravagants & de folles idées, que lorsqu'elle est oisive. On peut appliquer le principe des Péripatéticiens, que *la nature abhorre le vuide*, à l'in-

robe.
& lo
de fo
de ſ
ment
vent
déba
de l'
pudi
J'a
ceux
catic
d'av
vail
vuid
ques
d'au
bleſ
men
cup
hon
més
ſées.
gle
bo
ma
fuſ
ner
&



N°. LXXXVI.

Samedi, 12 Janvier 1751.

Legitimumque sonum Digitis callemus & Aure.
HORACE.

„ Nous savons nous connoître au nombre &
„ à la juste mesure d'un vers ".

UN Ancien a observé que le fardeau du gouvernement augmente pour un Prince, à proportion des vertus de son prédécesseur. Il est, en effet, toujours dangereux d'être placé dans un état de comparaison avec un homme de mérite ; & le danger est encore plus grand, lorsque le mérite de celui avec lequel on nous compare, est consacré par la mort, lorsque l'envie & l'intérêt cessent d'agir contre lui, & que les passions qui nous engageoient à le dépriser & à le contrecarrer, prennent sa défense, & tournent leur véhémence vers une émulation honnête.

Celui qui succede à un Ecrivain fameux, a les mêmes difficultés à sur-

monter. Il eſt obſcurci par le mérite de ſon prédéceſſeur, & il ne peut s'élever à ſa hauteur naturelle, parce que les rayons qui pourroient l'animer & le fortifier, ne peuvent parvenir juſqu'à lui. Il exige une attention qui eſt déja engagée ailleurs, & qui ne veut pas être privée de la ſatisfaction dont elle jouit; ou peut-être même une attention déja fatiguée, & qui ne veut pas revenir au même objet. Un ancien Poëte ſe félicite d'avoir pris ſur le Parnaſſe une route qui n'étoit point frayée, & d'avoir cueilli ſes lauriers dans un jardin où aucun Ecrivain n'étoit entré avant lui. L'imitateur ſuit un chemin battu; & quelque diligence qu'il faſſe, il ne peut tout au plus cueillir que quelques fleurs ou quelques branches, que ſon prédéceſſeur a dédaigné de cueillir, ou ne s'eſt pas donné la peine de chercher. Un Courtiſan ayant invité Alexandre à aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du roſſignol: J'ai entendu le roſſignol même, reprit-il. Tout homme qui n'a d'autre mérite que celui de l'imitation, doit s'attendre à la même réponſe.

Cependant, quelque décourageantes que ſoient ces réflexions, je vais offrir à mes Lecteurs quelques obſervations ſur le *Paradis perdu*, eſpérant que, quand même elles ne feroient pas dignes de celui qui a donné ſi long-temps des loix à la République des Lettres, elles ne laiſſeront pas d'avoir leur utilité. Il n'y a point de ſiecle où l'on ne trouve quelques erreurs à rectifier, & certains préjugés à combattre. Le faux goût eſt toujours enclin à ſéduire ceux qui entrent, pour la premiere fois, dans les régions du Savoir; & un voyageur qui ne connoît point le chemin, & que la nuit ſurprend, eſt bien-aiſe de voir paroître ſur l'horiſon quelque aſtre qui diſſipe l'obſcurité dans laquelle il ſe trouve, quoique ſa lumiere ſoit foible & empruntée.

Addiſſon, qui a examiné ce poëme ſelon les regles générales de la critique, n'a parlé qu'en paſſant de la verſification. Ce n'eſt pas qu'il ait jugé l'art du nombre indigne de ſon attention; car il n'ignoroit point celle avec laquelle les anciens critiques conſidéroient la diſpoſition des ſyllabes. Il avoit même promis quelques obſerva-

tions métriques sur le fameux Poëte Romain ; mais étant le premier qui eût entrepris de découvrir les beautés & les défauts de Milton, & ayant plusieurs objets devant les yeux, il négligea ceux qui ne fournissoient aucune idée, & qui demandoient plus de travail que de génie.

La versification ou l'art de cadencer les mots, est absolument nécessaire à un Poëte. On peut employer en prose tous les autres moyens d'éclairer l'esprit & de flatter l'imagination ; mais le Poëte a cet avantage particulier, qu'il peut, indépendamment de toutes les qualités que les autres compositions exigent pour être parfaites, joindre l'harmonie à la raison, & agir tout-à-la-fois sur les sens & sur les passions. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens qui ne soient flattés de la mélodie poétique, & qui n'avouent qu'ils sont plus ou moins touchés des mêmes pensées, selon qu'elles sont exprimées par différents sons, & plus affectés des mêmes mots selon l'arrangement qu'on leur donne. L'harmonie ne fait pas, à la vérité, la même impression sur tous les hommes ; mais

il n'y a personne qui ne la sente, & qui ne goûte une suite de sons bien ménagés.

Comme j'ai dessein, en parlant de la versification de Milton, de me faire entendre de tout le monde, j'éviterai avec soin le dialecte des Grammairiens, quoiqu'il soit toujours difficile & quelquefois même presque impossible d'enseigner les préceptes d'un art sans se servir des termes qui expriment les idées particulieres qui lui sont propres, & qu'on n'a point inventés à cause que la langue dont on usoit étoit insuffisante pour cet effet. Si je suis quelquefois obscur, on ne doit l'imputer qu'à cette interdiction volontaire, & au desir que j'ai de ne point me servir de termes inusités.

On peut considérer la mesure héroïque de la langue Angloise comme simple ou mixte. Elle est simple, lorsque l'accent se trouve sur la seconde syllabe dans le vers entier.

Courage uncertain dangers may abate;
But who can bear the approach of certain fate?

DRYDEN.

*

Here love his golden shafts employs; here lights
His constant lamp, and waves his purple wings,

Reigns here, and revels; not in the bought smile
Of harlots, loveless, joyless, unendear'd.

MILTON.

On peut observer que l'accent tombe sur chaque seconde syllabe, dans le second vers de Dryden, & dans le second & le quatrieme de Milton.

La répétition de ce son ou sa percussion dans des temps égaux, est l'harmonie la plus complete dont un vers soit susceptible; & l'on doit par conséquent l'observer dans les distiques, & généralement dans la derniere ligne d'un paragraphe, pour que l'oreille puisse se reposer sans aucun sentiment d'imperfection.

Mais il est non-seulement très-difficile, mais encore très-ennuyant de ne point transposer les sons dans une longue composition, parce qu'on se lasse bientôt de la répétition de la même cadence. La nécessité a donc fait inventer la mesure mixte, dans laquelle on permet de varier quelque peu l'accent. Quoique cela rende l'harmonie du vers dure, considérée en elle-même, on est cependant dédommagé de ce défaut, en ce qu'il nous exempte de la tyrannie du même son, & nous fait

mieux ſentir l'harmonie de la meſure ſimple.

Les Poëtes nous fourniſſent mille exemples de ces nombres mixtes ; & il eſt rare que Milton ait deux vers ſimples de ſuite, ainſi qu'on s'en appercevra ſi on lit quelqu'un de ſes paragraphes avec attention, ſimplement rélativement à l'harmonie.

Thus at their shady lodge arriv'd, both ſtood,
Both turn'd, and under open sky ador'd
The God that made both sky, air, earth, and
heav'n,
Which they beheld; the moon's reſplendent globe,
And ſtarry pole : thou alſo mad'ſt the night,
Maker omnipotent! and thou the day,
Which we in our appointed work employ'd
Have finish'd, happy in our mutual help,
And mutual love, the crown of all our bliſs
Ordain'd by thee; and this delicious place,
For us too large; where they abundance wants
Partakers, and uncrop'd falls to the ground,
But thou haſt promis'd from us two a race
To fill the earth, who shall with us extol
Thy goodneſs infinite, both when we wake,
And when we ſeek, as now, thy gift of ſleep.

On obſervera d'abord que tous les vers de ce paſſage ne ſont pas également harmonieux ; & l'on trouvera, en l'examinant de plus près, qu'il n'y a que le cinquieme & le neuvieme vers qui ſoient réguliers, & que les

autres font plus ou moins licencieux, quant à l'accent. Dans quelques-uns l'accent est également sur deux syllabes ensemble, & extrêmement fort.

> *Thus at their shady lodge arriv'd* both stood,
> Both turn'd, *and under open sky ador'd*
> *The God that made both sky*, air, earth, *and heav'n.*

Dans d'autres, l'accent se trouve également sur deux syllabes, mais très-foible.

> ——————— *a race*
> *To fill the earth, who shall with us extol*
> *Thy goodness* infinite, *both when we wake*,
> And when *we seek, as now, thy gift of sleep.*

Dans les deux premieres syllabes, l'accent peut s'écarter de la rigueur de l'exactitude, sans que l'harmonie en souffre, ainsi qu'on peut l'observer dans les vers que je viens de citer, & plus particuliérement dans ce passage :

> ——————— *Thou also mad'st the night*,
> Maker *omnipotent! and thou the day.*

Mais à l'exception des deux premieres syllabes, que l'on peut regarder comme arbitraires, un Poëte, qui n'a ni l'invention ni le savoir de Milton,

& qui a par conséquent plus besoin de flatter ses Lecteurs par l'harmonie des cadences, ne doit s'écarter qu'une fois de la regle dans chaque vers.

Il y a dans ce passage deux vers qui ne sont point du tout harmonieux.

> ——— *This delicious place,*
> *For us too large; where thy abundance wants*
> *Partakers, and uncrop'd falls to the ground.*

Dans ce passage-ci, la troisieme paire de syllabes dans le premier, & la quatrieme paire dans le second, ont leurs accents rétrogradés ou renversés, la premiere syllabe étant forte ou aiguë, & la seconde foible. Le détriment que la mesure souffre par cette inversion, est quelquefois moins sensible, lorsque les vers se confondent; mais elle est frappante dans cet endroit, où le vers vicieux termine la période. Il est encore plus remarquable dans la poésie, lorsqu'on fait attention à chaque vers. C'est de quoi l'on s'appercevra en lisant un couplet, dans lequel Dryden, qui ne s'attachoit point assez à l'harmonie, a commis la même faute.

> ——— *His harmless life*
> *Does with substantial blessedness abound,*
> *And the soft wings of peace cover him round.*

Le Poëte a grossiérement violé dans ce passage les loix de la mesure, en mêlant des sons directement opposés l'un à l'autre, ainsi que Milton s'exprime dans son sonnet, en employant *des syllabes longues & breves*; de maniere qu'une partie de la mesure ne s'accorde point avec l'autre. Les anciens, dont la langue étoit plus variée que la nôtre, avoient deux sortes de vers, l'iambique, lequel étoit alternativement composé d'une syllabe breve & de deux longues, d'où notre vers héroïque est dérivé; & le trochaïque, lequel consistoit dans une alternative de longues & de breves. Ces vers étoient regardés comme opposés, parce qu'ils présentent deux images contraires, la légéreté & la lenteur; & c'est s'éloigner de la pratique établie, que de les confondre comme on l'a fait dans les vers ci-dessus. Mais là où les sens sont juges, l'autorité est inutile; l'oreille suffit pour appercevoir la dissonnance, & je n'aurois point cherché des auxiliaires dans cette occasion contre tout autre nom que celui de Milton.

N°. LXXXVII.

Mardi, 15 Janvier 1751.

Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator;
Nemo adeo ferus est, ut non mitescere possit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.

HORACE.

„ On peut avec le temps se défaire de l'envie, „ de la colere, de la paresse, de la débauche, „ des folles amours. Il n'y a personne, si em- „ porté qu'il soit, qui ne devienne traitable & „ docile, pour peu qu'il entende raison ".

On observe généralement qu'il n'y a rien que l'on prodigue avec plus de libéralité, & dont on fasse moins de cas, que d'un bon conseil. On a avancé plusieurs opinions pour rendre raison de cette plainte, & proposé divers moyens pour la faire cesser. Cette recherche est en effet très-importante; & rien ne manqueroit au bonheur de la vie, si chacun vouloit se rendre à la raison, lorsqu'on la lui montre.

On impute ordinairement cette négligence perverse des préceptes les plus

salutaires & cette résistance opiniâtre aux exhortations les plus pathétiques, à celui que l'on conseille, & on la cite souvent comme un signe de dépravation incurable, puisque le meilleur conseil ne produit aucune réformation de mœurs.

D'autres qui croyent avoir plus de sagacité & de pénétration, prétendent que l'inefficacité du conseil est ordinairement la faute de celui qui le donne, & ont proposé des regles pour s'acquitter avec succès de ce devoir important. On nous indique les signes auxquels on peut connoître le moment dans lequel le cœur est disposé à écouter la voix de la vérité & de la raison, l'adresse avec laquelle on doit donner un conseil, & le véhicule avec lequel on doit déguiser le *cathartique de l'ame.*

Mais malgré cet expédient spécieux, nous voyons que le monde reste toujours dans le même état. On continue de donner des avis, & de les écouter avec chagrin; & l'on ne voit pas que le remede ait perdu quelque chose de son amertume, ni que les différentes méthodes qu'on employe pour le

préparer, lui donnent plus de vertu.

Si l'on considere la maniere dont ceux qui se chargent de diriger la conduite des autres s'acquittent de cette tâche, on ne sera point surpris que leurs travaux, tout zélés & affectueux qu'ils sont, ne produisent souvent aucun effet. Car en quoi consiste l'avis que l'on donne ordinairement? Dans un petit nombre de maximes générales, sur lesquelles on insiste avec force, & que l'on inculque avec importunité; mais qui ne produisent aucun effet, parce qu'elles ne sont point applicables au cas présent.

Il est rare que l'on connoisse un homme aussi intimement qu'il le faut, pour pouvoir lui donner des instructions dont il puisse profiter. Nous ignorons quelquefois nous-mêmes les motifs qui nous font agir; & lorsque nous les connoissons, notre premier soin est de les cacher à autrui, principalement à ceux que leur autorité ou leur esprit met en droit de veiller sur notre conduite. Il y a donc tout lieu de croire que celui qui se charge de guérir nos maladies intellectuelles, en ignore la cause, & que ses ordonnances ne pro-

mais parce que l'obligation leur eſt à charge.

Le nombre de ceux que l'amour-propre a ainſi corrompus, n'eſt peut-être pas grand : mais il y a peu de gens aſſez exempts de vanité pour ne pas faire ſentir à ceux auxquels ils donnent des inſtructions, les obligations qu'ils leur ont ; & peu auſſi qui ne les reçoivent avec peine, de quelque douceur & de quelque circonſpection qu'on les accompagne, & qui ne veuillent ſe tirer de tutelle, en niant les propoſitions qu'on leur fait.

Le Roi Alphonſe d'Arragon diſoit que les *conſeillers morts étoient les plus ſûrs.* La mort met fin à la flatterie & à l'artifice ; & les inſtructions que les Livres nous donnent, ſont exemptes d'intérêt, de craintes & d'ambition. C'eſt ce qui fait que les conſeillers morts ſont les plus inſtructifs, parce qu'on les écoute avec patience & avec reſpect. Nous n'héſitons pas à reconnoître pour plus ſages que nous, ceux des talents deſquels nous pouvons profiter, ſans craindre ni la rivalité ni l'oppoſition, & qui nous communiquent la lumiere de leur expérience,

ſans bleſſer nos yeux par l'éclat de leur ſupériorité.

En conſultant les livres des Auteurs, ſoit morts ſoit vivants, on évite ce penchant pour la pétulance & la contradiction qu'on a dans les entretiens ordinaires. Un Auteur ne peut donner ſon avis que lorſqu'on le lui demande, & on ne peut le ſoupçonner de vouloir inſulter ſes lecteurs par une vaine parade de ſon érudition & de ſon eſprit : cependant nous ſommes tellement habitués à nous comparer avec les autres, tant qu'ils ſont à la portée de nos paſſions, qu'il eſt rare qu'on liſe un Ouvrage avec une impartialité complete, quoique la diſtance dans laquelle l'Ecrivain eſt placé, relativement à nous rende ſa vie & ſa mort également indifférentes.

On voit que l'on peut lire des volumes entiers avec toute l'attention poſſible, ſans qu'ils produiſent aucun effet, & entaſſer dans ſa mémoire des maximes de prudence & des principes de vertu, ſans tenir pour cela une meilleure conduite. Peu de gens liſent dans l'intention de devenir plus ſages & plus honnêtes gens, pour ſe corriger de leurs

vicés, & pour régler leurs mœurs conformément aux principes que la justice leur dicte. Ils lisent ou pour tuer le temps, ou pour se procurer ce respect que l'érudition inspire, ou pour acquérir des connoissances, qui, semblables à un trésor enfoui, ne sont utiles ni à eux ni aux autres.

» Le Prédicateur, dit un Auteur
» François, peut parler une heure en-
» tiere, & insister sur un précepte de
» religion, sans que ce qu'il dit fasse
» la moindre impression sur lui, parce
» qu'il n'a d'autre dessein que celui
» d'employer son heure ". Un homme d'étude peut de même passer sa vie à comparer les Théologiens & les Moralistes, sans pratiquer ni les devoirs de la morale, ni ceux de la religion; il peut apprendre à raisonner, & non point à vivre; il peut ne s'attacher qu'à l'élégance du style, à la solidité des arguments, à l'exactitude de la méthode, se mettre en état de critiquer avec jugement & de disputer d'une maniere subtile, & oublier le principal objet de l'ouvrage, sans être touché de ce qu'il lit, ni sans réformer ses mœurs.

Mais quoique l'orgueil, l'opiniâtreté,

& la folie s'oppofent fouvent aux effets de la vertu & de la vérité, il ne nous eft cependant pas permis de les abandonner; car quiconque peut leur fournir des armes nouvelles, peut les mettre en état de conquérir plufieurs cœurs qui ont réfifté à leur attaque. Chaque homme d'efprit a un art particulier de fe faire écouter, qui, étant bien employé, peut être utile au genre humain. Si les raifons dont on fe fert pour nous porter à bien vivre ne produifent point leur effet, ce n'eft point parce qu'on les a examinées & réfutées, mais parce qu'on n'y a pas fait attention. On peut ajouter à ce que dit Cicéron, qu'on ne pourroit s'empêcher d'aimer la vertu, fi on la voyoit; qu'on ne manqueroit pas d'obéir à la vérité, fi l'on pouvoit entendre fa voix.



N°. LXXXVIII.

Samedi, 19 Janvier 1751.

Cum Tabulis animum censoris sumet honesti
Audebit quæcunque minus splendoris habebunt,
Aut sine pondere erunt, & honore indigna ferentur
Verba movere loco quamvis invita recedant
Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.

HORACE.

„ Il faut bien se garder de prendre la plume, „ qu'on ne prenne en même-temps l'esprit d'un „ censeur judicieux & équitable : il faut re- „ trancher, sans hésiter, les mots peu brillants, „ qui n'ont ni force ni grace; & quelque ré- „ pugnance qu'on ait, il faut les arracher de „ leur place, fussent-ils, pour ainsi dire, au „ pied de l'autel de Vesta, où les criminels „ sont en sûreté ".

» On ne peut, dit Quintilien, ac- » quérir la réputation d'homme d'es- » prit, en écrivant sur des choses qui, » quoique nécessaires, n'ont ni brillant » ni éclat. La hauteur d'un édifice at- » tire les regards des passants, mais » ils ne font aucune attention aux fon- » dements. Cependant, comme on n'ar- » rive au faîte des sciences qu'après

» avoir paſſé par les degrés les plus
» bas, je tiens qu'il n'y a rien d'in-
» compatible avec l'éloquence, & que
» celui qui l'ignore ne peut-être Ora-
» teur ".

Fortifié & encouragé par cet illuſtre ſuffrage, je vais continuer mes réflexions ſur la verſification de Milton, parce que, quelque futile que paroiſſe l'emploi d'analyſer les ſyllabes d'un vers, & de peſer les accents & les pauſes, il eſt certain qu'on ne peut être Poëte ſans cette connoiſſance, & que c'eſt de l'arrangement des mots que réſulte cette harmonie qui ajoute des forces à la raiſon, & donne de la grace à la ſublimité, qui réveille l'attention, & gouverne les paſſions.

Pour que le vers ſoit mélodieux & plaiſe à l'oreille, il faut non-ſeulement que les mots ſoient arrangés de façon que l'accent ſoit placé dans l'endroit où il doit être; mais encore que les ſyllabes ſoient de nature à couler légérement les unes dans les autres. C'eſt ce que l'on effectue par un mélange proportionné de voyelles & de conſonnes, & en adouciſſant les conſonnes muettes par de liquides & de ſémi-

voyelles. Les Grammairiens Hébreux ont obſervé qu'il eſt impoſſible de prononcer deux conſonnes de ſuite ſans l'intervention d'une voyelle, & ſans prendre ſon haleine entre l'une & l'autre. Ce repos eſt plus long & plus ſenſible, à proportion que la liaiſon des conſonnes eſt moins harmonieuſe, & que le vers eſt plus long-temps interrompu.

Dryden prétend qu'un vers composé de monoſyllabes eſt preſque toujours dur. Cela eſt exactement vrai par rapport à notre langue, non point à cauſe que les monoſyllabes ne peuvent compoſer avec harmonie, mais parce que les nôtres étant originairement Teutoniques, ou formées par contraction, elles commencent & finiſſent communément par des conſonnes, comme

—— *Every lower faculty*
Of ſenſe, whereby they hear, ſee, ſmell, touch, taſte.

On ſe convaincra de la différence d'harmonie qui réſulte principalement de l'emploi des voyelles & des conſonnes par les paſſages ſuivants.

Immortal Amarant — there grows
And flow'rs aloft, shading te frount of life,

And where the river of bliss throught midst of heav'n
Rolls o'er Elysian flowers her amber stream :
With these that never fade, the spirits elect
Bind their resplendent locks inwreath'd with beams.

On peut répéter la comparaison que je fais du quatrieme avec le sixieme vers de ce passage, à l'égard des derniers vers des suivants.

Under foot the violet
Crocus, and hyacinth, with rich in-lay
Broider'd the ground, more colour'd than with stone
Of costliest emblem.

Here in close recess,
With flow'rs, garlands, and sweet smelling herbs,
Espoused Eve first deck'd her nuptial bed :
And heav'nly choirs the hymenean sung.

Milton, dont l'oreille étoit accoutumée, non-seulement à l'harmonie des langues anciennes, qui, quoique corrompues par notre prononciation, l'emportent sur les modernes, mais encore à la douceur de l'Italienne, qui est la plus propre pour la poésie, paroît être pleinement convaincu de l'impropriété de la nôtre pour la versification douce, & se plaît par conséquent à em-

ployer des mots plus doux. C'eſt-là la raiſon, & je n'en connois point d'autre, pour laquelle il emploie quelquefois de ſuite pluſieurs noms propres, & les introduits dans les endroits où il veut donner de l'harmonie à ſon poëme.

— The richer ſeat
Of Atabalipa, and yet unſpoil'd
Guiana, whoſe great city Gerion's ſons
Call El Dorado,

The moon. — The Tuſcan artiſt views
At evening from the top of Feſole
Or in Valdarno, to deſcry new lands.

Il a été, à la vérité, plus attentif à ſes ſyllabes qu'à ſes accents, & ne peche pas ſouvent par la colliſion des conſonnes, ou l'hiatus des voyelles, du moins pas plus ſouvent que les autres Poëtes qui ont traité des ſujets moins importants & moins compliqués, pour ne pas s'aſſujettir à la cadence de leurs vers.

Ce que la verſification de Milton a de particulier, comparée avec celle de nos Poëtes, eſt l'éliſion d'une voyelle qui en précede une autre, ou la ſuppreſſion de la derniere ſyllabe d'un mot qui

qui finit par une voyelle, lorſque le mot ſuivant commence par une voyelle, comme

Knowledge —
Oppreſſes elſe with ſurfeit, and ſoon turns
Wiſdom to folly as nourishment to wind.

Cette licence, quoiqu'on n'en uſe plus aujourd'hui dans la poéſie Angloiſe, a été pratiquée par nos anciens Auteurs, & on la permet dans pluſieurs autres langues tant anciennes que modernes; & de-là vient que les Critiques, qui ont fait des remarques ſur le *Paradis perdu*, ont loué Milton d'en avoir uſé. Nous avons déja employé & rejetté l'hexametre des anciens, la double cloſe des Italiens, & le vers Alexandrin des François; & l'éliſion des voyelles, quelque agréable qu'elle paroiſſe aux autres nations, ne convient point au génie de la langue Angloiſe.

Il y a lieu de croire que nous avons perdu par négligence une partie de nos voyelles, & que l'*e* muet que nos ancêtres ajoutoient à la plupart de nos monoſyllabes, tenoit autrefois lieu de voyelle. Ce retranchement des ſylla-

bes eſt cauſe que notre langue eſt chargée de conſonnes inutiles, & que nous ſommes obligés d'ajouter des voyelles au commencement des mots plutôt que de les retrancher à la fin.

Il paroît par-là que Milton n'a pas connu la nature de notre langue, dont le principal défaut eſt la rudeſſe, puiſqu'il a rendu nos cadences plus dures qu'elles ne l'étoient. Sès éliſions ne méritent pas la même cenſure; on peut les permettre dans quelques ſyllabes, mais ſeulement dans un petit nombre. Le retranchement d'une voyelle eſt vicieux, lorſqu'elle a un ſon fort, & qu'elle forme avec la cenſure qui ſuit une ſyllabe que l'oreille diſcerne.

——— What he gives
Spiritual, may to pureſt ſpirits be found,
No ingrateful food, and food alike theſe pure
Intelligential ſubſtances require.

Fruits, —— Heſperian fables true,
If true, here only*, and of delicious taſte.*

—— Evening now approach'd,
For we have alſo *our evening and our morn.*

Of gueſts he makes them ſlaves,
*Inhoſpita*bly*, and kills their infant males.*

And vital virtue infus'd, and vital warmth
Throughout the fluid mass. ———

God made thee *of choice his own, and of his own*
To serve him.

Je suis persuadé que tous mes lecteurs conviendront que dans tous ces passages, quoique non pas également dans tous, l'harmonie est blessée, & dans quelques-uns le sens obscurci. Il y a d'autres vers dans lesquels la voyelle est retranchée : mais on la prononce si foiblement dans le discours ordinaire, qu'on ne s'apperçoit presque pas de sa perte dans la poésie ; de sorte qu'on peut le permettre en faveur de la mesure.

Nature breeds
Perverse, all monstrous, all prodigious things,
Abominable, inutterable; and worse
Than fables yet have feign'd ———

——— *From the shore*
They view'd the vast immensurable abyss.
Impenetrable, impal'd with circling fire.

To none communicable in earth or heav'n.

Cependant ces contractions augmentent la rudesse d'une langue qui ne l'est

déja que trop ; & quoiqu'on puisse quelquefois les tolérer dans un long poëme, ce n'est jamais un défaut de s'en abstenir.

Milton employe souvent dans ses Poëmes le vers hypermétrique de onze syllabes.

—— Thus is shall befall
Him who to worth in woman over-trusting
Lets her will rule.

I also err'd in over-much admiring.

On trouve de ces vers presqu'à chaque page ; mais quoiqu'ils ne déplaisent point, & qu'ils soient sonores, on ne doit point les employer dans la poésie héroïque, parce que les bornes étroites de notre langue n'admettent d'autre distinction entre les mesures épique & tragique, que celle qui résulte de la liberté que nous avons de varier à notre gré la terminaison des vers dramatiques, & de les rapprocher le plus que nous pouvons de la prose, en nous dispensant de la rigueur métrique.

N°. LXXXIX.

Mardi, 22 Janvier 1751.

Dulce est desipere in loco.

HORACE.

" Il convient quelquefois de faire treve avec
" la Sagesse ".

LOCKE, qu'on ne peut soupçonner de favoriser l'oisiveté & le libertinage, prétend qu'un homme qui veut employer utilement une portion de son temps, & en tirer tout le parti qu'il peut, doit donner quelque relâche à son esprit, & employer l'autre à des amusements qui le délassent. Il n'est pas au pouvoir de l'humanité, de passer toute la vie dans des études profondes & des méditations pénibles; & ceux qui connoissent le plus le prix de l'application & du travail, ont des heures réglées d'amusement.

Il est certain que, soit que nous le voulions ou non, une partie des moments qui nous sont assignés, s'écou-

lent imperceptiblement, & que l'esprit, lassé de la tâche qu'il s'est imposée, fait quelquefois des excursions soudaines. Il ne sauroit résister longtemps à une attention constante & suivie. Un homme qui s'enferme dans son cabinet, & qui s'occupe tout entier de l'examen d'une question abstraite, sent insensiblement diminuer ses forces, & se livre sans y penser à une occupation plus agréable. Il lui vient de nouvelles idées dont il ignore l'origine, & il revient à son premier objet, comme s'il sortoit d'un songe, sans se souvenir quand & depuis quand il l'a abandonné.

On a observé que les personnes les plus studieuses ne sont pas toujours les plus savantes. On n'aura pas de peine à découvrir que cette différence de progrès peut provenir de celle des facultés intellectuelles, du choix des livres, & de la commodité qu'on a de s'instruire. Mais je crois aussi qu'il arrive souvent, que ceux qui s'enferment le plus dans leurs cabinets, ne sont pas ceux qui suivent leurs études avec le plus d'ardeur. Plusieurs en imposent au public, & plusieurs à

eux-mêmes par les déhors d'une diligence févere & exemplaire, lorfqu'ils fe livrent aux caprices de leur imagination, qu'ils s'occupent à régler le paffé, ou à former des projets pour l'avenir; qu'ils fe placent eux-mêmes dans des fituations variées de bonheur, & employent leurs jours à des vifions volontaires. Dans le voyage de la vie, les uns reftent derriere, parce qu'ils font naturellement foibles ou pareffeux; les autres, parce qu'ils s'égarent; & plufieurs, parce qu'ils abandonnent volontairement le chemin qu'ils ont pris, & qu'au-lieu d'avancer d'un pas reglé, ils s'écartent pour cueillir une fleur, ou pour fe repofer à l'ombre d'un arbre.

Rien n'eft plus funefte à un homme dont l'occupation eft de penfer, que d'avoir appris l'art de repaître fon efprit de ces fortes de plaifirs. On fe guérit de fes autres vices & de fes autres défauts par la crainte, par des reproches, ou l'on s'en délivre par la comparaifon que l'on fait de fa conduite avec celle des autres; mais cette débauche invifible d'efprit, cette prodigalité fecrete d'exifter, eft à l'abri

de tout reproche. Un rêveur s'enferme dans son appartement, bannit tout souci, se séquestre de la compagnie des hommes, & s'abandonne tout entier à son imagination. De nouveaux mondes se forment à ses yeux, les images se succedent, il nage au milieu des plaisirs. La nature ou l'usage le rappellent enfin à la vie, & il entre en tremblant dans la société, parce qu'il ne peut la modérer à sa fantaisie. Il revient de sa course aussi maussade qu'il l'étoit, mais non point avec les connoissances d'un homme d'étude, & court après le même bonheur avec l'empressement d'un homme qui s'intéresse aux progrès de quelques sciences favorites. L'infatuation augmente par degrés; & semblable à l'opium, elle énerve ses facultés, sans que sa malignité se manifeste au-dehors.

Il arrive cependant que l'on démasque enfin ces hypocrites, & qu'ils se convainquent par les disgraces & les inconvénients qu'ils éprouvent, de la différence qu'il y a entre penser & perdre son temps; mais ils ne sont souvent cette découverte que lorsqu'ils ne sont plus à même de réparer le

temps perdu. Il peut cependant arriver mille accidents qui leur fassent sentir le danger qu'ils courent, & la honte dont ils sont menacés : mais ceux qui sont convaincus de la nécessité de sortir de cette léthargie, y retombent souvent en dépit de leur résolution; car ces idées séductrices ne les quittent point, & continuent d'agir sans égard ni au temps, ni au lieu. Elles s'emparent de l'ame à l'improviste, & surmontent souvent notre résistance, avant que l'on se doute de leur approche.

Tout homme qui veut devenir sage & se rendre utile à la société, mériter l'estime de ses semblables, & se rappeller dans un âge avancé les années de sa jeunesse, doit nécessairement sortir de cette captivité. Il doit, pour recouvrer sa liberté, se fuir soi-même, fixer, malgré le précepte des Stoïciens, ses desirs à des objets extérieurs, prendre part aux plaisirs & aux peines de ses semblables, & faire sentir à son esprit le besoin qu'il a des plaisirs socials & du commerce des hommes.

On peut guérir cette maladie men-

tale, par une application assidue à quelque nouvelle étude, qui donne de nouvelles idées, & qui tienne la curiosité en haleine. Mais l'étude demande la solitude, & la solitude est un état dangereux pour ceux qui sont trop concentrés en eux-mêmes. Une occupation active, un divertissement public, font généralement partie de ce régime intellectuel, sans lequel la cure n'est jamais parfaite.

C'est-là une maladie formidable & opiniâtre de l'intellect; & lorsqu'elle est une fois enracinée, la raison & la vertu ont toutes les peines du monde à y remédier. Il faut donc s'opposer à ses premieres attaques; & celui qui s'apperçoit que le poison froid & narcotique commence à opérer, doit se hâter d'en arrêter les progrès par quelque remede opposé.

La résolution qu'on doit prendre lorsque notre bonheur & notre vertu sont ainsi attaqués, est de ne point rester dans un état de neutralité & d'indifférence; & de donner au plaisir tous les moments qui ne sont point consacrés au travail; & lorsqu'une occupation nous lasse & nous rebute;

de se distraire par quelque amusement agréable.

Après les exercices qui entretiennent la santé du corps, & qui contribuent à fortifier l'esprit, l'amusement le plus digne d'un homme raisonnable, est cet échange de pensées qui a lieu dans une conversation libre, aisée, dont le soupçon est banni par l'expérience, & l'émulation par la bienveillance, où chacun parle sans autre gêne que la crainte d'offenser, & écoute sans autre intention que celle de prendre plaisir à ce qu'on lui dit.

Tout homme doit consacrer un temps à s'amuser, & il n'est question que de savoir si l'on veut s'amuser seul ou en compagnie. C'est-là le seul choix que la nature nous offre. Le précepte que nous donnent ceux qui jugent du profit différemment que les autres, est de faire en sorte qu'il aille de pair avec le plaisir. Tous conviennent que nos amusements ne doivent point simplement se borner au moment présent, mais contribuer encore plus ou moins à notre avantage futur. Celui qui s'amuse avec des compagnons bien choisis, ne peut manquer de profiter au

milieu des plaisirs qui sont compatibles avec la vertu, de quelques avis utiles, ni converser sur les sujets les plus familiers, sans acquérir quelque nouvelle connoissance. Une pensée qu'un homme d'esprit laisse échapper sans y penser, donne une nouvelle lumiere, & les disputes sur de simples paradoxes rectifient les opinions.

C'est-là le temps où l'on contracte pour l'ordinaire ces amitiés qui contribuent à notre bonheur ou à notre consolation, à notre soulagement ou à notre sûreté. Un homme sage & vertueux n'est jamais si aimable que dans la conversation familiere. La générosité héroïque, les découvertes philosophiques peuvent se faire admirer & respecter malgré qu'on en ait; mais l'amour suppose toujours quelque espece d'égalité naturelle ou volontaire, & ne peut procéder que de cette légéreté & de cette gaieté qui bannissent les soucis, qui inspirent la franchise à l'homme modeste, & la confiance à l'homme timide. La gaieté plaît toujours, quel que soit le caractere de celui dans qui cette qualité se trouve. Si nos supérieurs s'abaissent, nous les

aimons, parce qu'ils diminuent la diſtance qu'il y a entre eux & nous; & nos inférieurs, de qui nous ne pouvons recevoir aucun avantage durable, captivent notre affection, parce que leur gaieté & leur bonne humeur contribuent à notre plaiſir.

La vue d'une fortereſſe nous affecte tout autrement que celle d'une maiſon de plaiſance. Nous conſidérons la hauteur & la force des remparts avec une eſpece de ſatisfaction ſombre; & nous ne pouvons ſonger à la défenſe, ſans que l'idée du danger ne nous viennent auſſi-tôt dans l'eſprit; mais nous parcourons avec plaiſir les appartements d'un palais, parce qu'ils ne nous inſpirent que la joie & le plaiſir. Il y a la même différence entre les grands caracteres, & les caracteres aimables. Nous ſommes en ſûreté avec nos protecteurs, nous ſommes heureux avec nos égaux.

N°. XC.

Samedi, 26 Janvier 1751.

In tenui labor.

VIRGILE.

» Le ſujet n'eſt pas grand ".

IL eſt très-difficile d'écrire ſur les petites parties de la Littérature, ſans s'expoſer à manquer de plaire ou d'inſtruire. Un détail trop minutieux dégoûte la plupart des lecteurs ; & comprendre une multitude de particularités ſous des chefs généraux, & établir des regles d'une vaſte étendue, eſt inutile aux eſprits vulgaires. Ceux qui entreprennent ces ſortes de ſujets, courent donc toujours riſque, ou de nous effrayer par une ſcience hériſſée d'épines, ou de nous amuſer par des ſons qui ne ſignifient rien.

J'ai occaſion en examinant l'ouvrage de Milton, de rapporter des paſſages qui ne peuvent manquer d'adoucir la peine que cauſe une attention ſuivie;

& comme je ne puis me difpenfer, en confidérant la variété & le choix des paufes qu'il a employées pour diverfifier fes vers, d'indiquer ceux où elles fe trouvent, peut-être pourrai-je compenfer mes remarques par des exemples, & éviter l'ennui des difquifitions grammaticales.

Milton forme fon plan de verfification fur les Poëtes Grecs & Latins, qu'il s'étoit propofés pour modeles, autant que la différence de fa langue pouvoit lui permettre de les imiter: mais il y a plufieurs inconvénients inféparables de notre mefure héroïque, comparée avec celle d'Homere & de Virgile; inconvénients qu'on ne fauroit reprocher à Milton de n'avoir pas furmontés, parce qu'ils font infurmontables par leur nature, mais contre lefquels il a lutté avec tant d'art & d'intelligence, qu'on peut dire qu'il méritoit du moins de réuffir.

On peut confidérer l'hexametre des anciens comme compofé de quinze fyllabes, difpofées d'une maniere fi mélodieufe, qu'on peut, ainfi que le favent ceux qui ont lu les Poëtes, former des mefures lyriques agréables &

ſonores des fragments de l'héroïque. En effet, il n'eſt preſque pas poſſible de les ſéparer de façon qu'on ne trouve, *etiam disjecti membra Poetæ*, qu'il ne reſte quelque harmonie, & qu'on y découvre toujours quelque proportion entre les ſons. Cette meſure avoit l'avantage que l'on pouvoit varier les pauſes, lier les vers les uns avec les autres, parce que malgré l'interruption, chaque partie conſervoit ſon harmonie. Il paroît que les anciens ont reſtreint ce privilege au vers hexametre; car dans les autres, quoiqu'ils ſoient plus longs que l'héroïque Anglois, ceux qui ſe piquoient de raffiner ſur la verſification, ſe haſardoient ſi peu à changer leurs pauſes, qu'on peut regarder chaque variation comme l'effet de la néceſſité, plutôt que comme celui du choix.

Milton fut obligé de ſe renfermer dans les limites étroites d'une meſure qui n'eſt pas fort harmonieuſe; de maniere que les parties ſéparées par des pauſes, couroient riſque de perdre la forme de vers. C'eſt peut-être ce qui eſt quelquefois arrivé, malgré tous ſes ſoins.

Comme l'harmonie est la principale chose qu'on se propose dans la poésie, on ne doit séparer aucune partie d'un vers des autres, sans qu'elle ne reste encore plus harmonieuse que la prose, & qu'on ne s'apperçoive par la disposition des tons qu'elle fait partie d'un vers. On peut aisément observer cette regle dans l'ancien vers hexametre; mais on court souvent risque de la violer en Anglois. La raison en est, qu'on ne peut appercevoir l'ordre & la régularité des accents dans une suite qui a moins de trois syllabes; ce qui restreint le Poëte Anglois à cinq pauses. On suppose que lorsqu'il lie un vers avec un autre, il ne doit jamais faire une pause à une distance moindre que celle de trois syllabes, depuis le commencement ou la fin d'un vers.

Je ne saurois convenir que cette regle soit absolument & généralement indispensable. On doit accorder quelque chose à la variété, & quelque chose à l'adaptation des nombres au sujet; mais elle est généralement nécessaire, & l'on ne peut la négliger que l'oreille n'en souffre.

Lors donc que l'on sépare une syl-

On peut, je crois, établir pour regle, qu'une pause qui termine une période, doit presque toujours tomber sur une syllabe forte, comme la quatrieme & la sixieme; mais on peut placer sur la plus foible celles qui ne font que suspendre les sons. Par exemple, la pause qui est dans le troisieme vers du premier passage, satisfait plus l'oreille que dans le quatrieme, & la pause de la seconde citation plus que celle de la troisieme.

The evil soon
Drawn back, redounded (as a flood) on those
From whom it sprung; impossible to mix
With blessedness.

— What we by day
Lop overgrown, or prune, or prop, or bind,
One night or two with wanton growth derides,
Tending to wild.

The paths and bow'rs doubt not but our joint hands
Will keep from wilderness, with ease as wide
As we need walk, till younger hands ere long
Assist us.

La pause dans la cinquieme place a le même inconvénient que dans la septieme & la troisieme, parce qu'il tombe sur une syllabe foible.

Beast now with beast 'gan war, and fowl with fowl,
And fish with fish, to graze the herb all leaving,
Devour'd each other: *nor stood much in awe*
Of man, but fled him, *or with count'nance grim*
*Glar'd on him pas*sing.

Les pauses les plus nobles & les plus majestueuses que notre poésie admet, sont sur la quatrieme & la sixieme syllabes, qui sont également fortes dans un vers pur & régulier, & à chacune desquelles le vers est coupé de maniere, que les deux membres sont également harmonieux.

But now at last the sacred influence
Of light appears, *and from the walls of heav'n*
Shoots far into the bosom of dim night
A glimm'ring dawn: *here nature first begins*
Her farthest verge, and chaos to retire.

Si je puis m'en rapporter à mon oreille, la plus parfaite est celle qui se fait sur la sixieme syllabe, parce qu'étant aussi sonore qu'il le faut pour constituer un de nos vers lyriques, elle termine entiérement la période. Je ne puis lire sans plaisir & sans admiration quelques passages qui finissent à cette pause.

Before the hills appear'd, or fountain flow'd,

Thou with th' eternal Wiſdon didſt converſe;
Wiſdom thy ſiſter; and with her didſt play
In preſence of th' almighty Father, pleas'd
With thy celeſtial ſong.

Or other worlds they ſeem'd, or happy iſles,
Like thoſe Heſperian gardens fam'd of old,
Fortunate fields, and groves, and flow'ry vales,
Thrice happy iſles! But who dwelt happy there,
*He ſtaid not to in*quire.

He blew
His trumpet, heard in Oreb ſince, perhaps
When GOD *decended; and, perhaps, once more*
To ſound at gen'ral doom.

Si l'on examine la poéſie de Milton rélativement aux pauſes & à la liaiſon des vers, on verra qu'il a fait tout ce qu'il eſt poſſible à notre langue de faire; &, en comparant ſes ouvrages avec ceux des Poëtes qui ont cultivé le même genre de poéſie, qu'il a également excellé dans les deux parties de ſon art, & qu'il ne s'eſt pas moins diſtingué par l'harmonie de ſa poéſie, que par ſon génie inventif & ſon érudition.

N°. XCI.

Mardi, 29 Janvier 1751.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici,
Expertus metuit.

HORACE.

„ Ceux qui ne ſavent ce que c'eſt que de
„ cultiver l'amitié des Grands, croyent que
„ rien n'eſt plus aiſé : un peu d'expérience les
„ déſabuſeroit ".

LES ſciences voyant depuis long-temps que ceux qui les cultivoient, travailloient pour le bien des hommes ſans recevoir aucune récompenſe, préſenterent une requête à Jupiter, pour le prier de faire une diſtribution plus équitable des richeſſes & des honneurs. Jupiter fut ému de leurs plaintes, & touché des malheurs prochains des hommes, que les ſciences menaçoient d'abandonner à cauſe de leur ingratitude perpétuelle, & qui, ſans elles, auroient été réduits à vivre de glands, a chercher leur proie dans les déſerts, &

devenir celle des animaux qui étoient plus forts & plus féroces qu'eux.

Il assembla les Dieux, & il fut résolu dans ce synode que la Protection se rendroit sur la terre pour favoriser les sciences. La Protection étoit la fille d'Astrée & d'un pere mortel, & avoit été élevée dans l'école de la Vérité par les Déesses qu'elle étoit chargée de protéger. Elle tenoit de sa mere cet air de dignité qui inspiroit la terreur au faux mérite, & de sa maîtresse une retenue qui ne la rendoit accessible qu'à ceux que les sciences lui présentoient.

Elle fut parfaitement bien accueillie de toutes les puissances qui favorisent le savoir. L'Espérance la précédoit, la Libéralité étoit à côté d'elle, prête à répandre, sous sa direction, les présents que la Fortune, qui la suivoit, avoit ordre de faire. Comme elle approchoit du Parnasse, le nuage qui la couvroit, se dissipa sur le champ. Les arbres reprirent leur verdure, les fleurs leurs couleurs & leur odeur; les muses joignirent leurs voix au son de leurs harpes, & la nature se félicita de son arrivée.

Elle fixa sa demeure sur le Parnasse, dans

dans un palais que les Sciences avoient bâti, & orné de tout ce qui peut flatter les yeux, élever l'imagination, & éclairer l'entendement. Ce fut-là qu'elle distribua les présents de la Fortune avec cette impartialité qu'elle tenoit de la Justice & du discernement de la Vérité. Sa porte étoit toujours ouverte, l'Espérance se tenoit à l'entrée, & invitoit tous ceux qui accompagnoient les Sciences. Sa cour étoit remplie d'une multitude innombrable de gens, parmi lesquels plusieurs s'en retournoient mécontents, sans qu'ils pussent se plaindre de n'avoir pas été épaulés; car la Protection ne négligeoit que ceux dont les prétentions étoient mal fondées. C'est ce qui faisoit que ceux qui avoient sollicité ses faveurs sans succès, étoient oubliés du public, & s'adonnoient à des occupations basses, ou s'efforcoient de suppléer aux connoissances qui leur manquoient, par une application plus constante & plus assidue.

Cependant le nombre de ceux qui avoient échoué dans leurs prétentions grossit avec le temps au point, qu'ils furent moins honteux du refus qu'ils

avoient essuyé ; & qu'au-lieu de cacher leur disgrace dans la retraite, ils commencerent à assiéger les portes du Palais, & d'en fermer l'entrée à ceux qu'ils prévoyoient devoir être mieux reçus qu'eux. La Protection, qui n'étoit qu'une demi-Déesse, s'étoit souvent trompée dans ses décisions ; & quoiqu'elle s'efforçât toujours de les rectifier, le peu d'exemples qu'elle donnoit de son infaillibilité, les encouragea à appeller de son jugement, ou au leur propre, ou à celui de leurs camarades, qui ne manquoient jamais de défendre la cause commune, & de se louer réciproquement.

L'Espérance n'abandonna jamais ceux qui avoient échoué, & l'Impudence les incita à se présenter de nouveau, & à exposer leur droit à la Protection. La plupart furent renvoyés avec ignominie ; mais ils se tournerent du côté de l'Espérance & de l'Impudence, qu'ils trouverent également zélées pour leurs intérêts. Ils imaginerent de nouveaux expédients, dans l'espoir de l'emporter enfin par leur nombre, qui grossissoit tous les jours, & par leur persévérance, dont l'Espérance & l'Impudence

leur dirent de ne point se départir.

La Protection, qui n'avoit jamais assisté aux assemblées des Dieux, commença à prendre une nature terrestre, & oublia les préceptes de la Justice & de la Vérité. Au-lieu de borner son amitié aux Sciences, elle lia peu-à-peu connoissance avec l'Orgueil, le fils du Mensonge, dont elle eut deux filles, la Flatterie & le Caprice. La Flatterie fut élévée par la Libéralité, & le Caprice par la Fortune, mais sans recevoir aucune leçon des Sciences.

La Protection commença à adopter ouvertement les sentiments de son époux, & à imiter ses manieres. Elle ne se régla plus dans ses décisions que sur son opinion, & elle n'eut aucun égard pour les préceptes de la Vérité. Ses filles captiverent enfin son affection au point, que les Sciences n'eurent plus de crédit, & qu'elle ne reçut plus que ceux que le Caprice ou la Flatterie lui présentoient.

Ceux qui avoient si long-temps attendu, & qu'on avoit si souvent renvoyés faute d'avoir été recommandés par les Sciences, furent ravis de voir que la puissance de ces Déesses séve-

res tiroit sur sa fin. Leurs protectrices les encouragerent de nouveau. L'Espérance fit un bon accueil au Caprice, & l'Impudence se fit un plaisir de présenter ses clients à la Flatterie.

La Protection, qui avoit appris à se faire respecter par des cérémonies & des formalités, au-lieu de donner sur le champ audience à ceux qui se présentoient, fit bâtir une anti-chambre, que les mortels appellent la *salle de l'Expectative.* On y admit tous ceux que l'Impudence avoit recommandés à la Flatterie; de maniere qu'elle se trouva remplie d'une foule de gens qui s'y étoient rendus de tous les coins de la terre, soit dans le desir de se faire connoître, ou par des motifs de rivalité.

Ils entroient dans cette salle avec beaucoup de joie & d'ardeur, ne doutant point que la Flatterie ne leur procurât bientôt une audience favorable de la Protection; mais il arrivoit généralement qu'on les abandonnoit à leur destinée: car le Caprice, qui gardoit les portes de dedans, les ouvroit & les fermoit pour ainsi dire au hasard, les admettoit & les rejettoit indistinctement. Dans ces entrefaites, ces malheureux

clients paſſoient leur vie dans une alternative de joie & d'abattement, livrés au ſoupçon, qui leur faiſoit craindre des deſſeins qu'on n'avoit jamais formés contre eux, & à l'Envie, qui leur repréſentoit la bonne fortune de quelques-uns de leurs compétiteurs. L'Infamie parcouroit la ſalle d'un vol rapide, & ſecouoit de ſes aîles une eſpece de glu, qui tachoit tous ceux ſur qui elle tomboit. La Réfutation la ſuivoit lentement, & tâchoit de couvrir les taches avec une couleur qui s'effaçoit auſſi-tôt, ou tomboit d'elle-même, & les faiſoit paroître encore davantage. Les taches de l'Infamie ne diſparoiſſoient qu'après que le Temps avoit répandu deſſus une eau limpide, qu'il puiſoit dans un puits pratiqué ſous le trône de la Vérité.

Il arrivoit ſouvent que la Science, qui ne vouloit pas perdre le privilege dont elle jouiſſoit de recommander ſes clients à la Protection, les conduiſoit dans la ſalle de l'Expectative; mais ils ſe laſſoient bientôt d'attendre, parce que l'Envie & le Soupçon les tourmentoient continuellement, & que l'Impudence les regardoit comme des in-

trus, & excitoit l'Infamie à les noircir. Ils se retiroient donc promptement, mais rarement sans quelques taches qu'ils avoient de la peine à effacer, & qui montroient qu'ils avoient été dans la salle de l'Expectative.

Les autres continuoient d'attendre l'heureux moment où le Caprice devoit leur faire signe d'avancer, & tâchoient de se le rendre propice par la représentation de quelque action héroïque, ou le récit de quelque noble sentiment, non point avec l'harmonie d'Homere, mais avec une mélodie douce & voluptueuse, qu'ils entremêloient d'éloges de la Protection & de l'Orgueil, qui les écoutoient tout-à-la-fois avec plaisir & avec mépris.

Quelques-uns étoient admis par le Caprice dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & comblés par la Protection des présents de la Fortune; mais ils étoient, dès ce moment, enchaînés à son marche-pied, & condamnés à régler leur vie sur sa volonté. Ils sembloient tirer vanité de leurs fers, se complaire dans leur état, tout servile qu'il étoit, & être insensibles aux affronts; mais, malgré leur

obéissance, le Caprice les saisissoit souvent tout-à-coup, les dépouilloit de leurs ornements, & les renvoyoit dans la salle de l'Expectative.

Là ils se mêloient de nouveau avec la foule; & tous, à l'exception d'un petit nombre à qui l'expérience avoit appris à chercher leur bonheur dans les régions de la liberté, continuoient à courtiser le Caprice par le moyen de la Flatterie, pendant des heures, des jours & des années entieres, jusqu'au moment que, pressés par la foule, ils étoient obligés de se retirer dans les habitations de la Maladie, de la Honte, de la Pauvreté & du Désespoir, où ils passoient le reste de leur vie à raconter les promesses, les manques de paroles, les plaisirs les peines qu'ils avoient eues, les espérances dont ils s'étoient repus, & les contretemps qu'ils avoient éprouvés.

Les Sciences, lassées des indignités qu'elles avoient essuyées, abandonnerent enfin le palais de la Protection; & après avoir erré long-temps dans le monde, accablées de chagrin & de détresse, elles se réfugierent chez l'Indépendance, la fille de la Force, où

elles apprirent de la Prudence & de l'Economie, à vivre tranquillement d'une maniere digne d'elles.

N°. XCII.

Samedi, 2 Février 1752.

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures, jam litui strepunt.

HORACE.

„ Il me semble que j'entends retentir l'air „ du bruit menaçant des trompettes & des „ clairons ".

On a observé depuis long-temps que l'idée de la beauté est vague & indéfinie, différente dans les différents esprits, & qu'elle varie selon les temps & les lieux. On s'est servi jusqu'ici de ce terme pour signifier un je ne sais quoi qui nous plaît, & que nous ne pouvons faire goûter à autrui par d'autre argument que celui de l'exemple & de l'autorité. Elle est si peu soumise à l'examen de la raison, que Paschal suppose qu'elle finit là où la démons-

tration commence ; & soutient qu'on ne peut, sans incongruité & sans absurdité, parler de la *beauté géométrique*.

Il faudroit une vie presque aussi longue que celle d'Aristote ou de Platon, pour examiner toutes les sources de ce plaisir varié que procure la beauté, & pour débrouiller toutes les perceptions comprises dans cette idée. Il paroît cependant dans plusieurs cas, que cette qualité est purement relative & comparative, & que nous appellons les choses belles, parce qu'elles ont un je ne sais quoi que nous sommes convenus de qualifier du nom de beauté, dans un plus grand degré que nous ne sommes accoutumés d'en trouver dans les autres choses de même espece ; & qu'à mesure que nos connoissances augmentent, nous donnons cette épithete aux choses qui sont encore plus parfaites, lorsque nous venons à les rencontrer.

Une grande partie de la beauté des ouvrages d'esprit, est de cette espece. Boileau observe, avec raison, que les écrits qui ont été à l'épreuve du temps, & que l'on continue d'admirer, malgré tous les changements que l'esprit de l'homme a soufferts parmi les différen-

tes révolutions que les Sciences ont éprouvées, & malgré l'empire des coutumes contraires, valent mieux qu'aucun des modernes, parce qu'une réputation auſſi long-temps ſoutenue, prouve qu'ils ſont proportionnés à nos facultés, & conformes à la nature.

Il n'y a rien dans la poéſie qui dépende plus de l'imagination, que l'art d'accommoder le ſon des mots au ſens qu'ils renferment, & que de repréſenter les images particulieres par les vers qui les expriment. Chaque homme d'étude rencontre une infinité de paſſages, dans leſquels il eſt peut-être le ſeul qui apperçoive cette reſſemblance; & comme l'attention de ceux qui liſent aujourd'hui les Poëtes, paroît fixée à cette eſpece d'élégance, je vais examiner le nombre de ces conformités que les Poëtes ont obſervées, ou que les Critiques ont indiquées, autant qu'elles ſont conformes à la nature & à la raiſon, & dans quelles occaſions Milton les a pratiquées.

Homere, dont les ouvrages renferment toutes les beautés poétiques, paſſe dans l'eſprit de Denys d'Halycarnaſſe pour celui de tous les poëtes qui a

employé la plus grande variété de sons : car il y a, dit-il, une infinité de passages dans lesquels la longueur du temps, le volume du corps, l'excès de la passion & le calme du repos ; ou dans lesquels, au contraire, la briéveté, la légéreté & l'empressement, sont évidemment exprimés par le son des syllabes. Par exemple, on apperçoit l'angoisse & la lenteur avec laquelle le Cyclope Polypheme sortit de sa caverne en se traînant sur ses mains, dans la cadence des vers qui en donnent la description.

> Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνησι,
> Χερσὶ ψηλαφόων. ————

» Cependant le Cyclope, enragé de la blessure qu'il a reçue, allonge ses bras, & cherche autour de sa caverne ».

Le Critique continue de montrer qu'on peut appercevoir les efforts d'Achille qui lutte tout armé contre le cours d'une riviere, qui, tantôt lui cede, & tantôt lui résiste, dans l'élision des syllabes, la succession lente des pieds, & la force des consonnes.

Δεῖνον δ' ἀμφ' Ἀχιλῆα κυκώμενον ἵστατο
κῦμα,
Ὦθει δ' ἐν σάκει πῖπτων ῥόος· οὐδὲ ποδέσσιν
Ἔσκε στηρίξασθαι. ————

Lorſque Homere nous dépeint des hommes qui vont ſe briſer contre un rocher, il employe les ſons les plus rudes & les plus déſagréables.

Σὺν δὲ δύω μάρψας, ὥστε σκύλακας ποτὶ
γαίη
Κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε
δὲ γαῖαν.

Lorſqu'il veut nous préſenter quelque choſe d'affreux & d'étonnant, il fait choix des voyelles les plus fortes, & des lettres les plus difficiles à prononcer.

Τῇ δ' ἐπὶ μὲν Γοργὼ βλοσυρῶπις ἐστεφάνωτο
Δεινὸν δερκομένη, περὶ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε.

Denys rapporte pluſieurs autres exemples; mais ceux-ci prouvent, ou qu'il ſe livroit à ſon imagination, ou que nous avons perdu la véritable prononciation : car je ne vois pas qu'on découvre de pareilles ſimilitudes dans ces paſſages. Il y a tout lieu de croire

que le respect avec lequel on lisoit Homere, a fait supposer des beautés qui n'y sont point : car quoiqu'il soit certain que le son de plusieurs de ses vers correspond exactement avec les choses qu'ils expriment; cependant si l'on considere la force de son imagination, qui lui rendoit tous les objets présents, la flexibilité de sa langue, dont on peut raccourcir & allonger les syllabes comme on veut, on est étonné que cette conformité ne soit pas plus fréquente, quand même son intention n'auroit pas été qu'elle le fût.

Il n'est pourtant pas douteux que Virgile, qui écrivoit au milieu de la lumiere de la critique, & qui dut une partie de son succès à l'art & au travail, ne se soit efforcé d'employer cette similitude; & il n'a pas été moins heureux en cela, que dans les autres beautés de la versification. Vida, qui vivoit lors du rétablissement des Lettres, fait sentir avec beaucoup d'élégance la beauté de ses nombres dans son Art Poétique.

Haud satis est illis utcunque claudere versum,—
Omnia sed numeris vocum concordibus optant,

Atque sona quæcunque canunt imitantur, & apta
Verborum facis, & quæsito carnimis ore:
Nam diversa opus est voluti dore versibus ora, —
Hic melior motuque pedum, & pernicibus alis,
Molle viam tacito lapsu per levia radit:
Ille autem membris, ac mole ignavius ingens
Incedit tardo molimine subsidendo.
Ecce aliquis subit egregio pulcherrimus ore,
Cui lætum membris Venus omnibus afflat honorem.
Contra alius rudis, informes ostendit & artus,
Hirsutumque supercilium, ac caudam sinuosam,
Ingratu; visu, sonitu illætabilis ipso —
Ergo ubi jam nautæ spumas salis ære ruentes
Incubuere mari, videas spumare reductis
Convulsum remis, rostrisque stridentibus æquor.
Tunc longe sale saxa sonant, tunc & freta ventis
Invipiunt agitata tumescere: littore fluctus
Illidunt rauco, atque refracta remurmurat unda
Ad scopulos, cumulo insequitur præruptus aquæ mons. —
Cum vero ex alto speculatus cærula Nereus
Leniit in morem stagni, placidæque paludis,
Labitur uncta vadis abies, natat uncta carina. —
Verba etiam res exiguas angusta sequuntur,
Ingentesque juvant ingentia: cuncta gigantem
Vesta decent, vultus immanes, pectora lata,
Et magni membrorum artus, magna ossa lacertique.
Atquo adeo, siquid geritur molimine magno,
Adde moram, & pariter tecum quoque verba laborent
Segnia: seu quando vi multa gleba coactis
Æternum frangenda bidentibus, æquore seu cum.
Cornua velatarum obertimus antennarum
At mora si fuerit damno, properare jubebo.

Si se forte cava extulerit mala vipera terra,
Tolle moras, cape saxa manu cape robora, pastor:
Ferte citi flammas, date tela, repellite pellem
Ipse etiam versus ruat, in præcepsque feratur,
Immenso cum præcipitans ruit Oceano nox,
Aut cum perculsus graviter procumbit humi bos,
Cumque etiam requies rebus datur, ipsa quoque ultro
Carmina paulipser cursu cessare videbis
In medio interrupta: quierunt cum freta ponti,
Postquam auræ posuere, quiescere protinus ipsum
Cernere erit, me diisque inceptis sistere versum.
Quid decam, senior cum telum imbelle sine ictu
Invalidus jacit, & defectis viribus æger?
Nam quoque tum versus segni pariter pede languet:
Sanguis hebet, frigent effœte in corpore vires.
Fortem autem juvenem deceat prorumpere in arces,
Evertisse domos, præfractaque quadrupedantum
Pectora pectoribus perrumpere, sternere turres
Ingentes, totoque, ferum dare funera campo.

Pope paroît avoir transplanté cette fleur des jardins d'Italie, de ce climat heureux, dans un sol moins convenable à sa nature, & moins favorable à son accroissement.

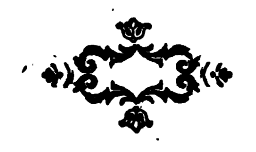
Soft is the strain, when zephyr gently blows;
And the smooth stream in smoother numbres flows;
But when loud billows lash the sounding shore,
The hoarse rough verse should like the torrent roar,
When Ajax strives some rock's vast weight to throw,

The line too labours, and the words move slow;
Not so when swift Camilla scours the plain,
Flies o'er th' unbending corn, and skims along the main.

On peut juger par ces vers, qui sont travaillés avec beaucoup d'attention, & qu'un rival a célébrés, de ce qu'on doit attendre des efforts qu'on fait pour représenter les images par des sons. On m'avouera que le vers dans lequel il veut représenter le gazouillement du zéphyr, n'est ni doux ni coulant; & le ruisseau coule avec une opposition perpétuelle de consonnes qui se choquent. Le bruit du torrent est bien exprimé, parce qu'il ne faut pas beaucoup de talent pour rendre notre langue rude; mais dans les vers qui expriment les efforts d'Ajax, il n'y a ni pesanteur, ni obstacle, ni délai. La légéreté de Camille présente plutôt un contraste qu'une image. Je ne vois pas qu'il faille allonger le vers pour exprimer la légéreté. Dans les dactyles que les anciens employoient pour cet effet, on prononçoit si rapidement deux syllabes breves, qu'elles n'égaloient qu'une longue; ce qui fait qu'elles expriment la longueur du che-

min que l'on parcourt dans un petit eſpace de temps : mais l'Alexandrin, dont la pauſe eſt dans le milieu, eſt une meſure lente & tardive ; & le mot *unbending*, qui eſt un des plus longs qu'il y ait dans notre langue, n'eſt guere propre à accélérer ſon mouvement.

Ces regles & ces exemples ont engagé nos Critiques à examiner avec ſoin la nature des ſons & des cadences. Il convient donc de voir la conduite qu'ils ont tenue, les découvertes qu'ils ont faites, & ſi l'on peut établir des regles qui puiſſent nous guider dans ces ſortes de recherches.



N°. XCIII.

Mardi, 5 Février 1751.

— Experiar quid concedatur in illos
Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.

JUVENAL.

» Eh bien, puisqu'il est si dangereux d'atta-
» quer les vivants, je m'en vais remuer les cen-
» dres des morts; nous verrons ce que l'on
» pourra dire d'eux ".

IL y a peu de livres à la lecture desquels les jeunes étudiants employent plus de temps, que ceux qui nous dépeignent les caracteres des Auteurs; qui trompent plus souvent l'attente du Lecteur, ni qui remplissent son esprit d'une plus grande quantité d'opinions, que les progrès qu'il fait dans ses études, & les connoissances qu'il acquiert, l'obligent d'abandonner dans la suite.

Baillet, dans l'introduction de ses jugements des Savants, fait l'énumération des préjugés qui séduisent le critique, & font que ses passions l'emportent sur son jugement. Son cata-

logue, quoique long, eſt imparfait; & qui peut eſpérer de le compléter? On a obſervé que les beautés d'un ouvrage ſont ſouvent d'une telle nature, qu'on ne peut les conſtater d'une maniere évidente, ni les démontrer dans l'état où ſont actuellement les connoiſſances humaines. Elles dépendent entiérement de l'imagination, & ne font aucun effet ſur un eſprit prévenu, imbu d'un faux principe, ou opiniâtre.

Il eſt très-difficile de convaincre un homme malgré lui; mais Dryden a dit qu'il étoit au-deſſus du pouvoir humain de lui plaire, lorſqu'il ne veut pas qu'on lui plaiſe. L'intérêt & la paſſion tiennent long-temps contre les ſyllogiſmes; mais l'une & l'autre ſont imprenables par les images & le ſentiment, & bravent tous les efforts d'Homere & de Virgile, quoiqu'ils puiſſent céder avec le temps aux batteries d'Euclide & d'Archimede.

Lors donc qu'on s'en rapporte au jugement d'un critique, on a non-ſeulement à craindre la vanité qui porte ſouvent un Ecrivain à enſeigner ce qu'il n'a jamais appris, la négligence qui l'emporte ſouvent ſur l'attention la plus

vigilante, la faillibilité à laquelle la nature a assujetti l'esprit humain; mais encore mille causes extérieures & accidentelles; en un mot, tout ce qui inspire la tendresse, la malveillance, la vénération ou le mépris.

On peut soupçonner avec raison plusieurs de ceux qui ont décidé avec le plus de hardiesse des différents degrés de mérite littéraire, d'avoir prononcé leur sentence, ainsi que Séneque le dit de Claudius:

Una tantum Parte audita,
Sæpe & nulla.

sans connoître la cause dont ils étoient chargés. Car on ne peut aisément se persuader que Langbane, Borricius & Rapin ayent lu tous les livres qu'ils louent ou qu'ils censurent, & que, quand même la nature, & le savoir les auroient mis en état d'en juger, ils les ayent lus avec assez d'attention pour qu'on puisse s'en rapporter à leur décision. Ces sortes d'ouvrages ont cependant leur utilité; ils servent communément d'échos à la Renommée, & transmettent les suffrages des hommes, lorsque leurs auteurs n'ont au-

cun motif particulier pour les supprimer.

Les Critiques, de même que les autres hommes, sont souvent séduits par l'intérêt. On a généralement remarqué la vénération superstitieuse avec laquelle les éditeurs regardent les Auteurs qu'ils se chargent d'expliquer & de corriger. On sait que Dryden n'a écrit la plupart de ses dissertations critiques, que pour faire valoir l'ouvrage dont il s'étoit chargé. On soupçonne Addisson d'avoir récusé le tribunal de la justice poétique, parce que son Caton y avoit été condamné injustement.

Il y a des préjugés auxquels des Auteurs, qui n'étoient d'ailleurs ni foibles, ni corrompus, se sont livrés sans aucun scrupule ; & il y en a quelques-uns qui sont tellement compliqués avec nos affections naturelles, qu'on a toutes les peines du monde à s'en défaire. Il y a peu d'hommes capables d'écouter sans partialité la comparaison que l'on fait des Ecrivains de sa nation avec ceux d'une autre ; & quoiqu'on ne puisse, je pense, accuser toutes les nations d'être aveu-

glées par ce patriotisme littéraire, il n'y en a cependant aucune qui ne regarde les Auteurs qu'elle a produits avec complaisance, & qui ne les estime autant pour le lieu de leur naissance, qu'à cause de leur savoir & de leur esprit. Les Italiens ne purent se persuader pendant long-temps qu'il pût y avoir de l'érudition au-delà des Alpes; & les François paroissent généralement persuadés qu'il n'y a de l'esprit & du raisonnement que chez eux. J'ai de la peine à croire que si Scaliger ne se fût pas regardé comme allié de Virgile, pour être du même pays que lui, il eût mis ses poëmes au-dessus de ceux d'Homere; & soutenu cette controverse avec autant de zele, de véhémence & d'aigreur.

Il y a un préjugé, & c'est le seul que je connoisse, dont on puisse quelquefois être la dupe sans se déshonorer. La critique a si souvent donné occasion aux gens envieux & mal-intentionnés d'exercer leur malignité, que quelques-uns ont jugé à propos de recommander la vertu de la candeur, sans aucune restriction, & d'ôter dorénavant toute liberté à la censure. Les

Ecrivains imbus de cette opinion, recommandent généralement la politesse & la décence aux critiques, & les exhortent à se méfier d'eux-mêmes, & à inculquer la vénération pour les noms célebres.

Je ne crois cependant pas que ces ennemis déclarés de l'arrogance & de la sévérité, ayent plus de bienveillance & de modestie que les autres hommes, ni qu'ils ayent d'autre intention que celle de se distinguer par leur aménité & leur délicatesse. Les uns sont modestes, parce qu'ils sont craintifs; & les autres, prodigues de louanges, parce qu'ils esperent d'être payés de retour.

On doit avoir quelque ménagement pour les Auteurs vivants, lorsqu'ils n'attaquent aucune des vérités qui importent au bonheur des hommes, & qu'ils ne commettent d'autre crime que celui de montrer leur ignorance & leur stupidité. Je croirois commettre une cruauté si j'écrasois un insecte, parce qu'il m'importune par son bourdonnement; & je serois fâché d'interrompre les rêves d'une stupidité innocente, & cette bonne humeur dans laquelle

un Auteur se complait. Je ne crois pas cependant que l'on doive avoir cette tendresse généralement pour tout le monde. On doit regarder celui qui écrit, comme un aggresseur public, que chacun est en droit d'attaquer, parce qu'il quitte son état, qu'il veut se tirer du pair avec ses égaux, & qu'il fait le public juge de son mérite. Se déclarer auteur, c'est aspirer aux louanges, & s'exposer par conséquent à quelque disgrace.

Le jugement que l'on porte des Auteurs contemporains est d'autant plus suspect, qu'il peut avoir été dicté par l'orgueil & l'envie; mais il n'en est pas de même de celui qui n'a pour objet que des Auteurs, dont il ne nous reste plus que les noms & les écrits. Un Critique peut librement s'exercer sur ces derniers, parce qu'il ne court risque que pour sa réputation, & que semblable à Enée, qui tire son épée dans les régions infernales, il ne rencontre que des fantômes qu'il ne sauroit blesser. Il peut, à la vérité, avoir quelque égard pour une réputation établie; mais il se peut aussi qu'il ne consulte que sa propre sûreté, vu que

les

les autres motifs ne subsistent plus.

Les fautes d'un Ecrivain célebre sont d'autant plus dangereuses, que l'influence de son exemple s'étend plus loin. Il est donc de l'intérêt des sciences qu'on les fasse remarquer, avant que le temps leur ait conféré sa sanction, & qu'elles ayent acquis l'autorité qu'il a coutume de leur donner.

Addisson prétend qu'un des principaux caracteres d'un bon Critique, est de relever les beautés d'un Auteur, plutôt que ses défauts; mais il est plus naturel à un homme de savoir & de génie, de s'adonner à l'étude des Auteurs qui ont plus de beautés que de défauts. Le devoir d'un Critique est de ne point dépriser ni exalter un ouvrage par des représentations partiales, mais de se servir du flambeau de la raison pour découvrir la vérité, & de faire part au public des jugements qu'elle a prononcés.



N°. XCIV.

Samedi, 9 Février 1751.

——— Bonus atque fidus
Judex ——— per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.

HORACE.

» On saura que vous avez exercé plus d'une
» année le Consulat, & que vous l'avez mérité
» autant de fois ; qu'en juge plein de droiture
» & de probité, vous avez sacrifié l'intérêt au
» devoir ; que vous avez rejetté avec dédain les
» présents que vous offroit le crime ; & que,
» malgré la brigue & les troupes des scélérats,
» vous avez su déployer les étendards de Thé-
» mis, & la rendre victorieuse ".

On peut considérer la ressemblance des nombres poétiques comme générale ou particuliere, comme consistant dans la liaison & la construction de tout un passage pris ensemble, ou comme comprise dans le son de quelques mots emphatiques, ou dans la cadence & l'harmonie des vers pris séparément.

On trouve la ressemblance générale du son avec le sens, dans toutes les

langues propres à la poésie, dans tous les Auteurs que la force de leur imagination met en état de se représenter vivement les objets, & à qui le choix & la variété de leurs langues fournissent des images justes. Il est naturel à un pareil Ecrivain de changer de mesure à chaque fois qu'il change de sujet, sans qu'il ait besoin d'un grand effort de génie & de jugement. La gaieté & la bonne humeur inspirent naturellement à un Poëte des tons de même nature; comme au contraire les réflexions qu'il fait sur des situations fâcheuses & des événements funestes, appesantissent ses membres, en même-temps qu'elles attristent son cœur. Mais dans ces sortes de passages, il n'y a que la ressemblance d'un plaisir avec un plaisir, d'un chagrin avec un autre, sans aucune application immédiate à des images particulieres. La même versification gaie est propre pour célébrer les réjouissances d'une noce & d'un triomphe; de même que la langueur de la mélodie convient aux plaintes d'un amant absent, & d'un Roi qui est tombé dans l'esclavage.

Il n'est presque pas douteux que

dans plusieurs occasions, nous composons nous-mêmes la musique que nous croyons entendre; que nous donnons au poëme le ton qui s'accorde avec notre disposition, & que nous attribuons aux nombres les effets du sens. On peut observer dans la vie, qu'il n'est pas aisé d'anoncer une bonne nouvelle d'un ton désagréable, & que nous associons promptement la beauté & la laideur avec ceux que nous aimons ou haïssons. Ce seroit cependant pousser la hardiesse trop loin, que de dire que toutes les célebres adaptations de l'harmonie sont chimériques, & qu'Homere n'a pas donné une attention extraordinaire à la mélodie de ses vers, lorsqu'il décrit les réjouissances d'une noce.

> Νύμφας δ' ἐκ θαλάμων, δαΐδων ὑπολαμ-
> πομενάων,
> Ηγίνεον ἀνὰ ἄστυ, πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρει.

Que Vida a rêvé, lorsqu'il a prétendu que Virgile s'étoit efforcé de représenter par la douceur de ses vers, la beauté accidentelle d'Enée.

> *Os humerosque Deo similis: namque ipse decoram*

Cæsariem nato genetrix, lumenque juventæ
Purpureum, & lætos oculis afflarat honores;

Ou que Milton n'a pas eu dessein de donner un exemple de la mélodie dont il parle.

Fountains; and ye that warble as ye flow,
Melodious murmurs! warbling tune his praise.

On ne sauroit douter que Milton n'ait senti la force des sons bien ménagés, & connu la cadence & la variété des anciennes mesures, puisqu'il étoit tout-à-la-fois Musicien & Critique: mais il paroît avoir regardé ces conformités de cadences comme presque impossibles dans notre langue, ou comme des beautés indignes de son ambition; car on ne trouvera pas qu'il ait toujours employé les mêmes nombres dans les mêmes sujets. Il a donné dans deux passages des descriptions circonstanciées de la beauté angélique; mais quoique les images soient à-peu-près les mêmes, les nombres sont différents, comme on peut le voir en les comparant ensemble.

And now a stripling cherub he appears,
Not of the prime, yet such as in his face

Youth smil'd celestial, and to ev'ry limb
Suitable grace diffus'd so well he feign'd;
Under a coronet his flowing hair
In curls on either cheek play'd; wings he wore
Of many a colour'd plume, sprinkled with
gold.

Quelques vers de cette description manquent d'harmonie, & ne répondent point à cette symmétrie élégante & à ces graces aisées que le Poëte avoit dessein d'exprimer. Ce défaut est pleinement compensé par la représentation de Raphaël, qui plaît également à l'oreille & à l'imagination.

A seraph wing'd : six wings he wore to shade
His lineaments divine ; the pair that clad
Each shoulder broad, came mantling o'er his
breast
With regal ornament : the middle pair
Girt like a starry zone his waist, and round
Skirted his loins and thighs, with downy gold,
And colours dipp'd in heav'n : the third his feet
Shadow'd from either heel with feather'd mail,
Sky tinctur'd grain ! like Maia's son he stood,
And shook his plumes, that heav'nly fragrance
fill'd
The circuit wide. ——

La ressemblance légere des images particulieres & distinctes, par une conformité exacte & perceptible de son,

est quelquefois étudiée, & quelquefois casuelle. Chaque langue a quantité de mots formés à l'imitation des bruits qu'ils signifient. Tels sont ceux de *Stridor*, *Balo* & *Beatus* en latin, & en anglois, to *growl*, to *buzz*, to *hiss* & to *jar*. Ces sortes de mots donnent à un vers la ressemblance du son, sans que l'Ecrivain se donne beaucoup de peine; & l'on doit par conséquent attribuer ce bonheur plutôt à la fortune qu'au savoir. Ils sont cependant quelquefois si bien combinés, qu'ils contribuent à rendre l'impression de l'idée plus forte. On voit voler la fleche dans ce vers de Virgile:

Et fugit horrendum stridens *elapsa sagitta*;

Et le bruit que font les portes de l'enfer dans la description de Milton.

Open fly
With impetuous recoil, and jarring sound
Th' infernal doors; and on their hinges grate
Harsh thunder.

Mais quantité de beautés de cette espece, que les modernes & peut-être les anciens ont observées, paroissent

être la production d'un respect aveugle qui agit sur l'imagination. Denys nous dit lui-même que le son des vers d'Homere donne quelquefois l'idée de la grosseur corporelle : cette découverte n'approche-t-elle pas de celle d'un aveugle, qui, après avoir long-temps réfléchi sur la nature du rouge d'écarlate, trouva qu'elle ressembloit au son de la trompette ? Le pouvoir représentatif de l'harmonie poétique consiste dans le son & la mesure, dans la force des syllabes, considérées séparément, & dans le temps qu'on met à les prononcer. Le son ne ressemble qu'à un son, & le temps ne peut mesurer autre chose que le mouvement & la durée.

Les Critiques ont cependant trouvé d'autres ressemblances ; & il n'y a aucune irrégularité de nombres qu'une admiration crédule ne puisse trouver d'une beauté frappante. Par exemple, la propriété de chacun de ces vers a été célébrée par des Ecrivains, dont on a raison de respecter le sentiment.

Vertitur interea cœlum, & ruit occeano nox. —

Sternitur, exanimisque tremens procumbit humì bos. —

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus. —

» La montagne en travail enfante une
» souris ".

Si toutes ces observations sont justes, il doit y avoir quelque conformité remarquable entre la succession subite de la nuit au jour, la chûte d'un bœuf sous le coup de massue, & la naissance d'une souris d'une montagne, puisqu'on dit que toutes ces images sont exprimées par la forme & la terminaison même du vers.

On peut cependant admettre, sans être enthousiaste, qu'on peut produire quelques beautés de cette espece. La chûte subite d'une syllabe qu'on n'a pas coutume d'employer, peut exprimer la cessation d'une action, ou la pause d'un discours; & Milton a heureusement imité les répétitions d'un écho.

I fled, and cried out Death:
Hell trembled at the hideous name, and sigh'd
From all her caves, and back resounded Death.

On doit varier la mesure ou le temps que l'on met à prononcer une syllabe, de maniere qu'il exprime non-

ſeulement les modes du mouvement extérieur, mais encore la ſucceſſion lènte ou rapide des idées, & par conſéquent les paſſions de l'ame. C'étoit-là l'effet de l'harmonie des dactyles & des ſpondées; mais notre langue ne ſauroit beaucoup varier ſes ſons. Nous pouvons quelquefois à la vérité, en allongeant le vers & l'appeſantiſſant, exprimer la difficulté avec laquelle on avance, &, par de fréquentes interruptions, la lenteur & la peſanteur du mouvement. C'eſt ainſi que Milton nous dépeint la difficulté avec laquelle Satan traverſe le chaos.

So he with difficulty and labour hard
Mov'd on; with difficulty and labour he. —

Et qu'il nous dépeint le Léviathan ou la Baleine.

Wallowing unwieldy, enormous in their gait.

Mais il a négligé dans d'autres temps ces ſortes d'images, ainſi qu'on peut l'obſerver dans la volubilité & la légéreté de ces vers, qui expriment un mouvement lent & pénible.

Deſcent and fall
To us is adverſe. Who but felt of late,

When the fierce foe hung on our broken rear
Insulting, and purſu'd us thro' the deep,
With what confuſion and laborious flight
We ſunk thus low? Th' aſcent is eaſy then.

Il décrit dans un autre endroit le bruit d'une eau légérement agitée, dans un vers extrêmement rude.

Tripping ebb; that ſtole
With ſoft foot tow'rds the deep who now had ſtopp'd
His ſluices.

On ne doit pas à la vérité s'attendre que le ſon réponde toujours au ſens, mais il ne doit jamais en préſenter un contraire; & par conſéquent Milton a commis la même faute qu'un joueur, qui baiſſoit les yeux lorſqu'il imploroit le ſecours du ciel, & qui les levoit lorſqu'il s'adreſſoit à la terre.

Ceux qui ont réſolu de trouver dans Milton un aſſemblage de toutes les beautés qui diſtinguent les autres Poëtes, trouveront peut-être mauvais que je ne vante pas davantage ſa verſification; car il y a des lecteurs qui trouvent que dans ce paſſage

So ſtretch'd out huge in length the arch-fiend lay,

la longueur du corps eſt exprimée par celle du vers : mais le fait eſt qu'elle n'eſt repréſentée que par la lenteur ; ce qui revient au même que ſi l'on comparoit le temps à l'eſpace, & une heure à un mois.

On peut, avec la même tournure d'eſprit, trouver des beautés admirables dans cette deſcription de l'Arche.

Then from the mountains hewing timber tall,
Began to build a veſſel of huge bulk;
Meaſur'd by cubit, length, breadth, and heighth.

Le deſſein du Poëte eſt de fixer l'attention ſur le volume ; mais c'eſt ce qu'il fait par l'énumération plutôt que par la meſure : car quelle analogie peut-il y avoir entre les modulations du ſon, & les dimenſions corporelles ?

Milton paroît n'avoir regardé ces ſortes d'embelliſſements, que comme une choſe qu'on ne devoit point rejetter lorſqu'elle ſe préſentoit d'elle-même ; ce qui devoit ſouvent arriver à un eſprit vigoureux, qui s'exerçoit ſur un ſujet auſſi varié & auſſi étendu. Il avoit quelque choſe de plus grand & de plus noble à faire. Un ſeul ſentiment moral ou religieux, une ſeule

image puisée dans la vie ou dans la nature, auroit été perdue à bon marché, s'il l'eût sacrifiée à la cadence de sens ; & on auroit accusé avec raison celui qui avoit entrepris de *justifier les voies de Dieu aux yeux des hommes*, d'avoir négligé sa cause, pour s'attacher à des syllabes & à des sons.



No. XCV.

Mardi, 12 Février 1751.

Parcus Deorum cultor, & infrequens;
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro; nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.

HORACE.

» Tandis que j'ai suivi les égarements d'une
» extravagante sagesse, j'ai trop négligé le culte
» des Dieux. Je suis à présent forcé de retourner
» sur mes pas, & de reprendre la premiere route
» que j'avois quittée ".

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Il y a plusieurs maladies du corps & de l'ame qu'il est plus aisé de prévenir que de guérir; & j'espere que vous ne regarderez point mon emploi comme inutile au savoir & à la vertu, si je vous décris les symptômes d'une maladie intellectuelle, qui n'affecte d'a-

bord que les passions, mais qui, lorsqu'on tarde d'y remédier, infecte la raison, détruit les bourgeons du savoir, & finit enfin par détruire sa racine.

Je naquis dans une maison de discorde. Mon pere & ma mere étoient d'un âge disproportionné, d'un caractere opposé, & d'une religion différente, & employerent par conséquent l'esprit & la pénétration qu'ils avoient reçue de la nature, à des disputes continuelles, dans lesquelles ils n'avoient pour but que de se convaincre mutuellement de leurs torts. Je fus donc élevé dans le sein de la dispute, initié dans tous les arts du sophisme domestique, & dans mille stratagêmes bas; je m'accoutumai à user de mille faux-fuyants, & à déguiser mes pensées; en un mot, je possédai à fond l'art de l'attaque & de la défense.

Comme il étoit de mon intérêt de ménager les deux controversistes, je contractai l'habitude de suspendre mon jugement, d'écouter leurs arguments avec indifférence, de pencher selon l'occasion d'un côté ou de l'autre, & rester indécis jusqu'à ce que je con-

nusse l'opinion pour laquelle il me convenoit de me déclarer.

Ce fut ainsi, Monsieur, que j'appris de bonne heure l'art de la dispute; & comme nous aimons naturellement les arts dans lesquels nous croyons exceller, je ne voulus point laisser mes talents inutiles, ni perdre ma dextérité faute de la mettre en pratique. Je cherchai continuellement dispute à mes camarades d'école; les coups étoient les seuls arguments qui me convainquissent, & c'étoit ordinairement par-là que nos disputes se terminoient: car j'avois cela de commun avec l'Orateur Romain, que je me distinguois beaucoup plus par mon éloquence que par mon courage.

Etant arrivé à l'Université, mon ambition prédominante se trouva pleinement satisfaite par l'étude de la Logique. Je remplis ma mémoire de mille axiômes, de dix mille distinctions; je pratiquai toutes les formes de syllogisme, je passai tous mes jours dans les écoles où l'on disputoit, & ne me couchai jamais sans mettre Smiglecius sous mon oreiller.

Il est vrai que je n'acquis ma répu-

tation qu'aux dépens de mon temps & de mes études. Je n'ouvrois jamais la bouche que pour contredire; je ne soutenois que les opinions dont tout le monde connoissoit la fausseté; je les ornois de toutes les fausses couleurs que je pouvois trouver, & les appuyois de tous les arguments qu'une fausse subtilité me suggéroit.

Mon pere qui n'avoit d'autre ambition que celle de me voir plus riche que lui, jugea par ma conduite que je me distinguerois dans le barreau. Je n'eus pas plutôt pris mon premier degré, qu'il m'envoya au Temple, & me donna le conseil paternel de ne rougir de rien, ajoutant qu'il n'y avoit que la modestie qui pût retarder ma fortune.

Tout vicieux, ignorant & opiniâtre que j'étois, je respectois encore la vertu, & je ne pus écouter ces leçons sans horreur. Je me sus cependant gré de la profession que j'avois embrassée, parce qu'elle me mettoit sur le chemin qui, au sortir de la contrainte, de la discipline & de l'éducation, devoit me conduire dans les champs de la liberté & du choix.

J'étois dans un endroit où tout le monde se ressent de la contagion de la vanité, & je ne tardai pas à me distinguer par mes sophismes & mes paradoxes. Je déclarai la guerre à toutes les opinions reçues & à toutes les regles établies, & dressai mes batteries contre ces principes universels qui ont résisté à toutes les vicissitudes de la littérature, & que l'on regarde comme les temples inviolables de la vérité, & comme les boulevards inexpugnables de la science.

Je m'appliquai principalement à ces parties de l'érudition qui ont rempli le monde de doute & de perplexité, & je me trouvai bientôt en état de produire tous les arguments relatifs à la matiere & au mouvement, au temps & à l'espace, à l'identité & à l'infini.

J'étois également en état, & dans l'intention, de soutenir le systême de Newton & de Descartes, & de favoriser selon l'occasion l'hypothese de Prolémée & de Copernic. Je donnai tantôt du sentiment aux végétaux, & dégradai quelquefois les animaux jusqu'à les regarder comme de simples machines.

Je n'étois pas moins enclin à affoiblir le crédit de l'hiſtoire, & à embrouiller les principes de la politique. J'étois toujours du parti que la compagnie condamnoit.

Si je me trouvois parmi des perſonnes zélées pour la liberté, je diſcourois fort au long ſur les avantages de la monarchie abſolue, ſur le ſecret de ſes conſeils & la célérité de ſes meſures, & vantois ſouvent les bons effets qu'avoit produits l'extinction des partis & des débats.

Me trouvois-je parmi les partiſans de l'autorité royale, je ne manquois jamais de déclamer, avec tout le zele d'un républicain, contre la charte originale de la liberté univerſelle, la corruption des cours, & la folie qu'il y avoit à ſe ſoumettre volontairement à ceux que la nature avoit mis au même niveau que nous.

Je connoiſſois le défaut de tous les ſyſtêmes de gouvernement & les inconvénients de toutes les loix. Je montrois quelquefois que l'on amélioreroit la condition des hommes, ſi l'on partageoit le monde en pluſieurs ſouverainetés; je vantois quelquefois le bon-

heur & la paix que la monarchie universelle procureroit à la terre.

Je trouvois mille objections contre les faits les plus constatés; car j'avois pour maxime de ne juger de l'histoire que sur des probabilités, & de ne m'en rapporter jamais aux témoignages. J'ai plus d'une fois révoqué en doute l'existence d'Alexandre-le-Grand; & ayant démontré la folie qu'il y avoit d'élever des édifices tels que les pyramides d'Egypte, je soupçonnai souvent que le monde étoit depuis long-temps dans l'erreur, & qu'elles n'existoient que dans les relations des voyageurs.

Il eût été heureux pour moi d'avoir borné mon scepticisme aux controverses historiques & aux disquisitions philosophiques; mais ayant violé ma raison, & m'étant accoutumé à ne chercher d'autres preuves que des objections, je confondis la vérité avec le mensonge, au point que mes idées devinrent confuses, que mon jugement s'embrouilla, & que mon intellect prit une fausse tournure. L'habitude que je m'étois faite de regarder toutes les propositions comme incertaines, ne me laissa plus aucune regle sûre pour

en juger. Elles me paroissoient toutes également évidentes; & les sophismes dont j'étois imbu, commencerent à opérer sur mon esprit dans des recherches plus importantes. Le dernier effort de ma vanité fut d'affoiblir l'obligation des devoirs moraux, & d'effacer les distinctions entre le bien & le mal. J'éteignis enfin en moi tout sentiment de conviction, & abandonnai mon cœur au doute & à l'irrésolution, sans ancre & sans boussole, sans satisfaire ma curiosité, ni mettre ma conscience en repos; sans principes pour raisonner, & sans motifs pour agir.

Voilà le risque qu'on court lorsqu'on éteint les premieres lueurs de la vérité, qu'on tombe volontairement dans les pieges du sophisme, & qu'on raisonne contre ses propres lumieres.

On s'habitue peu-à-peu à l'absurdité, de même qu'on s'accoutume à la laideur d'une maîtresse; & le mensonge, par un long usage, s'assimile à l'esprit, de même que le poison s'assimile au corps.

J'eus bientôt la mortification de ne voir rechercher ma conversation que

par des gens ignorants ou corrompus, par des jeunes gens avides de la nouveauté, & par des misérables, qui, ayant long-temps désobéi à la vertu & à la raison, avoient besoin de mon secours pour les détrôner.

J'eus horreur de ma corruption ; & ce même orgueil qui m'avoit séduit, me fit rentrer dans mon devoir. Je me lassai de mon irrésolution, & je rougis de me voir favorisé par des gens que le reste du monde méprisoit & évitoit.

J'abandonnai les disputes; je prescrivis un nouveau régime à mon entendement, & je résolus, au-lieu de réjetter toutes les opinions reçues, de tolérer toutes celles que je ne pouvois réfuter. Je cessai d'échauffer mon imagination par des controverses sans fin, de discuter des questions incertaines, & de soutenir le mensonge.

En observant cette méthode, je suis enfin sorti de mon délire, & je me trouve dans l'état d'un homme qui est délivré des accès d'une fievre chaude. Je me félicite de la possession de l'évidence & de la réalité, & des progrès

que je fais d'un jour à l'autre dans la connoiſſance de la vérité.

Je ſuis, Monſieur, &c.

PERTINAX.

N°. XCVI.

Samedi, 16 Février 1751.

Quod ſi Platonis muſa perſonat verum,
Quod quiſque diſcit, immemor recordatur.

BOETIUS.

„ La vérité nous plaît, lorſque Platon nous „ la montre revêtue des ornements de ſon élo- „ quence; mais nous la perdons auſſi-tôt de „ vue ".

UN ancien Auteur nous dit que le ſommaire de l'éducation que les Perſans donnoient à leurs enfants, ſe réduiſoit à bien *monter à cheval*, *à lancer le javelot avec adreſſe*, *& à dire la vérité*.

Je comprends qu'on pouvoit aiſément leur montrer à manier un cheval & à ſe ſervir de l'arc; mais j'au-

rois voulu qu'on nous eût instruits des moyens qu'ils employoient pour inspirer aux jeunes gens l'amour de la vérité, & les préservatifs dont ils se servoient pour les garantir de la tentation de la trahir par un mensonge.

Les hommes, dans l'état de corruption où ils se trouvent, sont induits par plusieurs motifs à abandonner la vérité. Ils se trouvent si souvent dans l'occasion de pallier leurs fautes, d'en imposer à l'ignorance & à la crédulité d'autrui; ils ont tant de maux présents à éviter, tant de plaisirs à satisfaire, qu'il y en a peu, du moins parmi ceux qui sont engagés dans les affaires de la vie, qui ayent assez de courage & de constance pour ne jamais s'écarter de la vérité.

Il faudroit, pour que les hommes apprissent à dire la vérité, qu'ils apprissent pareillement à l'entendre; car il n'y a pas d'espece de mensonge plus fréquente que la flatterie. Le poltron s'y rend par crainte; celui qui dépend, par intérêt; & l'ami, par l'effet de sa tendresse. Ceux qui n'ont ni l'ame timide ni servile, sont bien-aises de plaire à ceux qu'ils fréquentent; & aussi

aussi long-temps qu'on sera assez injuste pour vouloir exiger des éloges, il se trouvera toujours des gens que l'espérance, la crainte ou l'amitié engageront à en donner.

Le crime du mensonge est plus commun qu'on ne pense; & plusieurs personnes, à qui leur conscience ne sauroit le reprocher, ont corrompu les mœurs d'autrui par leur vanité, & encouragé le vice qu'ils croyent abhorrer.

La vérité est rarement bien reçue comme telle. Elle déplait généralement, parce qu'elle contrarie nos desirs, & qu'elle s'oppose à notre conduite; & comme nous sommes naturellement attentifs à nos intérêts, nous avons de la peine à écouter ce que nous appréhendons de connoître, & nous oublions promptement ce que nous n'avons pas dessein d'imprimer dans notre mémoire.

C'est la raison pour laquelle on a inventé plusieurs moyens d'instruction pour vaincre cette répugnance qu'on a pour la vérité; & comme on donne les médicaments aux enfants dans des confections, pour les leur déguiser, on a de même caché les préceptes sous

mille apparences, afin que l'appât du plaisir empêchât les hommes de courir à leur perte.

Pendant que le monde étoit encore dans l'enfance, la Vérité descendit du Ciel, & l'Imposture sortit de la terre. La Vérité étoit la fille de Jupiter & de la Sagesse, & l'Imposture, celle de la Folie & du Vent. Elles se présenterent avec la même confiance pour dominer sur la nouvelle création; & comme les Dieux connoissoient leur pouvoir & leur inimitié, tous furent attentifs à leur dispute, pour voir quelle en seroit l'issue.

La Vérité, qui connoissoit la supériorité de ses forces & la justice de ses prétentions, se présenta toute seule d'un air grave & majestueux. Il est vrai que la Raison l'accompagnoit; mais elle paroissoit sa suivante, plutôt que sa compagne. Elle avoit la démarche ferme & majestueuse; elle avançoit pas à pas; mais après qu'elle avoit une fois posé le pied dans un endroit, ni les Dieux ni les hommes n'auroient pu le lui faire quitter.

L'imposture copioit son maintien & ses attitudes, & réussissoit parfaitement.

Elle étoit entourée, animée & soutenue par des légions innombrables de desirs & de passions; mais sa foiblesse étoit telle, qu'elle étoit souvent obligée de recevoir la loi de ses alliés. Ses mouvements étoient subits, irréguliers & violents; elle n'avoit ni fermeté, ni constance. Elle faisoit souvent des conquêtes par des incursions soudaines, qu'elle n'espéroit jamais de conserver par ses propres forces; mais elle les maintenoit avec le secours des passions, qui joignoient à beaucoup de courage une fidélité à toute épreuve.

Les deux antagonistes en venoient souvent aux prises. Dans ces sortes d'occasions, l'Imposture s'enveloppoit toujours la tête d'un nuage, & donnoit ordre à la Fraude de dresser une embuscade à côté d'elle. Elle portoit dans la main gauche le bouclier de l'Impudence, & le carquois de la fausse Subtilité sur ses épaules. Toutes les Passions accouroient à ses ordres. La Vanité la précédoit en battant des aîles; & l'Opiniâtreté la suivoit. Elle s'avançoit quelquefois vers la Vérité, & quelquefois elle l'évitoit : mais elle escarmouchoit toujours de loin; elle per-

doit continuellement du terrein, & décochoit ses fleches dans différentes directions; car les forces lui manquoient toutes les fois que la Vérité la fixoit.

La Vérité avoit un aspect qui inspiroit la crainte; & lorsque la dispute duroit assez de temps pour qu'elles s'approchassent l'une de l'autre, l'Imposture laissoit tomber les armes de la fausse Subtilité, saisissoit des deux mains le bouclier de l'Impudence, & alloit se cacher parmi les Passions.

La Vérité étoit souvent blessée, mais guérissoit toujours en peu de temps; au-lieu que l'Imposture ne recevoit jamais la moindre blessure, qu'elle ne s'envenimât; elle gagnoit les parties voisines, & se r'ouvroit lorsqu'on la croyoit guérie.

L'Imposture reconnut bientôt, par expérience, que sa supériorité ne consistoit que dans la célérité de sa marche & le changement de son attitude. Elle ordonna donc au Soupçon de battre l'estrade, & elle évita avec soin de croiser le chemin de la Vérité, qui, marchant toujours sur la même ligne, échappoit aisément aux mouvements obliques, variés & rétrogrades que

l'Imposture pratiquoit, lorsqu'elle craignoit l'approche de son ennemie.

L'Imposture, en se conduisant de la sorte, empiéta d'une heure à l'autre sur le monde, & étendit son empire sur toutes les régions & dans tous les climats. Par-tout où elle remportoit la victoire, elle confioit son autorité aux Passions; & celles-ci obéirent avec tant d'empressement à ses ordres, qu'elles s'opposerent à la Vérité, toutes les fois qu'elle voulut s'emparer de leurs postes, & retarderent ses progrès, quoiqu'elles ne pussent les arrêter. Elles furent à la fin obligées de céder malgré elles; quoiqu'elles se ralliassent souvent, & feignirent de se soumettre; mais elles ne manquerent jamais de se révolter, toutes les fois que la Vérité cessa de les contenir par sa présence.

La Vérité, qui, la premiere fois qu'elle descendit du Ciel, s'étoit attendue à être reçue avec des acclamations universelles, à être chérie, obéie, & à étendre son influence dans toutes les Provinces, fut surprise de voir qu'elle étoit obligée de s'ouvrir le passage par force par-tout où elle se présentoit; de trouver tous les entende-

ments bouchés par le Préjugé, & tous les cœurs préoccupés par la Passion. Elle avança, il est vrai; mais elle avança lentement, & perdit souvent les conquêtes qu'elle avoit faites, parce que les appétits se révolterent, & se soustrayant à son obéissance, furent se ranger sous les drapeaux de son ennemie.

Ce combat n'affoiblit cependant point ses forces, parce que sa vigueur étoit insurmontable; mais elle fut outrée de se voir ainsi jouée par une ennemie qu'elle méprisoit, & qui n'avoit d'autre avantage sur elle, que celui qu'elle devoit à son inconstance, à sa foiblesse & à sa ruse. Transportée de colere, elle pria Jupiter son pere de la rappeller dans le ciel, & d'abandonner les hommes au désordre & aux maux qu'ils méritoient, pour s'être soumis volontairement à l'usurpation de l'Imposture.

Jupiter avoit trop de compassion pour eux, pour acquiescer à sa demande; mais il consentit à alléger ses travaux & ses peines. Il lui ordonna d'aller consulter les Muses, & de s'informer des moyens qu'elle devoit employer

pour que les hommes la reçussent, & qu'elle pût régner paisiblement. Les Muses lui dirent qu'elle nuisoit elle-même à ses progrès par la rudesse de son aspect & l'austérité de ses leçons, & que les hommes ne l'admettroient jamais tant qu'elle se feroit craindre, parce qu'en se livrant à l'Imposture, ils sacrifioient rarement leurs commodités & leurs plaisirs ; qu'elle prenoit la figure la plus engageante, & qu'elle permettoit au desir de la peindre & de la parer comme il lui plaisoit. Les Muses fabriquerent, sur le métier de Pallas, une robe de couleur changeante, pareille à celle dont l'Imposture se servoit pour captiver ses admirateurs ; elles en revêtirent la Vérité, & lui donnerent le nom de Fiction. Elle recommença dès-lors ses conquêtes avec plus de succès ; car lorsqu'elle se présentoit pour entrer, les Passions, qui la prenoient pour l'Imposture, lui ouvroient la porte, & lui résignoient leur emploi. Elle n'en avoit pas plutôt pris possession, que la Raison lui ôtoit sa robe, & qu'elle reparoissoit sous sa forme naturelle, avec tout l'éclat & la dignité qui en sont inséparables.

N°. XCVII.

Mardi, 19 Février 1752.

Fæcunda culpæ secula nuptias
Primùm inquinavere, & genus, & domos.
Hoc fonte derivata clades
In Patriam Populumque fluxit.

HORACE.

» Ces derniers siecles, féconds en crimes
» ont d'abord souillé par d'infâmes adulteres
» nos plus illustres Maisons ; & de cette source
» infectée, ont coulé les malheurs qui ont inondé
» Rome & l'Empire ".

LE Lecteur est redevable de la Piece suivante à un Auteur dont notre siecle a reçu les plus grandes faveurs, qui a étendu la connoissance de la nature humaine, & appris aux passions à obéir aux ordres de la vertu.

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Lorsqu'on publia le *Spectateur* par feuilles détachées, je pris tant de plaisir

à sa lecture, que je m'en fais encore un aujourd'hui de me la rappeller. Toutes les fois que je réfléchis sur les foibles du siecle, dont il est parlé dans cet Ouvrage utile, & que je les compare avec les vices qui regnent parmi nous, je ne puis m'empêcher de souhaiter que vous preniez plus souvent connoissance des mœurs de plus de la moitié de l'espece humaine, afin que si vos préceptes & vos observations passent à la postérité, les Spectateurs puissent montrer à la génération naissante quelles étoient les folies régnantes parmi leurs aïeules, les vices de leurs meres, & qu'elle profite de leur exemple pour s'en corriger.

Lorsque je lis les Spectateurs qui ont observé la mauvaise conduite que tiennent les jeunes filles dans l'église, dans le dessein de se procurer des admirateurs, j'ai coutume de les désigner par le nom de *Chercheuses*, pour les distinguer, par cette note d'infamie, de celles qui ont assez de pudeur & de décence pour attendre patiemment qu'on les cherche.

Les mœurs des femmes sont tellement changées aujourd'hui, que je leur

ferois volontiers grace de ce nom; si elles n'en méritoient point un pire, puisqu'elles négligent généralement leurs affaires domestiques, pour se livrer à de vains amusements, à des méchants propos, sans autre vue fixe que celle de tuer le temps.

Dans le siecle du Spectateur, les jeunes femmes, à l'exception des moments qu'elles passoient dans une compagnie, à faire une partie, ou une visite chez quelqu'une de leurs parentes, s'occupoient chez elles à remplir leurs devoirs domestiques. Elles ne connoissoient ni les redoutes, ni les bals, ni les assemblées, ni tels autres semblables marchés où les femmes se vendent.

La modestie, la méfiance, la douceur, l'affabilité étoient regardées comme les vertus propres & les graces caractéristiques du sexe; & si quelque femme cherchoit avec trop d'empressement à se faire remarquer, elle devenoit, & avec juste raison, l'objet de la satyre publique.

Les églises étoient presque les seuls endroits où les étrangers pouvoient voir les femmes. Les hommes s'y rendoient

dans l'espérance de les voir, & peut-être plus souvent qu'ils n'auroient dû le faire, eu égard au motif qui les y conduisoit.

Mais quelque impropre que fût le motif, il en résultoit souvent quelque bien. Les deux sexes étoient sur la voie de leurs devoirs. Il n'y a qu'un homme abandonné, qui n'aime point la vertu dans autrui. Les jeunes gens de ce temps-là n'avoient point aussi totalement perdu l'idée du bien, qu'ils l'ont fait depuis par un effet de leur orgueil & de leur présomption. Lors donc qu'ils voyoient une belle dont la conduite décente & la dévotion gaie & aimable leur étoient garants de son exactitude à remplir ses premiers devoirs, ils en concluoient qu'elle seroit aussi attentive à s'acquitter des seconds.

Combien de fois m'est-il arrivé d'attendre avec impatience qu'une belle qui étoit à genoux, se levât, & d'admirer les charmes que la dévotion ajoutoit à ceux qu'elle avoit reçus de la nature!

Les hommes devenoient souvent meilleurs par le commerce des personnes qu'ils fréquentoient. On sait que

amoureux l'un de l'autre, & que ce dernier n'ose point lui déclarer sa passion. Une pareille conduite paroît également contraire à la prudence & à la politique : mais considérée dans ce sens, elle n'est qu'une simple résignation à la volonté des parents; une résignation à laquelle l'inclination ne s'oppose point.

Ses parents la louent d'avoir fait son devoir. Les amis s'assemblent; on convient des articles. La crainte, l'espérance, quelques larmes répandues de part & d'autre, remplissent cet intervalle ennuyeux; on convient d'une entrevue; car la jeune Demoiselle ne s'est jamais montrée en public.

Le temps de l'entrevue arrive enfin. Beaucoup de modestie, & point de hardiesse. Elle déclare son inclination. La connoissance que l'amant a de son mérite, ne lui permet point de douter de sa sincérité, d'autant plus qu'il connoît les sentiments de ses parents. Elle le remercie de la bonne opinion qu'il a d'elle. Ce que ses amis lui ont dit de son caractere, lui font sentir le cas qu'elle doit en faire.

Elle reçoit ses visites; il a soin de

les renouveller ; ils se confirment dans la bonne opinion qu'ils ont conçue l'un pour l'autre ; & lorsqu'il la presse de lui donner sa main, elle lui déclare qu'elle est prête à se rendre à son devoir, & lui avoue l'estime qu'elle a conçue pour lui.

Il la demande en mariage à ses parents, & les remercie de la maniere gracieuse & affectueuse dont ils ont reçu sa demande.

On célebre le mariage. Les parents, les amis, les freres, les sœurs y assistent, & les deux familles n'en forment plus qu'une.

Le nouveau couple ne trouve du plaisir que dans la maison où il a fixé sa résidence, & n'en sort jamais, que le plaisir qu'il a d'y retourner n'augmente à proportion de l'absence qu'il a faite.

O Monsieur ! pardonnez le babil d'un vieillard. Les choses alloient ainsi lorsque j'épousai ma chere Lætitia ; mais elles ont aujourd'hui changé de face. Les femmes ne peuvent plus se souffrir chez elles, & n'aiment que les endroits publics. Les lieux où l'on déjeûne & où l'on dîne, les redoutes,

les concerts, les bals, les académies de jeux, les opéra, des mascarades qui durent toute la nuit, & les ventes publiques que l'on fait tous les jours des effets des marchands qui ont fait banqueroute, & que la dissolution générale des mœurs a rendues plus fréquentes que jamais, sont d'un grand secours à ces tueuses mordernes du temps.

Il y a tous les étés des assemblées dans chaque Province; à Tunbridge, à Bath, à Cheltenham, à Scarborough. Quelle dépense en habits & en équipages ne sont pas obligées de faire les femmes qui les fréquentent!

L'exemple est si contagieux, que les gens du commun trouvent des places à six sols, & des tables de jeu pour un sol. Les domestiques fripponnent leurs maîtres, & commettent mille infamies pour subvenir à leurs folles dépenses.

Quant aux femmes qui fréquentent ces endroits publics, elle ne sont point honteuses de se mêler avec les hommes, & de gager qui rira plus haut dans les promenades publiques.

Les hommes qui auroient pu être

de bons maris, & qui fréquentent ces endroits, craignent de se marier, & prennent le parti de vivre garçons, à moins qu'on ne les achete à haut prix. Ils peuvent être spectateurs de ce qui se passe; &, s'ils veulent, plus que spectateurs aux dépens d'autrui. Il y a cependant bien de la différence entre le compagnon d'une soirée, & un compagnon pour la vie.

Deux mille livres sterlings dans le dernier siecle, avec une femme économe, valoient plus que dix mille dans celui-ci. On exige une constitution de dot, laquelle est souvent inutile, sur-tout à un marchand; tant d'argent pour les épingles, ce qui rend une femme indépendante, & détruit l'amour, en ce qu'elle la dispense d'avoir aucune obligation à son mari, & par conséquent de toute reconnoissance. Si l'on ajoute à cela le jeu, quel est l'homme prudent qui osera se marier?

Les honnêtes gens ne trouvant point de femmes, que reste-t-il à celles-ci, sinon des fats, des étourdis, des libertins qu'elles ont contribué à rendre tels? & ces misérables même ont-ils besoin

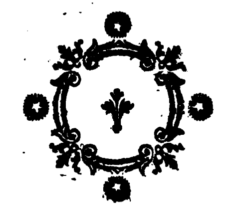
de se marier, pour jouir de la conversation de celles qui vendent leur compagnie à si bon marché ?

Après tout, quel avantage la coquette tire-t-elle de ses adorateurs ? Comme elle est également accessible à tous ceux qui ont de la complaisance, chaque fat agit de pair & compagnon avec elle, regarde ses œillades comme autant d'invitations, & n'attend que le moment d'en tirer parti. Elle a des adorateurs, il est vrai, mais aucun amant ; car l'amour est respectueux & timide : & où trouvera-t-elle un mari ?

Daignez, Monsieur, représenter aux jeunes filles éventées & étourdies le mépris & le danger auxquels elles s'exposent. Celles qui sont encore capables de réflexion, seront convaincues tôt ou tard de la justice de votre censure, & de la charité de vos leçons.

Supposé que vos remontrances & vos reproches ne produisent aucun effet sur celles qui sont engagées trop avant dans les folies à la mode pour en profiter, elles pourront les répéter à leurs nieces ; car il n'y a pas apparence qu'elles ayent des filles, lorsque d'autres

flatteurs les obligeront à quitter le théâtre de la vanité : car les femmes qu'on admire le plus, ne sauroient toujours briller à Bath & à Tunbridge. Les visages que l'on voit tous les jours font moins d'impression que les nouveaux, & c'est-là le châtiment qui est réservé aux filles qui se rendent trop familieres.



N°. XCVIII.

Samedi, 23 Février 1751.

Quæ nec Sarmentus iniquas
Cæsaris ad mensas, nec vilis Gabba tulisset.

JUVENAL.

» Vous pouvez y soutenir les outrages qu'un
» Sarmante, un Gabba, tout méprisables qu'ils
» étoient, n'eussent pu supporter eux-mêmes à
» la table de César " ?

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Vous vous êtes souvent efforcé d'inculquer à vos lecteurs une observation beaucoup plus véritable que nouvelle, qu'une partie de la vie se passe dans des occupations inutiles; que les heures s'écoulent parmi de vains amusements, & qu'on trouve rarement l'occasion de faire usage des vertus & des connoissances qu'on a acquises.

Il arrive communément que la spé-

culation n'a aucune influence ſur la conduite. Les concluſions judicieuſes, les arguments qui ſont le fruit d'une étude laborieuſe & d'une recherche ſoigneuſe, reſtent ſouvent enfermés dans la mémoire, de même que l'or dans le coffre d'un avare, & qui le rend auſſi inutile pour lui que pour autrui.

Vous avez parfaitement décrit l'état des êtres humains; mais on peut douter ſi vos préceptes s'accordent avec votre deſcription; ſi vous n'avez pas généralement conſidéré vos lecteurs comme ſoumis à l'influence des paſſions tragiques, & n'étant ſuſceptibles de peine & de plaiſir, que lorſque des agents puiſſants & de grands événements les occaſionnent.

Un Auteur qui écrit, non point ſimplement pour perfectionner un art, ou pour établir une doctrine douteuſe, mais pour ſe rendre utile généralement à tous les hommes, ne doit rien négliger de ce qui peut angmenter le plaiſir de la converſation, & prévenir l'interruption & le dégoût qu'on n'éprouve que trop ſouvent dans le commerce de la vie.

Vous auriez donc pu, sans nuire à votre réputation, parler quelquefois de ces petits devoirs dont les hommes sont tenus les uns envers les autres, & recommander l'observation de ces petites civilités & de ces façons d'agir délicates, qui, quelque peu considérables qu'elles paroissent à un Savant, contribuent cependant à entretenir le bon ordre dans le monde, en facilitant le commerce de la vie, & pour lesquelles les François ont suffisamment témoigné leur estime, en donnant le nom de *savoir-vivre* à la connoissance qu'on en a, & à l'usage qu'on en fait.

La politesse est un de ces avantages dons nous ne connoissons le prix que par les inconvénients qui résultent de son absence. Son influence sur les mœurs est constante & uniforme, de maniere qu'on ne s'en apperçoit pas plus que d'un mouvement égal. Les circonstances de chaque action sont tellement adaptées les unes aux autres, que nous ne voyons point en quoi elles pechent, & que nous nous attachons plutôt à sa convenance, qu'à son exactitude.

Mais comme nous ne connoiſſons le prix de la ſanté qu'après que nous l'avons perdue, de même il ne faut que fréquenter tant ſoit peu ceux qui ne ſe ſont jamais attachés à plaire aux autres, & qui ne ſuivent dans leur conduite d'autre regle que leur volonté, pour ſe convaincre qu'on ne peut mener une vie heureuſe & paiſible qu'au moyen de certaines formalités reçues.

La ſageſſe & la vertu ne ſont point des moyens ſuffiſants, ſi on n'obſerve les loix de la politeſſe, pour empêcher la familiarité de dégénérer en groſſiéreté, & l'eſtime de ſoi-même en inſolence. On peut commettre mille impoliteſſes, & négliger un millier de bons offices ſans que ni la conſcience ni la raiſon nous en faſſent aucun reproche.

Le vrai effet de la politeſſe naturelle, paroît être de mettre les gens à leur aiſe, plutôt que de plaire. Le talent de plaire eſt un don de la nature, qu'on ne peut acquérir, ni par des préceptes, ni par imitation; mais quoiqu'il ne ſoit donné qu'à un petit nombre de gens de ravir & de charmer,

chacun peut eſpérer avec un peu de précaution, & en obſervant certaines regles établies, de ne faire de la peine à perſonne; & s'il eſt bien élevé, de jouir de l'amitié des hommes, ſans aſpirer à une plus haute diſtinction.

L'axiôme univerſel ſur lequel toute la politeſſe eſt fondée, & dont émanent toutes les formalités que l'uſage a établies chez les nations civiliſées, eſt *qu'on ne doit point ſe préférer aux autres.* Cette regle eſt ſi générale & ſi certaine, qu'on ne peut voir commettre une impoliteſſe, ſans ſuppoſer qu'on l'a violée.

Il y a dans tous les endroits quelques modes particuliers de politeſſe arbitraires & accidentels, qu'on ne peut apprendre qu'avec le ſecours de l'habitude & de la converſation. On peut mettre de ce nombre les manieres de ſaluer, de faire la révérence, les places de diſtinction. On peut ſouvent violer ces choſes ſans qu'on s'en formaliſe, pourvu que l'orgueil ni la malice n'y ayent aucune part; mais on peut auſſi les obſerver à la rigueur, & pourtant ſe rendre haïſſable par ſon inſolence,

lence, sa pétulance & ses airs de mépris.

Je n'ai jamais trouvé nulle part plus de politesse que chez ceux qui passent leur temps à faire & à recevoir des visites, qui fréquentent les bonnes compagnies, qui étudient les regles du cérémonial, & observent toutes les variations de la politesse reçue.

Ils savent l'heure qu'il faut aller voir un ami, l'endroit où ils doivent l'attendre, l'intervalle qu'on doit mettre entre deux visites; mais ils ne s'attachent qu'aux parties extérieures de la politesse qui sont les moins essentielles, & se mettent peu en peine d'être à charge à autrui, pourvu qu'ils contentent leur vanité.

Trypherus est un homme qui se distingue par son faste & sa magnificence, & qui se trouvant par sa fortune & son rang dans la premiere classe de la communauté, a acquis cet air de dignité & ces manieres polies que l'on contracte sans peine à la cour, aux bals & aux petits levers.

Mais Trypherus, sans aucune malice préméditée, partie par l'ignorance dans laquelle il est de l'humanité, & par-

fie par l'habitude qu'il a prise de contempler avec beaucoup de satisfaction sa grandeur & ses richesses, donne à toute heure des dégoûts à ceux que le hasard ou l'intérêt assujettissent à sa vanité.

S'il se trouve chez un homme que la fortune réduit à n'habiter qu'une petite maison, il vante le plaisir qu'il y a d'avoir des grands appartements, & de pouvoir en changer selon les saisons. Il lui dit qu'il n'aime point à être logé à l'étroit; & que si sa chambre étoit aussi petite, il se regarderoit comme dans une prison.

Il montre à Eucratès, qui est d'une aussi bonne maison, mais qui a moins de fortune que lui, sa vaisselle plate; il lui dit qu'elle lui coûte beaucoup, mais qu'un gentilhomme ne peut absolument s'en passer; que s'il avoit moins de bien, il travailleroit à l'augmenter, & qu'il mettroit son fils aîné dans le commerce.

Il a, à l'imitation de quelques observateurs plus spirituels que lui, imaginé plusieurs moyens pour cacher sa pauvreté, & ne manque jamais, lorsqu'il se trouve avec des femmes dont

la fortune est bornée, de faire tomber la conversation sur l'avantage que l'on trouve à acheter des robes à la fripperie, à n'employer que des étoffes légeres, & à être toujours en noir.

Il m'a montré mille fois un catalogue de ses tableaux, de ses bijoux & de ses raretés ; & quoiqu'il sache que je suis meublé très-simplement, il ne manque jamais de terminer son discours par une déclaration, qu'il ne voit jamais une maison mal meublée, sans mépriser & sans plaindre celui à qui elle appartient.

Telle est, Monsieur, la conduite de Trypherus; conduite qui le rend la terreur de tous ceux qui sont moins riches que lui, & qui lui a attiré une infinité d'ennemis.

Quoique tous les hommes ne soient pas aussi coupables que Trypherus, il est cependant presque impossible de n'en pas trouver quelqu'un qui ne flatte son orgueil par la comparaison qu'il fait des autres avec lui, lorsqu'il sait qu'elle lui est avantageuse, sans considérer que c'est une espece d'oppression de donner mal-à-propos des idées

que ceux qui sont sauvages & féroces, & qui, suivant la remarque d'Aristote, ne vont jamais ensemble, courussent les montagnes & les déserts, & s'accouplassent ensemble, pour empêcher que la terre ne se trouvât remplie de monstres.

Comme la propagation & la distinction des animaux exigent qu'ils s'allient avec leurs semblables par quelque motif de choix uniforme, ou quelque instinct particulier, il est pareillement nécessaire que l'homme, qui a un plus grand nombre de plaisirs & de besoins à satisfaire, & quantité de facultés qu'il ne sauroit employer tout seul, cherche quelques compagnons dont l'humeur & le caractere s'accordent avec le sien; qu'il choisisse parmi ceux de son espece, quelqu'un avec lequel il s'attache par un sentiment d'amitié & de tendresse, & qu'il améliore sa condition, en ajoutant de surcroît l'amitié à l'humanité, & l'amour des individus à celui de l'espece.

Les autres animaux sont formés de maniere qu'ils paroissent contribuer très-peu au bonheur les uns des autres, & qu'ils ne connoissent, ni la

joie, ni le chagrin, ni l'amour, ni la haine, qu'autant qu'ils y sont portés par quelque desir qui a pour objet la conservation de leur vie, ou la propagation de leur espece. C'est ce qui fait qu'ils ont rarement égard à ces petites différences qui distinguent les créatures de la même espece les unes des autres.

Si l'affection de l'homme n'étoit fondée que sur ce penchant naturel & inné qu'on a pour ceux de son espece, Londres & Babylone, malgré la multitude d'habitans qu'elles renferment, lui paroîtroient un désert affreux. Ses affections n'étant point concentrées, s'évaporeroient comme le feu élémentaire; il languiroit dans une insensibilité perpétuelle; & quoiqu'il pût dans la premiere vigueur de sa jeunesse, se procurer divers amusements, sa curiosité ne seroit pas plutôt satisfaite, sa joie ne seroit pas plutôt rallentie, qu'il s'abandonneroit à l'incertitude du hasard, sans espérer aucun secours dans ses malheurs, & sans faire aucun souhait pour le bonheur de ses semblables.

Nous sommes obligés d'aimer tous les hommes; je veux dire, d'avoir pour

eux de la bienveillance, & de leur rendre dans l'occasion tous les services qui dépendent de nous : mais il est impossible de les aimer tous également ; du moins impossible, sans éteindre les passions qui causent toutes nos peines & tous nos plaisirs, sans cesser de faire usage de quelques-unes de nos facultés, sans renoncer à toute crainte & à toute espérance, & sans vivre dans une apathie & une indifférence absolue.

Les besoins auxquels nous sommes sujets, exigent mille offices de tendresse que le simple égard pour l'espece ne dictera jamais. Chaque homme a des sujets de chagrin, auxquels il n'y a qu'un ami qui puisse remédier, & qui resteroient confondus parmi cette foule de maux qui accablent l'humanité, s'ils n'étoient apperçus que par les yeux de cette bienveillance générale qui s'étend indistinctement sur tous les hommes.

Il convenoit donc que la grande communauté humaine fût divisée en plusieurs petites sociétés indépendantes. Ces dernieres forment des intérêts séparés, souvent opposés les uns aux au-

tres, & que ceux qui ſont ſoumis à des gouvernemens particuliers, s'imaginent fauſſement devoir favoriſer, quoiqu'ils nuiſent au bonheur du reſte du monde.

Ces ſortes d'unions ſe diviſent de même en différentes claſſes, & la vie ſociale en d'autres petites ſubdiviſions, dont les branches ſe terminent par les ramifications de l'amitié particuliere.

J'ai déja obſervé ailleurs qu'il n'y avoit d'amitié ſolide & durable qu'entre ceux qui ont les mêmes inclinations. Nul homme ne ſauroit aimer celui qu'il ſait n'avoir aucune eſtime pour lui, & rien ne prouve davantage l'eſtime que l'imitation.

J'ai encore dit que la bienveillance la plus forte eſt celle qui provient de la participation des mêmes plaiſirs; parce que nous aimons naturellement à nous rappeller ceux dont l'idée eſt liée avec celle des plaiſirs que nous avons goûtés.

C'eſt donc en vain qu'on s'efforce de captiver l'amitié de ceux dont on ne peut partager ni les amuſements, ni les plaiſirs. On a vu des gens qui ont acquis du crédit & de la fortune, ſim-

plement pour avoir excellé dans les jeux que leurs protecteurs aimoient, pour avoir eu le même goût pour les mêmes curiosités, pour les mêmes vins, & pour les mêmes mêts.

On peut également s'attacher par cette conformité de mœurs & d'inclinations, ceux mêmes qui ont assez de vertu & de sagesse pour mépriser cette sorte de mérite. La conformité de goût pour les mêmes plaisirs, pour les mêmes connoissances, pour les mêmes opinions, présuppose toujours la même disposition pour les mêmes études, & le même plaisir pour les mêmes découvertes.

Quel avantage auroit un politique à proposer le plan qu'il a formé pour rectifier les loix & les différentes formes de gouvernement, à un chymiste qui n'a l'esprit occupé que de son souffre & son salpêtre? Comment un Astronome pourroit-il, en expliquant ses calculs & ses conjectures, endurer la froideur d'un Grammairien, qui perdroit de vue Jupiter & ses satellites, pour lui donner l'étymologie d'un mot obscur, ou l'explication d'un vers, sur le sens duquel on n'est point d'accord?

Tout homme aime la même espece de mérite que le sien, lorsqu'il ne craint point qu'il nuise à sa fortune & à sa réputation. La raison en est, qu'il connoît non-seulement mieux le prix des qualités qu'il cultive lui-même, ou l'utilité de l'art dans lequel il excelle, mais qu'il aime encore à voir donner à un autre des louanges qu'il fait lui appartenir également.

Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'appercevoir que les hommes en général doivent choisir pour camarades ceux dont l'état est analogue au leur, parce qu'il n'y a pas beaucoup de gens avec lesquels on puisse converser, & qui soient en état de nous amuser par leur esprit & la variété des connoissances qu'ils ont acquises.

Le marin, l'académicien, le jurisconsulte, l'artisan, le courtisan, ont tous un jargon approprié à leur état, sont occupés des mêmes évenements, des mêmes affaires, & employent des allusions & des éclaircissements que personne autre qu'eux n'entend.

J'avoue que rien n'est si méprisable que de ne connoître que le jargon d'une profession particuliere, & le langage

d'une seule classe de mortels; mais comme il convient de mettre des limites aux excursions de l'esprit humain, il est bon que chacun s'attache à une étude particuliere, à quelque sujet favori, & l'on fera toujours cas de celui qui le possede, & qui peut en parler le plus pertinemment.

On ne doit point éviter cette espece de partialité; & elle n'est blâmable, que lorsqu'elle prédomine au point de nous inspirer de l'aversion pour les autres professions, & nous faire mépriser les vertus qui ne ressemblent point aux nôtres. Il convient donc que ceux qui sont liés par la même profession, se conforment à l'inclination de leurs collegues, & soient animés du même desir & du même esprit de curiosité.

On a observé avec juste raison que la discorde ne regne jamais plus que dans les petites choses. Rien ne l'enflamme davantage que la contrariété de goût, & sur-tout celle des principes. On doit donc l'éviter par une innocente conformité, qui, si elle n'est pas d'abord le premier motif, doit toujours être l'effet d'une union indissoluble.

N°. C.

Samedi, 2 Mars 1751.

Omne vafer vitium ridenti Floccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit.

PERSE.

» Horace, l'ingénieux Horace découvre si » plaisamment à ses amis leurs propres dé» fauts, qu'ils en rient eux-mêmes : il pé» netre, en badinant, jusqu'au fond de leur » cœur ».

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Comme plusieurs personnes bien intentionnées, ont, par la nécessité inévitable de leurs affaires, le malheur d'être totalement ensévelies dans la Province, & ignorent ce qui se passe dans le beau monde, je crois que vous ne sauriez mieux faire, en qualité d'Ecrivain public, que d'examiner le cas de ces malheureux objets qui méritent votre compassion à tous égards.

d'une seule classe de mortels ; mais comme il convient de mettre des limites aux excursions de l'esprit humain, il est bon que chacun s'attache à une étude particuliere, à quelque sujet favori, & l'on fera toujours cas de celui qui le possede, & qui peut en parler le plus pertinemment.

On ne doit point éviter cette espece de partialité ; & elle n'est blâmable, que lorsqu'elle prédomine au point de nous inspirer de l'aversion pour les autres professions, & nous faire mépriser les vertus qui ne ressemblent point aux nôtres. Il convient donc que ceux qui sont liés par la même profession, se conforment à l'inclination de leurs collegues, & soient animés du même desir & du même esprit de curiosité.

On a observé avec juste raison que la discorde ne regne jamais plus que dans les petites choses. Rien ne l'enflamme davantage que la contrariété de goût, & sur-tout celle des principes. On doit donc l'éviter par une innocente conformité, qui, si elle n'est pas d'abord le premier motif, doit toujours être l'effet d'une union indissoluble.

N°. C.

Samedi, 2 Mars 1751.

Omne vafer vitium ridenti Floccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit.

PERSE.

» Horace, l'ingénieux Horace découvre si » plaisamment à ses amis leurs propres dé- » fauts, qu'ils en rient eux-mêmes : il pé- » netre, en badinant, jusqu'au fond de leur » cœur ».

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Comme plusieurs personnes bien intentionnées, ont, par la nécessité inévitable de leurs affaires, le malheur d'être totalement ensévelies dans la Province, & ignorent ce qui se passe dans le beau monde, je crois que vous ne sauriez mieux faire, en qualité d'Écrivain public, que d'examiner le cas de ces malheureux objets qui méritent votre compassion à tous égards.

Je trouverois à propos que vous leur donniez un détail des occupations des gens du monde, assez circonstancié pour les engager à les imiter, afin que si le changement de leur fortune les transporte tout-à-coup sur la scene du plaisir & de la gaieté, ils sachent, après qu'ils seront revenus de leur premiere surprise, la maniere dont ils doivent se comporter.

Vous ne sauriez croire le bien que vous procureriez aux villes de Province, si vous aviez la charité de leur inspirer de l'émulation pour les mœurs & les coutumes des gens du beau monde.

Vous devez pour cet effet leur donner une description claire & exacte des talents agréables, une histoire complette des formalités établies, des modes, des caprices, des redoutes, des danses, des bals, des mascarades, des assemblées, des encans, des comédies, des opéra, des marionnettes, des endroits où les dogues se battent avec les ours, en un mot de tous les plaisirs qui fixent l'attention de nos beaux-esprits; plaisirs qu'ils ont portés à une si haute perfection, qu'ils ont trouvé

le secret admirable de passer les jours, les semaines & les années, sans le secours fatiguant de ce qui plaît aux formalistes de qualifier du nom de choses utiles & nécessaires.

En leur apprenant la route qu'ils doivent tenir pour parvenir à ce haut degré d'excellence humaine, vous devez employer des arguments assez forts pour convaincre ceux qui, dans d'autres occasions, ne paroissent pas manquer de bon sens, de l'erreur dans laquelle ils tombent, lorsqu'ils croyent n'être venus au monde que pour se tremousser, jouer & briller. En effet, rien n'est plus clair que cette suite continuelle de plaisirs & de divertissements, qui sont d'autant plus précieux qu'ils nous occupent davantage, est la fin la plus importante que l'on puisse se proposer dans la vie.

Il est certainement étonnant, vu les connoissances que le monde a acquises de nos jours, qu'il y ait encore des gens assez ignorants & assez stupides pour s'imaginer que l'on doive employer son temps & son esprit à toute autre chose que celle de suivre sa fan-

taisie; car sans cela, seroit-ce la peine de vivre?

Il est assez temps de penser aux choses lorsqu'elles arrivent. Quant aux vieilles notions du devoir, il n'en est pas dit un mot dans les *Nouvelles historiques*, & dans les autres Livres que l'on publie tous les jours en France, & qui sont entre les mains de tout le monde. Elles sont presque toutes puisées dans des Auteurs qui vivoient il y a plusieurs siecles, & qui n'ayant aucune idée des qualités qui caractérisent aujourd'hui les gens de distinction, sont entiérement tombés dans le mépris. Je défie à leurs plus zélés admirateurs, (car chaque Auteur a des partisans qui lui ressemblent) de prouver qu'ils se soient jamais trouvés à une redoute.

Ils ne disent pas un mot de l'article important des divertissements, des visites de cérémonie, du plaisir ravissant que procurent ces liaisons auxquelles l'amitié n'a aucune part, de ces politesses qui ne signifient rien. La vérité toute crue, l'honnêteté, un habillement simple, la résidence au logis, un travail pénible, peu de paroles, ai-

guisées par la censure ou par une double-entente, sont tout ce qu'ils recommandent comme les ornements & les plaisirs de la vie. Ils paroissent avoir ignoré ces petits ferments, cette dissimulation polie, ces médisances que l'on avance en prenant du thé, ce brillant des habits & des équipages, le triomphe de la préséance, les enchantements de la flatterie; & je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me représente la contenance qu'ils auroient tenue dans un cabinet de toilette & à une table de jeu.

Ces malheureux abhorroient ce zele patriotique qui dédaigne l'autorité, & qui foule les loix aux pieds.

N'oubliez pas sur-tout, Monsieur, l'avantage dont il est de jouer aux cartes le dimanche : coutume dont l'utilité s'étend si loin, qu'il y a lieu d'espérer qu'on l'introduira dans toutes les Provinces du Royaume.

Les personnes du beau monde en connoissent tout l'avantage. Il n'y a ce jour-là ni comédie, ni mascarade, ni charlatan, ni autre chose qui vaille la peine d'être vue; de maniere que, sans le whist & le bragg, les femmes ces-

feroient entiérement d'exister durant un jour de la semaine.

Les personnes du haut rang ne sont pas les seules qui profitent de cette coutume salutaire ; elle s'étend en quelque sorte sur le bas peuple. Si elle étoit plus générale, le monde en vaudroit beaucoup mieux.

Il est fâcheux pour de pauvres créatures, quelque basse que soit leur condition, de se voir privées des amusements & de la liberté qui sont communs à tous les hommes. Si l'on obligeoit les domestiques à aller à l'Eglise les dimanches, si l'on employoit une partie de ce jour-là à les instruire familiérement, ces pauvres malheureux se persuaderoient peu-à-peu qu'ils doivent être sobres, diligents & fideles à leurs maîtres & à leurs maîtresses.

Il n'y a personne, dans le siecle où nous sommes, assez dépourvu de prudence & d'humanité, pour vouloir contraindre ses domestiques à ce point, & leur inspirer des notions aussi étranges & aussi surannées. On préviendra ce malheur par les moyens que je vous ai prié d'indiquer ; car lorsqu'ils verront les gens qu'ils ont coutume de respecter,

insulter en face la Religion & les Loix, ils seront incités par leur exemple & leur conduite, si tant est qu'ils en profitent, à les braver à leur tour, selon que leurs besoins & leurs inclinations l'exigeront; ce qui procurera une liberté entiere à toute l'espece humaine.

En un mot, Monsieur, en représentant fidélement les avantages infinis de la façon de vivre à la mode, vous contribuerez à introduire ce que tout le monde prétend être la fin de notre existence; je veux dire une dissipation perpétuelle.

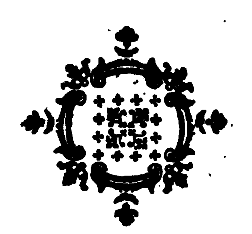
En encourageant les hommes à donner toute leur attention à des frivolités, & à faire leur unique étude des choses qui peuvent les amuser, vous leur éviterez bien des réflexions affligeantes.

Tous les sentiments d'humanité, les sympathies de l'amitié, les soins d'une famille, la sollicitude pour le bien d'autrui, toutes ces affections domestiques & sociales, qui causent tous les jours tant de soucis & d'embarras, disparoîtront, & feront place à une succession perpétuelle de plaisirs.

Vous bannirez du monde toutes les réflexions sérieuses; mais particuliérement celles sur *l'autre vie.* C'est celle qui inquiete le plus; mais heureusement, elle est mal fondée, parce que l'on sait, à n'en point douter, qu'on ne meurt jamais.

Je suis, &c.

CHARIESSA.



N°. CI.

Mardi, 5 Mars 1751.

Mella jubes Hyblæa tibi vel Hymittia nasci,
Et thyma Cecropiæ Corsica ponis api.

MARTIAL.

» C'est en vain que vous vous efforcez d'obtenir des choses impossibles. Comment voulez-vous que des abeilles que vous ne nourrissez qu'avec du thym de Corse, vous donnent d'aussi bon miel que celui du mont Hybla & du mont Hymetta "?

AU RODEUR.

MONSIEUR,

Ayant amassé dans mon esprit, pendant plusieurs années d'étude, un grand nombre de principes & d'idées, & acquis, par un fréquent exercice, la facilité d'en faire l'application à propos, & de les combiner facilement, je résolus de quitter l'Université, où je me regardois comme un diamant enfoui dans sa mine, & de me mêler parmi

le grand monde. Je me liai bientôt avec ceux qui étoient de même âge que moi ; & m'appercevant que ma gravité académique étoit peu propre à me procurer de la réputation, je m'attachai à acquérir des manieres folâtres & burlesques. Mon imagination s'échauffa en peu de temps au point, que je pétillai d'esprit, & inspirai la joie à toutes les compagnies où je me trouvai. Je devins tout-à-coup l'idole des caffés ; on voulut m'aggréger dans un hyver à cinq cotteries en qualité de président ; on m'entraînoit malgré moi à toutes les nouvelles comédies, & on me prenoit pour arbitre dans toutes les disputes qu'on avoit sur leur mérite. J'étois continuellement entouré d'une foule d'auditeurs, qui se faisoient un plaisir de répéter mes maximes & mes bons mots ; & plusieurs, qui ne me connoissoient que pour avoir pris du chocolat avec moi dans le même caffé, tirerent vanité de l'amitié que j'avois pour eux.

Vous ne devez pas être surpris, Monsieur, que je raconte mes succès avec une espece de triomphe & d'orgueil. Il n'y a peut-être pas de supériorité plus flatteuse & plus attrayante,

que celle que l'on acquiert dans la conversation par les saillies de son esprit, la facilité de s'énoncer, & la fertilité de ses opinions.

Dans toutes les autres occasions où l'on fait usage de son génie, on ignore & l'on ne jouit pas de toutes les louanges qu'on nous donne. Je conviens que la réputation d'un Ecrivain s'étend beaucoup plus loin; mais il reçoit peu de plaisir & d'avantage de la diffusion de son nom, & n'obtient qu'une souveraineté titulaire sur les pays qui lui payent tribut. L'éclat que répand l'esprit de conversation, réfléchit toujours sur lui-même; il jouit de tout le plaisir qu'il donne. Il voit son autorité reconnue de tous ceux qui l'approchent, l'amitié qu'on a pour lui s'enflammer, & les louanges accompagner l'attention qu'on lui donne.

Le desir qu'ont tous les hommes d'acquérir du crédit & de mériter l'estime de leurs semblables, est tellement satisfait, lorsqu'on voit une assemblée se réjouir de notre arrivée, & prêter attention à ce que nous disons, qu'on ne peut se rappeller ces sortes de distinctions qu'avec plaisir, lorsqu'on

n'employe aucun moyen criminel pour se les procurer. Je puis dire que la vanité ne m'a jamais guidé; j'ai toujours employé mon crédit en faveur de la vertu, & n'ai jamais sacrifié ma raison ni ma religion au desir d'être applaudi.

Il y eut plusieurs jeunes gens que le desir de profiter de mes plaisanteries, ou la vanité qu'ils avoient de faire croire qu'ils en jouissoient, engagerent à me fréquenter souvent. De ce nombre fut Démochares, qui possédoit beaucoup de bien, & qui étoit naturellement généreux. Comme ma fortune étoit médiocre, je fus ravi de m'attacher un ami que ses moyens mettoient en état de se passer de moi. Je devins, pour ainsi dire, son commensal; & comme il jugeoit ma fréquentation nécessaire pour acquérir la réputation d'homme élégant & poli, je vécus dans l'abondance sans qu'il m'en coutât rien, & sans dépendre de qui que ce fût, & passai ma vie dans une réciprocité perpétuelle de plaisirs avec des gens dont l'union étoit fondée sur la conformité des talents, & le desir de les perfectionner.

Mais

Mais chaque puissance a une sphere d'activité, au-delà de laquelle elle ne produit aucun effet. Démocharès ayant été obligé d'aller en Province pour vaquer à ses affaires, s'imagina qu'il augmenteroit le crédit qu'il avoit parmi les gentilshommes du voisinage, s'il menoit avec lui un homme dont les talents étoient généralement reconnus. On sut aussi-tôt dans la moitié du pays que Démocharès étoit arrivé avec le célebre Hilarius, & qu'on alloit goûter dans leur compagnie des plaisirs inconnus jusqu'alors. Je savois à quel dessein on m'avoit invité ; & comme les hommes se mettent rarement en peine de prévoir les contre-temps qu'ils peuvent éprouver, je fus flatté de me voir courtisé pour des motifs d'intérêt, & d'être regardé comme capable de concilier des factions opposées, d'appaiser les querelles, & de rétablir l'union & la paix dans la Province.

Au bout de quelques jours, employé à régler ses affaires domestiques, Démocharès invita à dîner tous les Gentilshommes du voisinage, & n'oublia pas de leur faire espérer que ma présence ne contribueroit pas peu

à augmenter les plaisirs qu'il se proposoit de leur procurer. Il m'instruisit des préjugés que ma réputation avoit fait naître en ma faveur, & me representa la joie qu'il auroit de me voir contribuer à celle de la compagnie, & d'observer les effets que mon esprit produiroit sur tant de caracteres différents.

Cette déclaration, qu'il croyoit devoir augmenter ma vanité, me remplit d'inquiétude. Je me sentis une ambition de briller, que je ne m'étois jamais connue, & je craignis plus que jamais de ne point réussir. Je passai toute la nuit à former le plan de la conversation que je voulois tenir; à me rappeller tous les sujets sur lesquels j'avois coutume d'exercer mes railleries, ceux qui fournissoient matiere au ridicule; je préparai des repliques vives & piquantes à mille questions qu'on pouvoit me faire, & formai un magasin de remarques, d'apophthegmes, de contes & d'éclaircissements.

Le jour parut pendant que je vaquois à ces méditations importantes. Je me levai avec ces palpitations qu'a coutume d'éprouver un champion qui

a envoyé un cartel à son adversaire; & malgré tous les efforts que je fis, je m'apperçus que mon courage succomboit sous le poids de l'attente. Les convives arriverent, & furent présentés à Hilarius à mesure qu'ils entroient. J'ignore l'idée que les habitants de cette région s'étoient formée de l'esprit; mais je m'apperçus qu'après les premiers compliments, tous s'en retournerent peu satisfaits, & que durant l'intervalle qu'on mit à servir le dîner, ils commencerent à me regarder, & ensuite à se regarder les uns les autres, comme des gens qui attendent le moment qu'on leve la toile.

Le dîner me tira de cette situation incommode; & comme tout le monde n'étoit occupé que de l'affaire du moment, je me trouvai paisiblement de niveau avec le reste de la compagnie. Mais on n'eut pas plutôt ôté le couvert, qu'au-lieu de cette conversation familiere à laquelle je m'étois attendu, tous les convives garderent un profond silence, s'attendant sans doute que j'allois faire quelque chose d'extraordinaire. Mon ami s'efforça de les tirer de leur assoupissement, en leur portant

des ſantés, & leur faiſant mille queſtions auxquelles ils répondirent en peu de mots, après quoi ils retomberent dans leur premiere taciturnité.

J'attendois toujours le moment favorable pour les faire rire; mais je ne trouvai aucun paſſage ouvert à la moindre ſaillie d'eſprit: car comment pouvoir être joyeux, lorſqu'on n'a devant ſoi aucun objet propre à inſpirer la joie? Après quelque vains efforts, qui ne produiſirent ni applaudiſſement ni contradiction, je me contentai de me mêler avec la maſſe, de porter dès ſantés en ſilence, & de m'occuper de mes propres réflexions.

Mon ami regardoit les convives les uns après les autres; ils ſe regardoient pareillement tour-à-tour; & ſi de temps à autre on proféroit quelques ſyllabes, il n'y en avoit pas un qui fût en état de repliquer. Toutes nos facultés étoient glacées, & chaque minute retranchoit quelque choſe de la capacité que nous avions de plaire, & de la diſpoſition que nous avions à ce qu'on nous plût. Ce fut ainſi que ſe paſſerent ces heures dans leſquelles on s'étoit promis tant de plaiſir; ces heures qu'on avoit aſ-

ſignées, par une eſpece de proclamation, à l'eſprit, à la gaieté & à Hilarius.

La nuit vint enfin, & la néceſſité de nous ſéparer nous délivra des perſécutions que nous éprouvions les uns les autres. Comme ils traverſoient la cour, je les entendis ſe plaindre d'avoir ſi mal employé leur journée, & ſe demander les uns les autres s'ils retourneroient dans une maiſon obſédée par un eſprit.

Démocharès, qui a infiniment plus de bonté que d'eſprit, qui s'étoit répu de l'honneur que devoient lui procurer mon eſprit & mes manieres élégantes & polies, & qui eſpéroit de voir aſſaiſonner ſon feſtin par la gaieté, ne put diſſimuler ſon chagrin & ſon reſſentiment, ni ſe perſuader que je n'avois point ſacrifié ſes intérêts à mon caprice & à ma mauvaiſe humeur, dégoûté ſes convives de deſſein prémédité, & réprimé la faculté que j'avois de plaire, par mon ſilence opiniâtre. J'ai appris que les Gentilshommes imputent à mon ami & à moi, la mauvaiſe réception qu'on leur a faite. Les uns ſont perſuadés que mon ami eſt

la dupe d'un imposteur, qui, bien qu'il ait le talent de plaire, n'ose ouvrir la bouche devant des gens qui ont plus d'esprit que lui; les autres concluent que je regarde Londres comme le seul théâtre digne de mes talents, & que je dédaigne de les exercer devant des provinciaux & des rustres, dont je méprise les éloges.

Je suis persuadé, Monsieur, qu'il est quelquefois arrivé à des gens qui ont le bonheur ou le malheur de passer pour avoir de l'esprit, d'éprouver les mêmes reproches dans de semblables occasions. J'espere donc que vous me garantirez de celui qu'on pourroit me faire d'en avoir imposé, en faisant observer à ceux qui liront votre feuille, que l'invention n'est pas tout-à-fait au commandement de celui qui la possede; que le desir que nous avons de plaire, est souvent cause que nous manquons notre but; que l'attente diminue la surprise, sans laquelle il n'y a point de plaisir; & que ceux qui veulent en goûter, doivent y contribuer de leur côté, parce que l'esprit n'agit qu'autant qu'on l'excite, & que cette effervescence de l'imagina-

tion, dont les élans surprennent si fort, ne peut être provoquée que par des idées opposées.

N°. CII.

Samedi, 9 Mars 1751.

Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen : neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest ; sed ut unda impellitur unda,
Urgeturque prior veniente, urgetque priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur.

OVIDE.

» Le temps, semblable à un fleuve, s'écoule » continuellement, & l'on ne peut pas plus » arrêter les heures, que l'eau d'une riviere » qui a pris son cours. Comme une vague pousse » celle qui la devance, & est poussée par celle » qui la suit, de même les minutes font place » à celles qui leur succedent ».

» LA vie, dit Séneque, est un » voyage, dans le progrès duquel » nous changeons continuellement de » scenes : nous laissons d'abord l'en- » fance derriere nous, ensuite la jeu- » nesse, après celle-ci, l'âge viril, & » ensuite la meilleure & la plus agréa-

» ble partie de la vieilleſſe ". La lecture de ce paſſage m'ayant jetté dans des réflexions ſur l'état de l'homme, l'irréſolution de ſes deſirs, le changement graduel de ſa diſpoſition à l'égard de tous les objets extérieurs, & l'indifférence avec laquelle il voit couler le torrent du temps, je m'endormis au milieu de ces réflexions, & j'entendis tout-à-coup le bruit du travail, les éclats de rire de la joie, les cris de la frayeur, le ſifflement des vents, & le choc des vagues.

L'étonnement dans lequel je fus, ſuſpendit pendant quelque temps ma curioſité; mais après que je fus revenu à moi-même, je demandai où nous allions, & d'où provenoient les cris & le tumulte que j'entendois. On me dit que nous entrions dans l'*Océan de la vie*; que nous avions déja paſſé les détroits de l'enfance, dans leſquels des milliers d'hommes avoient péri à cauſe de la foibleſſe & de la fragilité de leurs vaiſſeaux, & un plus grand nombre encore par la folie, la méchanceté, ou la négligence de ceux qui s'étoient chargés de les conduire; que nous nous trouvions en pleine mer,

à la merci des vents & des flots, sans autre sûreté que l'attention du pilote, que nous étions toujours les maîtres de choisir parmi le nombre de ceux qui se présentoient pour nous conduire.

Je regardois alors autour de moi avec une curiosité mêlée d'inquiétude, & j'apperçus derriere moi une riviere qui serpentoit entre plusieurs isles couvertes de fleurs & de verdure, que tous les passagers paroissoient prendre plaisir à considérer; mais ils n'étoient pas plutôt abordés, que le courant, quoiqu'assez doux & paisible, les emportoit sans qu'ils pussent lui résister. Il régnoit une si grande obscurité au-delà de ces isles, qu'aucun passager ne pouvoit reconnoître l'endroit où il s'étoit embarqué.

Devant, & à chaque côté de moi, erroit une mer extrêmement agitée, & couverte d'un brouillard si épais, qu'on ne pouvoit en distinguer qu'une petite partie. Elle me parut remplie d'écueils & de tournants; car plusieurs étoient engloutis pendant qu'ils cingloient à pleines voiles, & insultoient ceux qui n'alloient pas aussi vîte qu'eux. Les dan-

gers étoient si fréquents, & l'obscurité si grande, qu'on n'étoit point en sûreté, quelque précaution que l'on prît. Il y en avoit plusieurs qui, par le moyen des faux avis qu'ils donnoient à leurs compagnons de voyage, les attiroient dans des gouffres, ou les poussoient contre les écueils, lorsqu'ils les rencontroient sur leur chemin.

Le courant étoit invariable & insurmontable; mais malgré qu'on ne pût le remonter, ni retourner dans l'endroit qu'on avoit une fois quitté, il n'étoit cependant pas si violent qu'on ne pût faire usage de sa dextérité & de son courage; car quoiqu'on ne pût reculer à la vue du danger, on pouvoit souvent l'éviter, en prenant une direction oblique.

Il étoit assez rare que l'on se conduisît avec le soin & la prudence nécessaires; car par une espece de vertige & de folie générale, chaque passager se croyoit en sûreté, quoiqu'il vît à tout moment périr ses camarades à ses yeux. La mer ne les avoit pas plutôt engloutis, qu'ils oublioient leur sort & leur mauvaise conduite, & qu'ils conti-

nuoient leur voyage avec la même joie & la même confiance qu'auparavant. Chacun se félicitoit de la bonté de son vaisseau, & se croyoit en état de surmonter le tournant qui avoit englouti son ami, ou de franchir les écueils contre lesquels il s'étoit brisé. On ne voyoit pas souvent que la vue d'un naufrage lui fît changer de route. Au cas qu'il le fît pour un moment, il abandonnoit aussi-tôt le gouvernail, & se livroit à la merci du hasard.

Cette négligence ne provenoit ni d'indifférence, ni du dégoût qu'ils avoient conçu pour leur état actuel; car aucun de ceux qui couroit ainsi à sa perte, ne manquoit jamais, lorsqu'il se voyoit à la veille d'être englouti, de demander à ses camarades un secours qu'ils étoient hors d'état de lui procurer. La plupart employoient leurs derniers moments à précautionner les autres contre la folie qui les faisoit périr au milieu de leur course. Ils les remercioient quelquefois de leurs bons conseils, & d'autres fois ils les méprisoient.

Les vaisseaux sur lesquels ils s'é-

toient embarqués, n'étant pas assez forts pour résister au torrent de la vie, dépérissoient à vue d'œil dans le cours du voyage; de maniere que chaque passager, quelle que fût son attention ou sa vigilance, périssoit à la fin infailliblement.

On auroit cru que cette nécessité de périr auroit dû attrister les personnes gaies, & intimider les entreprenantes, ou du moins plonger les mélancoliques & les timides dans des craintes continuelles, & les empêcher de goûter les plaisirs qu'on leur offroit pour les délasser de leurs travaux; mais aucun ne paroissoit moins affecté de sa destruction, que ceux qui la craignoient le plus. Ils avoient tous l'art de se cacher le danger qu'ils couroient; & ceux qui connoissoient l'incapacité dans laquelle ils étoient d'en supporter la vue, ne regardoient jamais devant eux, trouvoient quelque amusement pour le moment présent, & se repaissoient généralement de l'*Espérance*, qui les accompagnoit constamment dans le voyage de la vie.

Cependant tout ce que l'*Espérance* promettoit à ceux qu'elle favorisoit le

plus, étoit, non pas d'échapper au naufrage, mais de périr les derniers; & ils étoient si contents de cette promesse, qu'ils se moquoient de ceux qui croyoient qu'elles les regardoit. L'*Espérance* se moquoit en effet de la crédulité de ceux qui y ajoutoient foi; car elle redoubloit les assurances qu'elle leur donnoit, qu'ils ne couroient aucun risque, à proportion que leurs vaisseaux dépérissoient. Personne n'étoit plus empressé à faire de provisions pour un long voyage, que ceux que tout le monde, à l'exception d'eux-mêmes, prévoyoit devoir périr immanquablement.

Au milieu du courant de la vie étoit le *Gouffre de l'Intempérance*, gouffre affreux bordé de rochers, dont les brisants étoient cachés sous l'eau, & les sommets couverts d'un gazon, sur lequel l'*Indolence* & le *Plaisir* invitoient les passants à venir se reposer. Il est vrai que la *Raison* étoit toujours aux aguets pour montrer aux passagers un issue étroite par laquelle ils pouvoient se sauver; mais peu consentoient à lui confier le gouvernail, sans stipuler qu'elle les conduiroit assez près des

écueils du *Plaisir*, pour qu'ils puissent jouir quelque temps de la vue de cette région délicieuse, résolus de continuer ensuite leur route sans s'écarter.

La *Raison*, se fiant à leurs promesses, les conduisoit quelquefois au *Gouffre de l'Intempérance*, dans l'endroit, à la vérité, où le tourbillon étoit foible, mais interrompoit pourtant la marche du vaisseau, & l'attiroit insensiblement vers le centre. Elle se répentoit alors de sa témérité, & employoit tous ses efforts pour l'en écarter : mais le gouffre attiroit si fort le bâtiment, qu'il ne pouvoit surmonter son attraction; de maniere que les passagers, après avoir pirouetté quelque temps avec une vîtesse incroyable, étoient enfin engloutis. Le petit nombre de ceux que la *Raison* venoit à bout de sauver, donnoient si souvent contre les pointes des rochers du *Plaisir*, qu'ils se trouvoient hors d'état de continuer leur route avec la même force & la même facilité qu'auparavant; si bien qu'ils étoient engloutis, malgré les efforts qu'ils avoient faits, & les expédients qu'ils avoient employés, maudissant

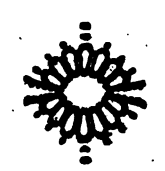
leur imprudence, & avertiſſant les autres de ne point approcher du *Gouffre de l'Intempérance.*

Il y avoit des Artiſtes qui ſe vantoient de radouber les vaiſſeaux qui avoient donné contre les écueils du *Plaiſir*, & de boucher les voies d'eau ; pluſieurs ſe fioient à eux, & quelques-uns, qui n'avoient touché qu'une fois, ne couroient plus riſque de couler à fond : mais j'obſervai que les vaiſſeaux qui avoient été pluſieurs fois radoubés ne duroient pas long-temps, & que ceux même des Artiſtes ne réſiſtoient pas plus que les autres.

Le ſeul avantage qu'avoient, dans le voyage de la vie, les gens prudents ſur les négligents, étoit de couler à fond plus tard & plus vîte que les autres ; car ils avançoient quelquefois, après avoir vu périr en chemin tous ceux avec leſquels ils étoient ſortis des détroits de l'enfance, & ils étoient à la fin renverſés par un coup de vent, ſans aucune réſiſtance, & ſans languir long-temps. Ceux, au contraire, qui avoient ſouvent donné contre les écueils du *Plaiſir* couloient bas inſenſiblement, luttoient long-temps contre les flots, &

se fatiguoient si fort, que l'*Espérance* même n'osoit se flatter qu'ils vinssent à bout d'échapper.

Comme je réfléchissois sur la destinée de cette multitude de gens qui m'environnoient, je fus tout-à-coup allarmé par l'avis que me donna une Divinité qui m'étoit inconnue. » Ne t'a» muse point, me dit-elle, à regarder » les autres, pendant que tu es toi-mê» me en danger ". Je regardai devant moi; & ayant apperçu le *Gouffre de l'Intempérance*, je tressaillis de peur, & me réveillai.



N°. CIII.

Mardi, 12 Mars 1751.

Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.
JUVENAL.

» Ils cherchent à pénétrer ce qui se passe
„ dans les maisons, pour pouvoir se faire
„ craindre ".

LA curiosité est une des marques caractéristiques, certaines & permanentes d'un entendement vigoureux. A mesure que nos connoissances augmentent, nos vues s'étendent aussi, & tout nous invite à faire de nouveaux progrès. Toutes les acquisitions que nous pouvons faire, ne sauroient satisfaire nos desirs. Les conquêtes ne servent qu'à enflammer notre ambition, chaque découverte que nous faisons nous excite à en faire d'autres. Un desir n'est pas plutôt satisfait, qu'il en naît un autre; & après beaucoup de travail, d'étude & de recherches, nous nous trouvons aussi éloignés de notre but que nous l'étions;

nous formons quelque nouveau desir ; & nous ne sommes en repos qu'après l'avoir satisfait.

Le desir de connoître, quoique souvent excité par des motifs extérieurs & accidentels, paroît opérer dans plusieurs occasions indépendamment de tout autre principe. Nous sommes avides de voir & d'entendre, sans aucune intention de pousser nos observations plus loin ; nous grimpons une montagne pour découvrir une plaine ; nous courons sur le rivage durant une tempête, pour voir l'agitation des vagues ; nous visitons plusieurs villes, quoique nous n'entendions ni l'architecture ni les fortifications ; nous traversons les mers, pour voir *la nature dans sa nudité*, ou *sa magnificence dans les ruines* ; nous sommes amorcés par la nouveauté de quelque espece qu'elle soit, par un désert, un palais, une cataracte, une ruine, par tout ce qui est brut ou travaillé, par le grand comme par le petit ; nous ne pouvons voir un bosquet, sans être tentés d'y entrer, ni voir voler un insecte devant nous, que nous n'ayions envie de l'attraper.

Cette passion augmente à propor-

tion de la force & de l'étendue de nos facultés intellectuelles ; de-là vient que Lucain fait parler César avec une dignité convenable à la grandeur de ses desseins & à l'étendue de sa capacité, lorsqu'il déclare au grand-Prêtre d'Egypte, qu'il n'a pas de plus grand desir que de connoître la source du Nil, & qu'il renonceroit de bon cœur à tous les projets de la guerre civile pour la découvrir. Les Syrenes, dans Homere, voulant tenter Ulysse, lui disent qu'aucun homme n'est jamais sorti de chez elles, sans être plus savant qu'il ne l'étoit.

Il n'y a, en effet, aucune connoissance dont on ne puisse faire usage, & qui ne donne quelque supériorité à celui qui la possede ; mais quiconque considérera ce qui se passe en lui-même, s'appercevra qu'il n'apperçoit pas plutôt un nouvel objet, qu'on ne lui propose pas plutôt une nouvelle question, qu'il cherche aussi-tôt à les examiner, sans aucun motif d'intérêt ni de rivalité ; que son desir prend aussi-tôt l'essor malgré qu'il en ait, quoiqu'il puisse être animé par les réflexions qu'il fait dans la suite. En satisfaisant notre curiosité,

nous cherchons bien moins à nous procurer du plaisir, qu'à nous délivrer de notre inquiétude. L'ignorance nous fait infiniment plus de peine, que l'instruction ne nous cause de plaisir. La curiosité est la soif de l'ame; elle nous échauffe & nous tourmente, & nous fait saisir avec joie tout ce qui peut l'éteindre, quelque insipide qu'il soit d'ailleurs.

Il est évident que les premiers hommes qui s'adonnerent aux sciences, ne se proposerent d'autre récompense que le savoir, & que la science, quoique peut-être la nourriciere de l'intérêt, fut la fille de la curiosité. En effet, comment peut-on se persuader que les premiers qui ont observé le cours des astres, ayent prévu que leurs découvertes contribueroient un jour à faciliter le commerce & à régler le temps? Ils furent frappés de leur éclat, ils observerent qu'ils changeoient de place; ils furent curieux de connoître ce qu'ils admiroient, & marquerent dans la suite leurs révolutions.

Il y a cependant des êtres sous une forme humaine, qui paroissent satisfaits de leurs possessions intellectuelles,

& qui ſemblent vivre ſans aucun deſir d'étendre leurs connoiſſances ; qui ne connoiſſent pas le monde, & qui ſont auſſi peu touchés des ouvrages de la nature, que de ceux de l'art.

Cette négligence n'eſt quelquefois que l'effet momentané d'une paſſion prédominante. Un amant ne cherche à connoître d'autre chemin, que celui qui conduit au logis de ſa maîtreſſe ; un commerçant fait peu d'attention aux accidents communs, lorſque ſa fortune eſt en danger. Elle eſt ſouvent l'effet d'une immerſion totale dans la ſenſualité. On peut ſe livrer aux plaiſirs corporels, au point de ne connoître d'autre bonheur que celui de les ſatiſfaire. L'eſprit a de la peine à ſortir de la léthargie & de l'indolence à laquelle il eſt habitué ; la réflexion le fatigue ; & s'il arrive que de nouvelles idées interrompent ſon repos, il ne tarde pas à retomber dans ſon ignorance & dans ſon premier état.

Il faut cependant convenir qu'à l'exception de ceux que la néceſſité de pourvoir aux beſoins de la vie empêche de ſortir de leur ignorance, il y a peu de gens qui ne cherchent à acquérir

quelque connoissance, quoiqu'ils se bornent à des amusements frivoles, & qu'ils employent leur temps à des recherches peu importantes.

Il n'y a pas de piege plus dangereux pour les esprits qui aiment à s'occuper & à augmenter leurs connoissances, que ces petites recherches qui les engagent dans des occupations triviales, & dans des études minutieuses qui les retiennent dans un état moyen entre l'ennui d'une activité totale, & la fatigue d'un travail laborieux & pénible; qui les enchantent tout-à-la-fois par le plaisir de la nouveauté, & les corrompent par le trop de savoir. La nécessité de s'occuper, & la crainte de trop entreprendre, font que l'Historien se borne à être généalogiste, le Philosophe à tenir registre des variations du temps, & le Mathématicien à construire des cadrans solaires.

On est heureux lorsque ceux qui ne peuvent rester oisifs, ni se résoudre à faire usage de leur industrie, n'employent point leur esprit à nuire à autrui; mais il est rare que nous puissions rester long-temps dans un état neutre, & que nous ne tombions point,

dans le vice, lorſque nous ne travaillons point à faire des progrès dans la vertu.

Nugaculus ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe par la vivacité de ſon imagination, par ſa ſagacité & l'étendue de ſes connoiſſances. Il s'attacha, en entrant dans le monde, à examiner les différents motifs des actions humaines, l'influence compliquée des affections mixtes, les différentes modifications de l'intérêt & de l'ambition, & les différentes cauſes des contre-temps qu'on éprouve, ou des ſuccès qu'on obtient dans les affaires publiques & dans les affaires privées.

Quoique ſes amis ignoraſſent le but de ces obſervations, & comment Nugaculus deviendroit plus vertueux & plus riche, en obſervant conſtamment les changements des viſages, les traits d'imprudence, les ſaillies des paſſions, & les autres accidents caſuels par leſquels il avoit coutume de juger du caractere des hommes, ils ne purent cependant ſe diſpenſer de convenir que l'étude de la nature humaine étoit digne d'un homme ſage. Ils flatterent ſa vanité, ils applaudirent à ſes découver-

tes, & écouterent avec beaucoup de soumission & de modestie ce qu'il leur disoit de l'incertitude de nos inclinations, de la foiblesse de nos résolutions, des différents motifs qui font agir les hommes, & de cette passion dominante dont parlent les modernes, & dont il nioit l'existence.

Ce fut-là ce qui engagea Nugaculus à examiner de plus près la conduite des hommes. Il n'eut d'abord aucun intérêt en vue, ni par conséquent aucun dessein de supplanter qui que ce fût. Comme il n'étoit pas méchant, il ne divulguoit jamais les fautes dont il avoit connoissance ; mais à force de fixer son attention sur autrui, il s'est tellement oublié lui-même, qu'il a négligé d'améliorer un petit bien qu'il possede, pour mieux étudier le caractere de ceux qu'il fréquente.

Il est venu à bout, à force d'application, de savoir tout ce qui se passe. Il peut vous rendre compte des intrigues, des mariages cachés, des rivalités & des ruses qu'on a employées depuis un demi-siecle. Il connoît tous les biens hypothequés, l'intérêt auquel un avare place son argent, la fortune réelle

réelle ou supposée de toutes les femmes, la dot qu'elles ont eue, & les expectatives de toutes les familles. Il peut vous rendre un compte exact de tout ce qui se passe dans l'intérieur des maisons, la quantité de vin qu'un sommelier vole à son maître, ce qu'un Seigneur perd sur une terre que son Intendant a affermée au-dessous de son prix, moyennant un pot de vin; il vous dira les maisons seigneuriales qui tombent en ruine malgré les sommes qu'on donne tous les ans pour les réparations, & les endroits où les vassaux vendent le bois de leurs Seigneurs à leur insu.

Pour acquérir ces connoissances, il s'est rendu coupable, sans y penser, de mille actes de trahison. Il questionne tous les domestiques, il interroge les enfants, il épie continuellement ce qui se passe chez ses voisins, & il connoît au premier coup-d'œil la physionomie d'un créancier, d'un emprunteur, d'un amant, d'une entrémetteuse.

Nugaculus n'est point méchant, & c'est ce qui fait que son industrie n'a point nui jusqu'à présent, ni à lui ni à autrui; mais comme il ne sau-

roit jouir de ses connoissances qu'en les employant, quand même il n'auroit aucun motif pour parler, il est obligé, comme les Chymistes, d'acheter un secret en vendant le sien. On le hait de jour en jour, à mesure qu'on le connoît davantage. La raison en est, que chacun le considere comme l'arbitre de sa réputation & de son bonheur, & qu'on ne sauroit aimer un homme que l'on craint.

C'est ainsi qu'une intention innocente dans son principe, sans être louable, je veux dire le plan de régler sa conduite sur l'expérience d'autrui, a tellement dégénéré en une étude de mille minuties, qu'elle a fait perdre follement & vicieusement à Nugaculus un temps qu'il auroit pu employer à se rendre utile au public, & à pratiquer mille vertus privées. Il a oublié sa premiere intention, en occupant son esprit de choses qui le remplissent, mais qui ne sauroient le perfectionner.

N°. CIV.

Samedi, 16 Mars 1751.

——— *Nihil est quod credere de se*
Non possit.

JUVENAL.

» Tout le monde aime les louanges, quel-
» qu'hyperboliques qu'elles soient ».

L'IMPUISSANCE dans laquelle nous sommes de contribuer nous-mêmes à notre bonheur & à notre sûreté, nous engage naturellement à rechercher le secours d'autrui. Les efforts réunis qu'exigent les grandes entreprises, la variété de facultés répandues parmi l'espece humaine, la proportion qui regne entre les défauts & les vertus des différents individus, demandent des secours réciproques, une communication de connoissances, & un échange mutuel de bons offices, qui entretiennent l'union & l'amitié parmi les hommes.

S'il est vrai qu'il y ait eu un temps dans lequel les habitants d'un pays

étoient égaux entr'eux, ſans diſtinction de rangs ni de biens, il y a tout lieu de croire que chacun étoit aimé à proportion qu'il contribuoit par ſa force ou ſon induſtrie à procurer à ſes ſemblables les choſes néceſſaires à la vie. On ne devoit y connoître ni le mépris, ni le caprice. L'affection cordiale étoit plutôt fondée ſur l'eſtime que ſur la tendreſſe, & l'on n'étoit aimé qu'autant que l'on étoit bienfaiſant. Mais après qu'on eut introduit la propriété & la ſupériorité par force ou par ruſe, par ſageſſe ou par haſard, & que quantité de perſonnes furent condamnées à travailler pour fournir aux beſoins d'un petit nombre d'autres, ceux qui avoient plus de bien qu'il ne leur en falloit pour y ſuppléer, dûrent naturellement employer leur ſuperflu à ſe procurer des plaiſirs; & ceux qui ne pouvoient captiver leur amitié par des offices néceſſaires, s'efforcerent d'y contribuer, & les engagerent par cet effet à multiplier leurs beſoins.

Les deſirs des hommes ſont trop nombreux pour qu'ils puiſſent les ſatisfaire tous, & leur imagination n'eſt jamais

satisfaite de ce qu'ils possedent. Quantité de gens sont par conséquent mécontents du lot qui leur est échu ; & celui qui espere d'améliorer sa condition par le crédit d'un autre, qui ne trouve aucune occasion d'employer ses talents, & qui se voit supplanté par des rivaux, cherche d'autres expédients pour se rendre agréable, & s'habitue insensiblement à mettre *l'art de plaire* au nombre des études les plus utiles auxquelles il puisse s'appliquer.

On cultive cet art, de même que les autres, à proportion de son utilité, & il fleurit toujours là où il est le plus récompensé. C'est la raison pour laquelle on le cultive avec beaucoup d'assiduité dans les gouvernements despotiques, où les honneurs & les richesses sont entre les mains d'un seul homme, dont tout le monde s'efforce de captiver les bonnes graces, & qui s'accoutume si fort aux soumissions & aux flatteries, qu'il n'en fait plus de cas, parce qu'elles n'ont point cette nouveauté qui en fait tout le mérite.

Il ne faut pas beaucoup d'expérience pour se convaincre qu'un homme ne se plaît point avec un compagnon qui

ne contribue point à augmenter en quelque ſorte la bonne opinion qu'il a de lui-même. Celui donc qui veut faire fortune par le crédit d'autrui, plutôt que par ſon travail & ſon mérite, doit plus s'attacher à faire valoir les bonnes qualités de ſon protecteur que les ſiennes propres; ne jamais l'approcher que pour repaître ſon imagination d'idées agréables, & diſſiper ſon ennui & ſon dégoût par une ſucceſſion perpétuelle d'images agréables.

C'eſt ce qu'on peut faire quelquefois en tournant ſon attention ſur des avantages qu'il poſſede réellement, ou qu'il peut acquérir; car celui qui veut être courtiſé ou qui mérite de l'être, a pour l'ordinaire reçu de la nature ou de la fortune des dons qu'il contemple avec ſatisfaction, & dont il eſt bien-aiſe qu'on le faſſe reſſouvenir.

Mais ceux qui ont dégradé leur raiſon en ne l'employant qu'à flatter leurs paſſions, ou qui ont appris à fonder leurs eſpérances ſur toute autre choſe que leur ſavoir & leur vertu, conſervent rarement aſſez d'honneur & de grandeur d'ame, pour ne pas ſuccom-

ber au mensonge. Celui qui cherche avec trop d'ardeur à se faire aimer, ne tarde pas à devenir flatteur; & lorsqu'il a épuisé les louanges & les politesses compatibles avec la vérité, il cherche d'autres sujets de panégyriques, & exhalte des vertus & des qualités qui ne doivent leur existence qu'à lui-même.

La bassesse de la dépendance seroit beaucoup aggravée par l'incertitude du succès, si l'on n'avoit quelque indulgence pour la flatterie. Celui qui n'entretient son protecteur que des louanges qu'il mérite, est bientôt obligé de céder sa place à d'autres, qui le régalent d'une musique plus agréable. La plus grande vertu humaine n'égale jamais la vanité humaine. Nous nous croyons toujours meilleurs que nous ne le sommes, & nous sommes généralement bien-aise que les autres nous croyent encore meilleurs. Nous louer pour des actions ou des vertus dignes d'éloges, ce n'est pas nous louer, mais nous payer un tribut qui nous est dû. Nous aspirons toujours à une réputation que nous savons dans notre cœur être douteuse, & nous aimons

poser aux usurpations du vice ; ils ont hâté ses progrès, & célébré ses conquêtes. Mais il y a une classe inférieure de sycophantes, qui n'ont pas assez d'esprit pour commettre le même crime. Tous les grands sont environnés d'une foule de gens qui n'ont d'autre regle pour penser & agir, que leurs maximes & leur conduite ; que l'honneur d'être admis à leur amitié, familiarisés avec leurs vices & leurs folies, & qui croyent estimer ceux qu'ils se persuadent pouvoir leur donner à eux-mêmes un rang dans le monde.

Il est dangereux pour les petits esprits de se hasarder dans la sphere de la grandeur. La stupidité est bientôt éblouie par l'éclat des richesses, & la lâcheté aisément asservie sous les fers de la dépendance. Solliciter la protection d'un Grand, c'est mettre sa vertu en vente. On ne sauroit plaire sans le secours des louanges, & peu de gens les méritent. Peu de gens peuvent être assidus auprès d'un Grand, sans s'abaisser ; & quiconque s'abaisse, ne tarde pas à se corrompre.

N°. CV.

Mardi, 19 Mars 1751.

——— *Animorum*
Impulsu, & cæca magnaque cupidine ducti.
JUVENAL.

» Notre penchant, notre passion nous aveu-
» gle ».

IL me vint derniérement dans l'idée, entre autres objets de spéculation, le nouveau projet d'un *Regiſtre univerſel*, au moyen duquel chacun peut ſavoir ce qu'il a de trop & ce qui lui manque, ce qu'il veut acheter & ce qu'il veut vendre. Mon imagination me repréſenta l'étendue de ce projet, & les avantages que l'on pourroit tirer d'un marché général d'avis, ſi ſa réputation étoit une fois établie de façon qu'on n'eût à craindre ni reproche ni fraude; ſi l'on ne regardoit point les demandes que l'on faiſoit comme la derniere reſſource du déſeſpoir, ni les avis que l'on donneroit comme les ſuggeſtions de gens qui ne veulent point paroître

ignorants. Un endroit où l'on pourroit placer ce qu'on a de superflu, trouver ce dont on a besoin, où chaque passion légitime, où la curiosité honnête trouveroient à se satisfaire, où l'on pourroit porter les fonds pécuniaires & intellectuels d'une nation, & où tous les états trouveroient du secours & des plaisirs, mériteroit l'attention du marchand, du philosophe, de l'homme d'affaires, & de celui qui s'occupe des affaires d'autrui. Un pareil registre seroit encore une école instructive pour ceux qui aiment la méthode & l'expédition, si l'on pouvoit y observer de l'ordre & de l'exactitude.

Pendant que je méditois sur ce projet important, & que je m'occupois à le régler, & à examiner ses avantages, sa variété & ses suites, je m'endormis insensiblement; mais les mêmes images, quoique moins distinctes, continuerent d'agir sur mon imagination. Je me trouvai à la porte d'un édifice immense, où chacun entroit sans confusion. Tous ceux que je fixai, me parurent occupés de quelque projet important, & en attendre la réussite avec impatience. Je suivis la foule sans sa-

voir où j'allois, & je m'arrêtai quelque temps comme simple spectateur, observant de faire place à ceux qui paroissoient plus empressés que moi. Honteux de mon ignorance, & craignant d'interroger des gens que je ne connoissois point, je vis passer une femme que je reconnus à la vivacité de ses yeux, à la vîtesse de sa marche, & à un mêlange de légéreté & d'impatience, être mon aimable protectrice, la Curiosité. » Grande Déesse,
» lui dis-je, m'est-il permis d'implorer
» ta faveur? Tu sais que je t'ai pris
» pour guide dès le moment que j'ai
» commencé à faire usage de ma rai-
» son; que je t'ai suivie avec une
» fidélité inébranlable; que j'ai quitté
» au premier ordre que tu m'as donné
» les choses auxquelles j'étois attaché
» pour vaquer à d'autres; que j'ai ré-
» sisté aux invitations de la fortune,
» & que je n'ai jamais oublié ton
» autorité dans le sein même des plai-
» sirs. Dis-moi où le hasard m'a con-
» duit.

» Tu es ici, me répondit-elle en
» souriant, en présence de la Justice
» & de la Vérité, que le pere d

» Dieux & des hommes a envoyées
» sur la terre pour enregistrer les de-
» mandes & les prétentions des mor-
» tels, afin de rétablir l'ordre dans le
» monde ; que personne ne puisse se
» plaindre dorénavant d'être condam-
» né à une tâche qu'il est hors d'état
» de remplir, de posséder des talents
» qu'il ne peut employer, des vertus
» qu'il ne peut exercer & que tout
» le monde ignore, d'être accablé d'un
» superflu dont il ne sait que faire,
» & de former des desirs qu'il ne peut
» contenter. La Justice examine leurs
» souhaits, & la Vérité en tient comp-
» te. Approchons-nous, & voyons les
» progrès de cet événement impor-
» tant ".

Elle fit quelque pas en-avant ; & la Vérité, qui la regardoit comme de ses plus fidelles suivantes, lui fit signe d'avancer : sur quoi nous nous placâmes près du trône de la Justice. Le premier qui parut, s'avança lentement, & d'un air fort grave, tenant une bourse à la main, & pria la Vérité de l'enregistrer comme le Mécene du siecle, le protecteur des Gens de Lettres, à qui ceux-ci devoient s'adresser dans le

besoin, avec la confiance de recevoir du secours. La Justice lui demanda d'un ton fort doux, s'il avoit calculé la dépense à laquelle l'engageoit sa déclaration ; s'il savoit le nombre des demandeurs qui auroient recours à lui ; s'il étoit en état de distinguer la paresse & la négligence du malheur, l'ostentation du savoir, & la vivacité de l'esprit ? Il ne sut que répondre à ces questions, & réitéra la demande qu'il avoit faite d'être inscrit comme protecteur des Gens de Lettres. La Justice y consentit, à condition qu'il n'écouteroit point les flatteurs ; qu'il ne refuseroit point audience lorsqu'il étoit oisif, & qu'il récompenseroit tous ceux qui s'attacheroient à lui. Ces conditions lui parurent trop dures pour les accepter ; car, dit-il, quel est le but de la protection qu'on accorde, sinon le plaisir de lire des épîtres dédicatoires, de tenir les Gens de Lettres en suspens, de jouir de leurs espérances, de leurs craintes & de leurs anxiétés, de les engager à nous faire la cour, & de les congédier lorsqu'on est las d'eux ? Sur cet aveu, la Justice ordonna d'écrire son nom sur la porte

parmi ceux des fourbes, des voleurs, & de ces pestes publiques, qu'il convient que tout le monde connoisse pour les fuir.

Un autre demanda d'être inscrit, comme ayant découvert l'art d'enseigner les arts & les sciences à tous ceux qui se présenteroient, quelles que fussent leur capacité & leurs inclinations, sans crainte d'aucune punition, ni de perdre cet air de gaieté que donne l'ignorance, & sans qu'on fût obligé de renoncer à sa parure, à la danse & au jeu.

La Justice & la Vérité ne firent pas beaucoup de questions à cet adepte; mais ayant trouvé sa demande impertinente, & son langage barbare, elle ordonnerent de l'enregistrer sous le nom d'un idiot qui cherchoit de l'occupation, & à qui l'on pouvoit donner u poste qui n'exigeoit point que l'on sû. lire & écrire.

Un homme d'une physionomie grave, & qui paroissoit être un philosophe, signifia le dessein qu'il avoit d faire un voyage sur mer, & de prendre des passagers pour la moitié d prix que l'on prenoit ordinairemei.

On lui accorda sa demande, & il se retira, espérant de remplir bientôt son vaisseau, & de s'enrichir en peu de temps à la faveur de la sûreté & de l'expédition d'un voyage dont personne n'auroit connoissance.

Un autre avertissoit les curieux qu'il avoit inventé, pour hâter les progrès des sciences, un instrument d'optique, par le moyen duquel ceux qui tenoient registre des variations des vents, pouvoient observer la direction des girouettes qui sont placées au-dessous de notre globe.

Un autre se donna pour l'auteur d'une invention, à l'aide de laquelle on pouvoit chauffer en hyver les villes & les Royaumes avec un seul feu, une chaudiere & un tuyau. Un autre proposa une machine avec laquelle un homme pouvoit braver les inondations, & flotter sur les eaux jusqu'à ce qu'elles eussent baissé. La Justice réfléchit que ces inventions n'avoient rien d'important, sinon pour les Auteurs, & ne daigna presque pas les examiner : sur quoi la Vérité refusa de les enregistrer.

Vingt différents postulants se pré-

ſenterent dans l'eſpace d'une heure, pour propoſer un remede univerſel, qui prévenoit & guériſſoit toutes les maladies, & prolongeoit la vie au-delà de l'âge de Neſtor. La Juſtice leur dit qu'on n'avoit beſoin que d'un ſeul remede univerſel, & qu'elle remettroit à les inſcrire juſqu'à ce qu'elle ſût qui étoit celui qui avoit vécu le plus long-temps.

On examina mille autres prétentions ſemblables. J'obſervai parmi cette foule de gens qui ſe préſenterent, que pluſieurs ſe croyoient plus d'eſprit qu'il n'en falloit, & que peu penſoient en manquer; qu'il y avoit pour les arts mille maîtres pour un écolier; que pas un ne croyoit avoir aſſez d'argent, de dignités & d'emplois, & qu'il y en avoit pluſieurs milliers qui s'imaginoient être en droit d'en exiger davantage.

Il arrivoit ſouvent que des vieux avares & des femmes décrépites donnoient avis au public qu'elles n'avoient point d'enfants, & que ceux qui en avoient beaucoup leur en offriſſent pour les adopter; mais il étoit rare que le marché ſe conclût: les premiers changeoient d'avis, & pro-

posoient divers établissements charitables, qu'ils renvoyoient si loin, que la mort les surprenoit avant qu'ils se fussent décidés.

Pendant que j'étois attentif à cette scene de confusion, la Vérité me demanda pourquoi j'étois venu? Cette question imprévue me surprit tellement, que les efforts que je fis pour y répondre, me réveillerent.

Fin du Tome second.





